This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2900

ZAHAROFF
FUND

ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 APR 1972
OF OXFORD
LIBRARY

POÉSIES
DIVERSES.

POÉSIES

DIVERSES[1].

I.

A MONSIEUR D. L. T.

Enfin, échappé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux,
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée
Dont le fantasque mouvement

[1] Les seize premières pièces furent imprimées sous le titre de *Mélanges poétiques*, à la suite de *Clitandre*, édition de 1632, avec cette préface :

« *Au Lecteur.* Quelques unes de ces pièces te déplairont; sache aussi que je ne les justifie pas toutes, et que je ne les donne qu'à l'importunité du libraire pour grossir son livre. Je ne crois pas cette tragi-comédie si mauvaise, que je me tienne obligé de te récompenser par trois ou quatre bons sonnets. »

Les autres pièces sont extraites de différents recueils que nous avons indiqués, et placées suivant l'ordre présumé chronologique.

Bricole notre entendement.
Crois-moi qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs
Pour te servir de lénitifs,
Et ne sais point d'autre remède
A la douleur qui te possède,
Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté,
Te faire une si bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,
Qu'enfin tu puisses à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'est un grand charme
D'être insusceptible d'alarme,
De n'espérer ni craindre rien,
De se plaire en tout entretien,
D'être maître de ses pensées,
Sans les avoir toujours dressées
Vers une beauté qui souvent
Nous estime moins que du vent,
Et pense qu'il n'est point d'hommage
Que l'on ne doive à son visage.
Tu t'en peux bien fier à moi;
J'ai passé par-là comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête.

J'avois des Phylis à la tête:
J'épiois les occasions;
J'épiloguois mes passions;
Je paraphrasois un visage;
Je me mettois à tout usage,
Debout, tête nue, à genoux,
Triste, gaillard, rêveur, jaloux;
Je courois, je faisois la grue
Tout un jour au bout d'une rue;
Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, désespoirs, tourments, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche,
Je savois bien m'en escrimer.
Par-là je m'appris à rimer,
Par-là je fis sans autre chose
Un sot en vers d'un sot en prose;
Et Dieu sait alors si les feux,
Les flammes, les soupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage,
Servoient de rime et de remplage.
Mais à la fin hors de mes fers,
Après beaucoup de maux soufferts,
Ce qu'à présent je te conseille,
C'est de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil,
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur si généreux et brave
N'est pas né pour vivre en esclave.
Puis, quand nous nous verrons un jour,

Sans soin tous deux, et sans amour,
Nous ferons de notre martyre
A communs frais une satire;
Nous incaguerons les beautés;
Nous rirons de leurs cruautés;
A couvert de leurs artifices,
Nous pasquinerons leurs malices;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits;
Et, toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie,
Entre les verres et les pots
Nous dirons le mot à propos;
On nous orra[1] conter merveilles
En préconisant les bouteilles;
Nous rimerons au cabaret
En faveur du blanc, et clairet;
Où, quand nous aurons fait ripaille,
Notre main contre la muraille,
Avec un morceau de charbon
Paranymphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc, comme moi, pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

[1] *Orra*, du verbe *ouïr*, pour *entendra:* il n'est plus d'usage. Corneille l'a employé dans le *Cid*, acte III, scène III :

Son sang criera vengeance, et je ne l'*orrai* pas! (P.)

II.

ODE

SUR UN PROMPT AMOUR[1].

O dieux! qu'elle sait bien surprendre!
Mon cœur, adore ta prison,
Et n'écoute plus ta raison
Qui fait mine de te défendre;
Accepte une si douce loi!
Voir Amynte et rester à soi
Sont deux choses incompatibles;
Devant une telle beauté
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.

Ses yeux d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des rois,
Interdisent à notre choix
De disposer plus de nous-même:
Ravi que j'en fus à l'abord,
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;

[1] Corneille, quoique très jeune lorsqu'il fit cette pièce, devoit connoître assez les odes de Malherbe pour sentir combien elle méritoit peu le titre d'ode qu'il se permettoit de lui donner. (P.)

Et je sentis un changement
Par une douce violence,
Que j'eusse fait par jugement.

Regards brillants, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris;
OEillades qui sur les esprits
Exercez si bien vos rapines;
Tyrans secrets, auteurs puissants
D'un esclavage où je consens;
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs!

Que ce larcin m'est favorable!
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable!
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre;
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Amynte me donne le sien!

III.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DE RICHELIEU.

SONNET.

Puisqu'un d'Amboise et vous d'un succès admirable
Rendez également nos peuples réjouis,
Souffrez que je compare à vos faits inouïs
Ceux de ce grand prélat, sans vous incomparable.

Il porta comme vous la pourpre vénérable
De qui le saint éclat rend nos yeux éblouis;
Il veilla comme vous d'un soin infatigable;
Il fut ainsi que vous le cœur d'un roi Louis.

Il passa comme vous les monts à main armée;
Il sut ainsi que vous convertir en fumée
L'orgueil des ennemis, et rabattre leurs coups:

Un seul point de vous deux forme la différence;
C'est qu'il fut autrefois légat du pape en France,
Et la France en voudroit un envoyé de vous.

IV.

SONNET POUR M. D. V.,

ENVOYANT

UN GALAND[1] A MADAME L. C. D. L.

Au point où me réduit la distance des lieux,
Souffrez que ce galand vous porte mes hommages,
Comme si ses couleurs étoient autant d'images
De celle qu'en mon cœur je conserve le mieux.

Parez-en ce beau sein, ce chef-d'œuvre des cieux,
Cette honte des lis, cet aimant des courages;
Ce beau sein où nature a mis tant d'avantages
Qu'il dérobe le cœur en surprenant les yeux.

Il va mourir d'amour sur cette gorge nue;
Il en pâlit déja, sa vigueur diminue,
Et finit languissant en des traits effacés.

Hélas! que de mortels lui vont porter envie,
Et voudroient en langueur finir ainsi leur vie,
S'ils pouvoient en mourant être si bien placés!

[1] Nœud de rubans, qui, au dix-septième siècle, servoit à la parure et à l'ajustement des femmes.

V.

MADRIGAL

POUR

UN MASQUE DONNANT UNE BOÎTE DE CERISES CONFITES A UNE DEMOISELLE.

Allez voir ce jeune soleil,
Cerises, je vous en avoue;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lèvre, un peu plus que sa joue;
Montrez-lui votre rouge teint,
Où la nature a peint,
Comme sur une vive image,
La cruauté de son courage.
Après, en ma faveur, dans le contentement
Que vous aurez si la belle vous touche,
Dites-lui secrètement,
Approchant de sa bouche:
Phylis, notre beauté
Ne porte les couleurs que de la cruauté,
Mais ce qui la conserve et la fait être aimée
Ce n'est que la douceur qu'elle tient enfermée;
Ainsi doncque soyez-vous
Belle et douce comme nous.

VI.

ÉPITAPHE DE DIDON,

TRADUITE

DU LATIN D'AUSONE : *Infelix Dido*, etc.[1].

Misérable Didon, pauvre amante séduite,
Dedans tes deux maris je plains ton mauvais sort,
Puisque la mort de l'un est cause de ta fuite,
Et la fuite de l'autre est cause de ta mort.

AUTREMENT.

Quel malheur en maris, pauvre Didon, te suit!
Tu t'enfuis quand l'un meurt, tu meurs quand l'autre fuit.

[1] *Infelix Dido, nulli benè nupta marito:*
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris
AUSONII Epitaph. XXX.

Parmi les nombreuses traductions ou imitations de ce distique, on remarque les suivantes :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris l'étrange sort?
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Didon, tes deux époux ont fait tous tes malheurs :
Le premier meurt, tu fuis; le second fuit, tu meurs.

VII.

MASCARADE

DES ENFANTS GATÉS.

L'OFFICIER.

Une ambition déréglée
Dont mon ame s'est aveuglée,
Plus forte que mon intérêt,
Pour donner un arrêt en cornes,
A tellement passé les bornes
Qu'elle n'a point trouvé d'arrêt.

Ce vain honneur, et cette pompe
De qui le faux éclat nous trompe,
M'a fait engager tout mon bien;
Et, pour être monsieur et maître,
Je crains fort à la fin de n'être
Ni maître, ni monsieur de rien.

Pressé de créanciers avides,
Mes coffres sont tellement vides
Qu'étant au bout de mon latin,
Ma robe a gagné la pelade,

Et ma bourse, encor plus malade,
Se voit bien proche de sa fin.

Ainsi, mes affaires gâtées,
Voyant mes terres décrétées,
Gages, profits, droits arrêtés,
Et ma finance au bas réduite,
Je mène ici sous ma conduite
La troupe des *enfants gâtés*.

LE GENTILHOMME.

Il faut qu'en dépit de mon sang
Je lui cède le premier rang.
En vain ma noblesse me flatte;
En ces lieux par où nous allons,
On respecte mal l'écarlate
Qui ne va point jusqu'aux talons;
Et celle qui souvent accompagne nos bottes,
Tombant dans le mépris

Près de celle qu'on traîne aux crottes,
Perd son lustre et son prix.
Trop d'or sur mes habits en a vidé ma bourse;
La meute de mes chiens
N'a chassé que mes biens,
Qui dessus mes chevaux se sauvoient à la course;
Et mes oiseaux, au bout d'un an ou deux,
M'ont fait léger comme eux.
Voilà, sans rechercher tant de contes frivoles,
Tout ce qui m'a gâté déduit en trois paroles;

Et, pour un cavalier, c'est bien bourrer des vers,
A tort et à travers.

LE PLAIDEUR.

Les procès m'ont gâté, messieurs; je m'en repens :
C'est, dans mon déplaisir, tout ce que j'en puis dire;
Car je crains tellement de payer des dépens
Que, même au mardi-gras, je n'ose plus médire.

L'AMOUREUX.

J'ai fait ce qu'il a fallu faire;
Mais le bal, les collations,
Les présents, les discrétions,
N'ont point avancé mon affaire.
J'ai corrompu trente valets
Afin de rendre mes poulets;
J'ai donné mille sérénades :
On persiste à me dédaigner;
Et deux misérables œillades
C'est tout ce que j'ai pu gagner.

Quoi que m'ait promis l'espérance,
A la fin il ne m'est resté
Que l'incommode vanité
D'une sotte persévérance;
Ma profusion sans effet
N'a servi qu'à gâter mon fait
Et dissiper mon héritage :
Quel malheur me va poursuivant!

O dieux! j'ai mangé mon partage
Sans avoir vécu que de vent.

L'IVROGNE.

N'est-ce pas une chose étrange
Que, pour trotter dedans la fange,
Je fasse faux bond au clairet,
Et que cette troupe brouillonne
M'arrache de ce cabaret
Pour vous produire ma personne?

Je violente mon humeur
D'abandonner ce lieu charmeur;
Toutefois je n'ose me plaindre,
Étant déja si fort gâté
Que je m'achéverois de peindre
Pour peu que j'en aurois tâté.

Outre que mes eaux sont si basses,
A force de vider les tasses,
Qu'il faut renoncer au métier,
Ne pouvant plus laisser en gage,
Au malheureux cabaretier,
Que les rubis de mon visage.

Mais encor suis-je plus heureux
Que tant de fous et d'amoureux
Qui se sont perdus par leurs grippes;
Car, bien que je sois bas d'aloi,

Mon argent, serré dans mes tripes,
N'est point sorti hors de chez moi.

LE JOUEUR.

Attaqué d'une forte et rude maladie,
Depuis le jour des Rois,
Les os, par sa chaleur à mon dam trop hardie,
M'en sont tombés des doigts.

Bien que, du seul revers de ce mal si funeste,
Je fusse assez gâté,
Pour avoir fait encore à prime trop de reste
Il ne m'est rien resté.

Dames, à cela près, faisons en assurance
La bête en quelque lieu,
Et je promets moi-même, à faute de finance,
De me mettre au milieu.

VIII.

RÉCIT

POUR

LE BALLET DU CHATEAU DE BISSÊTRE.

Toi, dont la course journalière
Nous ôte le passé, nous promet l'avenir,

Soleil, père des temps comme de la lumière,
Qui vois tout naître et tout finir,
Depuis que tu fais tout paroître
As-tu rien vu d'égal au château de Bissêtre?

Toutes ces pompeuses machines
Qu'autrefois on flattoit de titres orgueilleux,
Pourroient-elles garder auprès de ces ruines
Le nom d'ouvrages merveilleux?
Et toi, qui les faisois paroître,
Qu'y voyois-tu d'égal au château de Bissêtre?

Ces tours qui semblent désolées,
Et ces vieux monuments qu'on laisse à l'abandon,
C'est ce qui fait périr le nom des mausolées,
Et des palais d'Apollidon,
Puisque tu les fis tous paroître
Sans y voir rien d'égal au château de Bissêtre?

Cache-toi donc plus tard sous l'onde,
Sur ce nouveau miracle arrête ton flambeau;
Et, sans aller sitôt apprendre à l'autre monde
Ce que le nôtre a de plus beau,
Sois long-temps à faire paroître
Que rien n'est comparable au château de Bissêtre.

IX.

POUR MONSIEUR L. C. D. F.,

REPRÉSENTANT

UN DIABLE AU MÊME BALLET.

ÉPIGRAMME.

Quand je vois, ma Phylis, ta beauté sans seconde,
Moi qui tente un chacun, je m'y laisse tenter;
Et mes desirs brûlants de perdre tout le monde
Se changent aussitôt à ceux de l'augmenter.

X.

STANCES

SUR

UNE ABSENCE EN TEMPS DE PLUIE.

Depuis qu'un malheureux adieu
Rendit vers vous ma flamme criminelle,
Tout l'univers, prenant votre querelle,
Contre moi conspire en ce lieu.

Ayant osé me séparer
Du beau soleil qui luit seul à mon ame,
Pour le venger, l'autre cachant sa flamme,
Refuse de plus m'éclairer.

L'air, qui ne voit plus ce flambeau,
En témoignant ses regrets par ses larmes,
M'apprend assez qu'éloigné de vos charmes
Mes yeux se doivent fondre en eau.

Je vous jure, mon cher souci,
Qu'étant réduit à voir l'air qui distille,
Si j'ai le cœur prisonnier à la ville,
Mon corps ne l'est pas moins ici.

XI.

SONNET.

Après l'œil de MÉLITE[1] il n'est rien d'admirable;
Il n'est rien de solide après ma loyauté :
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

[1] Ce sonnet étoit adressé à cette femme charmante que Corneille, dans sa première jeunesse, avoit aimée avec passion, et chez laquelle il lui arriva l'aventure qui donna lieu à sa comédie de *Mélite*. Ce sont les seuls vers qui soient restés de tous ceux qu'il avoit composés pour elle : il ne voulut jamais qu'ils devinssent publics, et les brûla tous deux ans avant sa mort. (P.)

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
Et quoiqu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite.

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

XII.

MADRIGAL.

Je suis blessé profondément;
Amour, et ma maîtresse,
Qui de vous deux me blesse?
Un aveugle n'a point l'adresse
De porter dans les cœurs ses coups si justement;
Et Phylis n'a point de flèches
Pour faire de telles brèches:
Mon mal n'est point l'effet ni de ses seuls regards,
Ni des traits qu'un aveugle tire;
Mais la mauvaise avecque lui conspire,
Et lui prête ses yeux pour adresser ses dards.

XIII.

ÉPIGRAMMES

TRADUITES

DU LATIN D'AUDOENUS (OWEN)[1].

I.

Jeanne, toute la journée,
Dit que le joug d'hyménée
Est le plus âpre de tous;
Mais la pauvre créature,
Tout le long de la nuit, jure
Qu'il n'en est point de si doux.

II.

Les huguenotes de Paris

[1] I.

IN ALANAM.

Conjugis esse jugum non intolerantius ullum,
Nil aliud toto clamat Alana die;
Post tot clamores, et jurgia, nocte fatetur
Conjugio nullum suavius esse jugum.
Lib. I, Epigr. XXX.

II.

IN PAULAM, ATHEAM.

Vir ducatne duas, an nubat virgo duobus,

Disent qu'il leur faut deux maris,
Qu'autrement il n'est en nature
De moyen par où, sans pécher,
On puisse, suivant l'Écriture,
Se mettre deux en une chair.

III.

Depuis que l'hiver est venu
Je plains le froid qu'Amour endure,
Sans songer que plus il est nu
Et tant moins il craint la froidure.

IV.

Dans les divers succès de la fin de leur vie,
Le prodigue et l'avare ont de quoi m'étonner;
Car l'un ne donne rien qu'après qu'elle est ravie,

Quæritur: hanc litem solvere Paula volens,
Una viris, inquit, magis apta duobus: in una
Consistent aliter quomodo carne duo?
Lib. I, Epigr. CXLV.

III.

NUDUS AMOR.

Quæ villis natura ferus, et gramine campos
Ornat, aves pluma, vellere vestit oves.
Denique frigidulo quodcumque sub aëre nasci
Contigit, innata veste vel arte tegit;
Vestivit nudum cur omnia præter Amorem?
Quo nudus magis est, hoc minus alget Amor.
Lib. I, Epigr. LXXXVIII.

IV.

IN PRODIGUM ET PARCUM.

Hic nisi post mortem veteri nil donat amico;

Et l'autre après sa mort n'a plus rien à donner.

V.

Catin, ce gentil visage,
Épousant un huguenot,
Le soir de son mariage
Disoit à ce pauvre sot :
De peur que la différence
En fait de religion,
Rompant notre intelligence,
Nous mette en division ;
Laisse-moi mon franc arbitre,
Et du reste de la foi,
Je veux avoir le chapitre,
Si j'en dispute avec toi.

VI.

Lorsque nous sommes mal, la plus grande maison

Ille nihil, quod post funera donet, habet.
Lib. III, Epigr. LXV.

V.

IN LANGAM.

Langa Lutherano nubens Papana marito
Ansam ut dissidii tolleret omnis, ait :
Jurgia ne pacem perturbent ulla futuram,
Tu mihi sis facilis, non ero dura tibi :
Arbitrii libertatem mihi credito, eritque
De reliqua tecum lis mihi nulla fide.
Lib. II, Epigr. XLVII.

VI.

CONJUGES.

Discordes nos tota domus non continet ambos,

Ne nous peut contenir, faute d'assez d'espace;
Mais, sitôt que Phylis revient à la raison,
Le lit le plus étroit a pour nous trop de place.

XIV.

DIALOGUE.

TYRCIS, CALISTE.

TYRCIS.

Caliste, mon plus cher souci,
Prends pitié de l'ardeur qui me dévore l'ame.

CALISTE.

Tyrcis, ne vois-tu pas aussi
Que mon cœur embrasé brûle de même flamme?

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Mais mon peu de mérite
Défend un si haut point à ma présomption.

CALISTE.

Mais cette récompense est plutôt trop petite

Concordes lectus non tamen unus habet.
Lib. III, Epigr. CXXIV.

Pour tant d'affection.

TYRCIS.

Je croirai, puisque tu le veux,
Que maintenant mon mal aucunement te touche.

CALISTE.

La mort seule éteindra mes feux,
Et j'en ai plus au cœur mille fois qu'en la bouche.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Hélas! que ton courage
M'apprête de rigueurs à souffrir sous ta loi!

CALISTE.

Ce que j'ai de rigueurs j'en réserve l'usage
Pour tout autre que toi.

TYRCIS.

Si quelqu'un plus riche ou plus beau,
Et mieux fourni d'appas, à te servir se range?

CALISTE.

J'élirois plutôt le tombeau
Que ma volage humeur se dispensât au change.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Mais pourrois-tu, ma belle,
Dédaigner un amant qui vaudroit mieux que moi?

CALISTE.

Pourrois-je préférer à ton amour fidèle
Une incertaine foi?

TYRCIS.

Si la rigueur de tes parents
A quelque autre parti plus sortable t'engage?

CALISTE.

Les saints devoirs que je leur rends
Jamais dessus ma foi n'auront cet avantage.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Quoi! parents, ni richesses,
Ni grandeurs, ne pourront ébranler tes esprits?

CALISTE.

Tout cela, mis auprès de tes chastes caresses,
Perd son lustre et son prix.

XV.

CHANSON.

Toi qui près d'un beau visage
Ne veux que feindre l'amour,
Tu pourrois bien quelque jour
Éprouver à ton dommage

Que souvent la fiction
Se change en affection.

Tu dupes son innocence,
Mais enfin ta liberté
Se doit à cette beauté
Pour réparer ton offense;
Car souvent la fiction
Se change en affection.

Bien que ton cœur désavoue
Ce que ta langue lui dit,
C'est en vain qu'il la dédit,
L'amour ainsi ne se joue;
Et souvent la fiction
Se change en affection.

Sache enfin que cette flamme
Que tu veux feindre au-dehors,
Par des inconnus ressorts
Entrera bien dans ton ame;
Car souvent la fiction
Se change en affection.

Tyrcis auprès d'Hippolyte
Pensoit bien garder son cœur;
Mais ce bel objet vainqueur
Le fit rendre à son mérite,
Changeant en affection,
Malgré lui, sa fiction.

XVI.

CHANSON.

Si je perds bien des maîtresses,
J'en fais encor plus souvent,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont que feintes caresses,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont jamais que du vent.

Quand je vois un beau visage,
Soudain je me fais de feu;
Mais long-temps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien mon usage;
Mais long-temps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux;
Mais en perdant sa présence
Adieu toute souvenance;
Mais en perdant sa présence
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la lune
Je ne veux jamais d'arrêt;

La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune;
La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braise,
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Tout m'est fort indifférent.

Mon usage est si commode,
On le trouve si charmant,
Que qui ne suit ma méthode
N'est pas bien homme à la mode,
Que qui ne suit ma méthode
Passe pour un Allemand.

XVII.

EXCUSE A ARISTE[1].

Ce n'est donc pas assez; et de la part des muses,
Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses;

[1] Voici cette épître de Corneille qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis*; mais il est très vraisemblable que le succès du *Cid* lui

* Voyez, dans le tome XII, les pièces relatives au *Cid*.

Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon :
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanson ;
Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique,
Et que, pour donner lieu de paroître à sa voix,
De sa bizarre quinte il se fasse des lois ;
Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées,
Sur chaque tremblement ses syllabes comptées,
Et qu'une froide pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un soufflet :
Enfin cette prison déplaît à son génie ;
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne se leurre point d'animer de beaux chants,
Et veut pour se produire avoir la clef des champs.
C'est lors qu'il court d'haleine, et qu'en pleine carrière,
Quittant souvent la terre en quittant la barrière,
Puis, d'un vol élevé se cachant dans les cieux,
Il rit du désespoir de tous ses envieux.
Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue ;
Mais faut-il s'étonner d'un poëte[1] qui se loue ?
Le Parnasse, autrefois dans la France adoré,
Faisoit pour ses mignons un autre âge doré :

en fit bien davantage. Elle paraît écrite entièrement dans le goût et dans le style de Régnier, sans graces, sans finesse, sans élégance, sans imagination ; mais on y voit de la facilité et de la naïveté. (V.)

Le style de Régnier étoit encore très convenable dans un ouvrage de ce genre. Ce qui nous paroît singulier, c'est qu'en y reconnoissant de la facilité et de la naïveté, Voltaire semble oublier que ces deux qualités sont des graces. (P.)

[1] Les mots *poëte*, *oüate*, étaient alors de deux syllabes en vers.

Notre fortune enfloit du prix de nos caprices,
Et c'étoit une banque à de bons bénéfices :
Mais elle est épuisée, et les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aise, et souvent se dispense
A prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre foible à tous;
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?
Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.
Nous parlons de nous-même avec toute franchise;
La fausse humilité ne met plus en crédit.
Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit[1];
Mon travail sans appui monte sur le théâtre;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois leurs applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne;
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans :

Boileau, qui a beaucoup servi à fixer la langue, a mis trois syllabes à tous les mots de cette espèce.

Si son astre en naissant ne l'a formé poëte.....
Où sur l'oüate molle éclate le tabis. (V.)

[1] Ce vers désigne tous ses rivaux, qui cherchaient à se faire des protecteurs et des partisans; et cet endroit les souleva tous. (V.)

Par leur seule beauté ma plume est estimée :
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée [1] ;

[1] Ce vers et le précédent étaient d'autant plus révoltants, qu'il n'avait fait encore aucun de ces ouvrages qui ont rendu son nom immortel : il n'était connu que par ses premières comédies, et par sa tragédie de *Médée*, pièces qui seraient ignorées aujourd'hui, si elles n'avaient été soutenues depuis par ses belles tragédies. Il n'est pas permis d'ailleurs de parler ainsi de soi-même. On pardonnera toujours à un homme célèbre de se moquer de ses ennemis, et de les rendre ridicules ; mais ses propres amis ne lui pardonneront jamais de se louer. (V.)

Il est sans doute plus adroit d'allier à beaucoup d'orgueil une modestie apparente ; mais le jugement de Voltaire n'est-il pas un peu trop sévère? On sait que les poëtes anciens se permettoient de parler d'eux-mêmes et de leurs ouvrages avec infiniment moins de réserve ; et l'exemple en étoit chez eux si commun, que cette liberté sembloit être devenue un des privilèges de la poésie :

Exegi monumentum ære perennius,

disoit Horace.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas,

disoit Ovide avec une confiance plus avantageuse encore.

Si des anciens nous passons aux modernes, Malherbe avoit osé dire :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Le philosophe de Genève, qui n'étoit pas poëte, disoit naïvement que, s'il existoit en Europe un seul gouvernement éclairé, il eût élevé des statues à l'auteur d'*Émile*.

Voltaire enfin étoit-il lui-même si modeste?

Comparez les vers de Corneille aux traits que nous venons de citer, et jugez. Nous ne voyons dans ces vers qu'un sentiment de franchise naïve, et très compatible avec ce caractère de simplicité qui sied au génie. Toute la question se réduit à savoir s'il y a moins d'orgueil dans une modestie simulée que dans cette franchise. On n'accuseroit pas un homme de vanité parcequ'il auroit la

Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.
Mais insensiblement je baille ici le change,
Et mon esprit s'égare en sa propre louange;
Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
Et me vante moi-même, au lieu de m'excuser.
Revenons aux chansons que l'amitié demande:
J'ai brûlé fort long-temps d'une amour assez grande [1],
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par-là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut prise.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Phylis; et la secréte estime
Que ce divin esprit faisoit de notre rime

conscience de sa force physique: pourquoi le génie ne sentiroit-il pas aussi sa supériorité? Mais les écrivains médiocres oseroient se louer avec plus de confiance encore: eh bien! on s'en vengeroit par des éclats de rire. (P.)

[1] Il avoit aimé très passionnément une dame de Rouen, nommée madame du Pont, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui étoit parfaitement belle, qu'il avoit connue toute petite fille pendant qu'il étudioit à Rouen, au collége des Jésuites, et pour qui il fit plusieurs petites pièces de galanterie qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui aient faites ses amis: il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquoit la plupart de ses pièces avant de les mettre au jour; et, comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle les critiquoit fort judicieusement; en sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui étoit redevable de plusieurs endroits de ses premières pièces. (*Œuvres diverses de Pierre Corneille;* Paris, 1738, p. 144.)

Me fit devenir poëte aussitôt qu'amoureux :
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux;
Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon souvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toujours en état de l'aimer;
Je me sens tout ému quand je l'entends nommer,
Et par le doux effet d'une prompte tendresse
Mon cœur sans mon aveu reconnoît sa maîtresse.
Après beaucoup de vœux et de submissions
Un malheur rompt le cours de nos affections;
Mais, toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
Aussi n'aimé-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami? tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muse également chatouilloit nos deux ames :
Elle avoit sur la mienne un absolu pouvoir;
J'aimois à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix ravissante, ainsi que son visage,
La faisoit appeler le phénix de notre âge;
Et souvent de sa part je me suis vu presser
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariste, à cette douce amorce,
Si mon génie étoit pour épargner sa force :
Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fût en l'univers,
A qui désobéir c'étoit pour moi des crimes,
Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes :
Tant mon esprit alors, contre moi révolté,
En haine des chansons sembloit m'avoir quitté;

Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
Tant avec la musique elle a d'antipathie;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour!
Et l'amitié voudroit ce que n'a pu l'amour!
N'y pensez plus, Ariste; une telle injustice
Exposeroit ma muse à son plus grand supplice.
Laissez-la toujours libre, agir suivant son choix,
Céder à son caprice, et s'en faire des lois.

XVIII.

RONDEAU[1].

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,
A qui *le Cid* donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel[2].
Chacun connoît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solennel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture
Qu'il fasse mieux.

[1] Ce rondeau fut fait par Corneille en 1637, dans le temps du différend qu'il eut avec Scudéri, au sujet des *Observations sur le Cid*. (*OEuvres div.*, p. 146.)

[2] Scudéri n'avait pas d'abord mis son nom à ses *Observations sur le Cid*: il en fut fait deux éditions sans qu'on sût de quelle part elles venoient. Cela se découvrit néanmoins, et les brouilla ensemble. (*Ibid.*)

Paris entier, ayant vu son cartel,
L'envoie au diable, et sa muse au bordel[1].
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami je le prie et conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Omnibus invideas, livide, nemo tibi.

[1] Ce terme grossier n'est pas tolérable; mais Régnier et beaucoup d'autres l'avaient employé sans scrupule. Boileau même, dans le siècle des bienséances, en 1674, souilla son chef-d'œuvre de l'*Art poétique* par ces deux vers, dans lesquels il caractérisait Régnier :

Heureux, si, moins hardi dans ses vers pleins de sel,
Il n'avoit point traîné les muses au bordel!

Ce fut le judicieux Arnaud qui l'obligea de réformer ces deux vers, où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à Régnier. Boileau substitua ces deux vers excellents :

Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur!

Il eût été à souhaiter que Corneille eût trouvé un Arnaud; il lui eût fait supprimer son rondeau tout entier, qui est trop indigne de l'auteur du *Cid*. (V.)

Ce mot étoit beaucoup plus tolérable dans ce rondeau, où l'auteur emploie le style de Marot, qu'il ne l'eût été dans l'*Art poétique* de Boileau. Le temps où vivoit Corneille étoit d'ailleurs moins chaste en paroles et plus chaste en réalité que le nôtre. Voltaire, qui affecte ici ce scrupule, ne l'ignoroit pas; et pourtant il s'est permis en ce même genre des libertés que Corneille n'eût jamais prises. (P.)

XIX.

SONNET

A MONSEIGNEUR DE GUISE[1].

Croissez, jeune héros; notre douleur profonde
N'a que ce doux espoir qui la puisse affoiblir;
Croissez, et hâtez-vous de faire voir au monde
Que le plus noble sang peut encor s'ennoblir.

Croissez pour voir sous vous trembler la terre et l'onde :
Un grand prince vous laisse un grand nom à remplir;
Et ce que se promit sa valeur sans seconde,
C'est par vous que le ciel réserve à l'accomplir.

Vos aïeux vous diront par d'illustres exemples
Comme il faut mériter des sceptres et des temples;
Vous ne verrez que gloire et que vertus en tous.

Sur des pas si fameux suivez l'ordre céleste;
Et de tant de héros qui revivent en vous,
Égalez le dernier, vous passerez le reste.

[1] Henri de Lorraine, deuxième du nom, duc de Guise, fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, mort en 1640.

XX.

VERS

SUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

XXI.

REMERCIEMENT

A M. LE CARDINAL MAZARIN[1].

Non, tu n'es point ingrate, ô maîtresse du monde,

[1] Ce remerciement, placé à la suite de la dédicace de *la Mort de Pompée* (Paris, 1644), a été réimprimé depuis avec une traduction en vers latins, et l'avertissement suivant, qui est de Corneille :

« *Au Lecteur.* Ayant dédié ce poëme à M. le cardinal Mazarin, j'ai trouvé à propos de joindre à l'épître le remerciement que je présentai, il y a trois mois, à son Éminence, pour une libéralité dont elle me surprit. Cette pièce, quoique faite à la hâte, a eu le bonheur de plaire assez à un homme savant * pour ne dédaigner pas de perdre une heure à donner une meilleure forme à mes pensées, et les faire passer dans cette langue illustre qui sert de truchement à tous les savants de l'Europe. Je te donne ici l'un et l'autre, afin

* Adrien Blondin, poëte latin de ce temps-là.

Qui de ce grand pouvoir sur la terre et sur l'onde[1],
Malgré l'effort des temps, retiens sur nos autels
Le souverain empire et des droits immortels.
Si de tes vieux héros j'anime la mémoire,
Tu relèves mon nom sur l'aile de leur gloire[2];
Et ton noble génie, en mes vers mal tracé,
Par ton nouveau héros m'en a récompensé.
C'est toi, grand cardinal, homme au-dessus de l'homme[3],
Rare don qu'à la France ont fait le ciel et Rome;
C'est toi, dis-je, ô héros, ô cœur vraiment romain,
Dont Rome en ma faveur vient d'emprunter la main.
Mon honneur n'a point eu de douteuse apparence;
Tes dons ont devancé même mon espérance;

que tu voyes et ma gloire et ma honte. Il m'est extrêmement glorieux qu'un esprit de cette trempe ait assez considéré mon ouvrage pour le vouloir traduire; mais il m'est presque aussi honteux de voir ses expressions tellement au-dessus des miennes qu'il semble que ce soit un maître qui ait voulu mettre en lumière les petits efforts de son écolier. C'est une honte toutefois qui m'est très avantageuse; et si j'en rougis, c'est de me voir infiniment son redevable. L'obligation que je lui en ai est d'autant plus grande qu'il m'a fait cet honneur sans que j'aye celui de le connoître, ni d'être connu de lui. Un de ses amis m'a dit son nom; mais, comme il ne l'a pas voulu mettre au-dessous de ses vers quand il les a fait imprimer, je te l'indiquerai seulement par les deux premières lettres, de peur de fâcher sa modestie, à laquelle je ne veux ni déplaire, ni consentir tout-à-fait. »

[1] *Sur la terre et sur l'onde* est devenu, comme on l'a déja remarqué, un lieu commun qu'il n'est plus permis d'employer. (V.)

[2] *Sur l'aile de leur gloire.* On dirait bien *sur l'aile de la gloire*, parceque la gloire est personnifiée; mais *leur gloire* ne peut l'être. (V.)

[3] *Homme au-dessus de l'homme* est bien fort pour le cardinal Mazarin. Que dirait-on de plus des Antonins? (V.)

Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.
La grace s'affoiblit quand il faut qu'on l'attende :
Tel pense l'acheter alors qu'il la demande;
Et c'est je ne sais quoi d'abaissement secret[1]
Où quiconque a du cœur ne consent qu'à regret.
C'est un terme honteux que celui de prière;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entière.
Ainsi l'honneur se mêle au bien que je reçois.
Qui donne comme toi donne plus d'une fois.
Son don marque une estime et plus pure et plus pleine;
Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne;
En prenant nouveau prix de la main qui le fait,
Sa façon de bien faire est un second bienfait.
Ainsi le grand Auguste[2] autrefois dans ta ville
Aimoit à prévenir l'attente de Virgile :
Lui que j'ai fait revivre, et qui revit en toi,
En usoit envers lui comme tu fais vers moi.
Certes, dans la chaleur que le ciel nous inspire,
Nos vers disent souvent plus qu'ils ne pensent dire;
Et ce feu qui sans nous pousse les plus heureux
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait pour eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguste, un Pompée,
Assez heureusement ma muse s'est trompée;
Puisque, sans le savoir, avecque leur portrait
Elle tiroit du tien un admirable trait[3].

[1] *C'est je ne sais quoi d'abaissement* n'est pas français. (V.)

[2] *Ainsi le grand Auguste.* Il est triste que Corneille ait comparé Mazarin et Montauron à Auguste. (V.)

[3] *Elle tirait du tien un admirable trait.* Il est encore plus triste

Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérants,
Les Scipions vainqueurs, et les Catons mourants [1],
Les Pauls, les Fabiens; alors de tous ensemble
On en verra sortir un tout qui te ressemble;
Et l'on rassemblera de leurs pompeux débris
Ton ame et ton courage, épars dans mes écrits.
Souffre donc que pour guide au travail qui me reste
J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleste,
Et que de tes vertus le portrait sans égal
S'achéve de ma main sur son original;
Que j'étudie en toi ces sentiments illustres
Qu'a conservés ton sang à travers tant de lustres,
Et que le ciel propice, et les destins amis
De tes fameux Romains en ton ame ont transmis.

qu'il tire un admirable trait du portrait du cardinal Mazarin, en peignant Horace, César, et Pompée. (V.)

[1] *Les Scipions* achèvent cette étonnante flatterie. Boileau avait en vue ces fausses louanges prodiguées à un ministre, quand il dit à M. de Seignelai (*épître* IX):

Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
Seignelai, quelque auteur, d'un faux zéle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zéle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux-arts,
Lui donnoit des vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant justement l'égaler à Mécéne,
Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcméne;
Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient Louis.

Horace avait dit la même chose dans sa seizième épître du premier livre :

Si quis bella tibi terrâ pugnata marique, etc. (V.)

Alors, de tes couleurs peignant leurs aventures,
J'en porterai si haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même, admirant mes travaux,
N'en reconnoîtra plus les vieux originaux,
Et se plaindra de moi de voir sur eux gravées
Les vertus qu'à toi seul elle avoit réservées;
Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnoîtras sous des noms empruntés.
Mais ne te lasse point d'illuminer mon ame,
Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme [1];
Et, de ces grands soucis que tu prends pour mon roi,
Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.
Délasse en mes écrits ta noble inquiétude [2];
Et tandis que, sur elle appliquant mon étude,
J'emploierai, pour te plaire, et pour te divertir,
Les talents que le ciel m'a voulu départir,
Reçois, avec les vœux de mon obéissance,
Ces vers précipités par ma reconnoissance.
L'impatient transport de mon ressentiment
N'a pu pour les polir m'accorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zèle;
Leur rudesse est le sceau d'une ardeur plus fidèle:
Et ta bonté verra dans leur témérité,
Avec moins d'ornement, plus de sincérité.

[1] *Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme.* On ne prête point une vie à conduire une flamme. Il veut dire *ne cesse d'échauffer mon génie par tes illustres actions.* (V.)

[2] *Délasse en mes écrits ta noble inquiétude.* On se délasse de ses travaux par des écrits agréables; on ne délasse point une inquiétude *.

Ajoutons à ces remarques qu'on peut trop flatter un cardinal, et faire des tragédies pleines de sublime. (V.)

* Cette expression nous paroît très permise en poésie. (P.)

XXII.

A MAÎTRE ADAM BILLAUT,

MENUISIER DE NEVERS,

SUR SES CHEVILLES.

SONNET[1].

Le dieu de Pythagore et sa métempsycose
Jetant l'ame d'Orphée en un poëte françois,
Par quel crime, dit-elle, ai-je offensé vos lois,
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose?

Les vers font bruit en France; on les loue, on en cause;
Les miens en un moment auront toutes les voix;
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux abois,
Si pour gagner du pain il ne sait autre chose.

Nous savons, dirent-ils, le pourvoir d'un métier:
Il sera fameux poëte et fameux menuisier,
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime.

A ce nouveau parti l'ame les prit au mot,
Et s'assurant bien plus au rabot qu'à la rime,
Elle entra dans le corps de Maître Adam Billaut.

[1] Ce sonnet fut imprimé au-devant des *Chevilles du Menuisier de Nevers;* Paris, 1644, in-4°.

XXIII.

INSCRIPTIONS[1].

I.

LA REDDITION DE CAEN.

Le château révolté donne à Caen mille alarmes;
Mais sitôt que Louis y fait briller ses armes,

[1] Ces vers, que Corneille fit par ordre de la cour, pour être mis au bas de quelques figures de Valdor*, qui représentent les plus célèbres exploits de Louis XIII, furent composés dans une circonstance trop glorieuse à la poésie en général, et à Corneille en particulier, pour ne pas la rappeler ici **. Louis XIV, encore mineur, l'honora, à cette occasion, de la lettre suivante :

« Monsieur de Corneille, comme je n'ai point de vie plus illustre « à imiter que celle du feu roi, mon très honoré seigneur et père, « je n'ai point aussi un plus grand desir que de voir en un abrégé « ses glorieuses actions dignement représentées, ni un plus grand « soin que d'y faire travailler promptement; et comme j'ai cru que, « pour rendre cet ouvrage parfait, je devois vous en laisser l'ex- « pression, et à Valdor les desseins ***, et que j'ai vu, par ce qu'il a

* Célèbre artiste du temps, qui fit les dessins des estampes recueillies en un volume *in-folio*, sous le titre des *Triomphes de Louis-le-Juste, treizième du nom, roi de France et de Navarre ;* Paris, 1649, in-fol. (P.)

** Il est surprenant que Fontenelle ait ignoré cette lettre. (P.)

*** On ne distinguoit pas alors *dessein*, projet, conseil, de *dessin*, terme de peinture.

Sa présence reprend le cœur de ses guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçue
Que par l'ambition de jouir de sa vue,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

LA DÉROUTE DU PONT-DE-CÉ.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la victoire;
Notre mauvais destin céde à son doux effort;
Et les canons, quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches
Pour rendre grace au ciel de cet heureux accord.

« fait, que son invention avoit répondu à mon attente, je juge, « par ce que vous avez accoutumé de faire, que vous réussirez en « cette entreprise, et que, pour éterniser la mémoire de votre roi, « vous prendrez plaisir d'éterniser le zèle que vous avez pour sa « gloire. C'est ce qui m'a obligé de vous faire cette lettre par l'avis « de la reine régente, madame ma mère, et de vous assurer que « vous ne sauriez me donner des preuves de votre affection plus « agréables que celles que j'en attends sur ce sujet. Cependant je « prie Dieu qu'il vous ait, monsieur de Corneille, en sa sainte « garde.

« Écrit à Fontainebleau, ce 14 octobre 1645. »

Signé LOUIS; *et plus bas*, DE GUÉNÉGAUD.

Il faut avouer que, malgré une invitation si flatteuse, le génie de Corneille ne s'exerça point heureusement sur ce sujet. J'attribue ce mauvais succès à la géne où le mit le graveur de renfermer en six vers l'explication de chaque figure. (Préface des *OEuvres diverses de Corneille;* Paris, 1738.)

III.

LA RÉDUCTION DU BÉARN.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire :
Il prend l'honneur du ciel pour but de sa victoire ;
Et la religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée :
Les temples sont ses forts ; et son plus beau trophée
Est un présent qu'il fait à la Divinité.

IV.

LA REDDITION DE SAUMUR.

En vain contre le roi vous opposez vos armes ;
Sa majesté brillante avec de si doux charmes
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers.
Ne vous enquérez pas si ses troupes sont fortes ;
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts,
D'un seul trait de ses yeux il ouvrira vos portes.

V.

LA PRISE DE SAINT-JEAN-D'ANGELY.

Soubise, ouvre les yeux : ce foudre que tu crains
N'est plus entre ses mains ;
Sa clémence l'arrache à sa juste colère ;
Et, de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire ;
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

VI.

L'ENTRÉE DANS LES VILLES REBELLES DE GUIENNE.

Tel entrant ce grand roi dans ses villes rebelles
De ces cœurs révoltés fait des sujets fidèles;
Un profond repentir désarme ses rigueurs;
Et quoique le soldat soupire après la proie,
Il l'apaise, il l'arrête, et se montre avec joie
Et père des vaincus, et maître des vainqueurs.

VII.

LA PUNITION DES VILLES REBELLES.

Enfin aux châtiments il se laisse forcer.
Qui pardonne aisément invite à l'offenser,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour;
Et qui veut affermir un trône légitime
Doit semer la terreur aussi bien que l'amour.

VIII.

DÉFAITE DANS L'ILE DE RÉ.

Va, fier tyran des mers, mon prince te l'ordonne;
Prends toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser;
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes;
Obéis; et par-là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

IX.

LA DIGUE DE LA ROCHELLE.

Vois Éole et Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,
Rochelle, et crains enfin le plus puissant des rois.
Ta fureur est bien sans seconde
De t'obstiner encore à rejeter des lois
Que reçoivent le vent et l'onde.

X.

LA GRACE FAITE A LA ROCHELLE.

Ici l'audace impie en son trône parut,
Ici fut l'arrogance à soi-même funeste :
Un excès de valeur brisa ce qu'elle fut;
Un excès de clémence en sauva ce qui reste.

XI.

LE PAS DE SUZE FORCÉ.

L'orgueil de tant de forts sous mon roi s'humilie :
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie
Dont elle voit qu'il tient les intérêts si chers;
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle,
Ouvrons à ce grand prince, ouvrons-lui tôt, dit-elle :
Qui dompte l'océan ne craint pas nos rochers.

XII.

PAIX DE CAZAL.

Lorsque Mars se prépare à tout couvrir de morts,
Un illustre Romain étouffe ces discords
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos souhaits;
Et se montrant tout seul plus fort que deux armées,
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

LA PROTECTION DE MANTOUE.

Lorsqu'aux pieds de mon roi tu mets ton jeune prince,
Manto, tu ne vois point soupirer ta province
Dans l'attente d'un bien qu'on espère et qui fuit;
Et de sa main à peine a-t-il tari les larmes,
Que sa France en la tienne aussitôt met ses armes,
Que la gloire couronne, et la victoire suit.

XIV.

LA PAIX D'ALET.

Que ce fut un spectacle, Alet, doux à tes yeux,
Quand tu vis à ses pieds ces peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace!
Apprenez de mon prince, ô monarque vainqueur!
Que c'est peu fait à vous de reprendre une place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

XV.

PAIX ACCORDÉE AUX CHEFS DES REBELLES.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au parti qui se rend,
Déja par la victoire assez bien établie;
Et la noble fierté qui l'oblige à punir
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

TAYLOR INST. OXFORD

XVI.

LA PRISE DE NANCI.

Troie auprès de ses murs l'espace de dix ans
Vit contre elle les dieux et les Grecs combattants,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand roi, l'on avouera que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur, cette journée,
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux dieux.

XVII.

LA RÉPRISE DE CORBIE.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous importe?
Tu la rends à mon roi plus puissante et plus forte
Avant qu'il en ait pu concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, et ta gloire à sa gloire;
Et s'il t'a, par pitié, permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

LA PRISE DE HESDIN.

A peine de Hesdin les murs sont renversés
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton maître,
Généreux maréchal[1]; c'est de quoi nous ravir
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître
Que ta haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

LA PROTECTION DU PORTUGAL ET DE LA CATALOGNE.

Que le ciel vous fut doux lorsque dans votre effroi
Il vous sollicita de courir à mon roi
Pour voir entre vos murs la liberté renaître!
Le succès à l'instant suivit votre desir.
Peuples, qui recherchez ou protecteur ou maître,
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

LA PRISE DE PERPIGNAN.

Illustre boulevard des frontières d'Espagne,
Perpignan, sa plus belle et dernière campagne,
Tout mourant, contre toi nous le voyons s'armer[2];

[1] Le maréchal de La Meilleraye.
[2] Louis XIII, qui mourut dans ce temps-là.

Tout mourant, il te force, et fait dire à l'Envie
Qu'un si grand conquérant n'eût jamais pu former
Par un plus digne exploit une si belle vie.

XXIV.

A M. DE BOISROBERT,

ABBÉ DE CHATILLON,

SUR SES ÉPITRES[1].

Que tes entretiens sont charmants!
Que leur douceur est infinie!
Que la facilité de ton heureux génie
Fait de honte à l'éclat des plus beaux ornements!
Leur grace naturelle aura plus d'idolâtres,
Que n'en a jamais eu le fast[2] de nos théâtres:
Le temps respectera tant de naïveté;
Et pour un seul endroit où tu me donnes place,
Tu m'assures bien mieux de l'immortalité,
Que Cinna, Rodogune, et le Cid, et l'Horace.

[1] Ces vers sont placés au-devant des *Épîtres* de l'abbé de Boisrobert, première partie, imprimée en 1647, in-4°.

[2] On écrit aujourd'hui *faste*.

XXV.

LA TULIPE[1],

MADRIGAL.

AU SOLEIL.

Bel astre à qui je dois mon être et ma beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat nompareil dont je suis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs:
Pour trône donne-moi le beau front de Julie;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

[1] Cette petite pièce et les deux suivantes font partie de cette célèbre Guirlande imaginée par le duc de Montausier, en l'honneur de Julie d'Angennes, qu'il recherchoit alors en mariage, et qu'il épousa. Tous les beaux-esprits qui fréquentoient l'hôtel de Rambouillet concoururent à former cette Guirlande. (P.)

Voyez le *Recueil de Poésies choisies*, publié par Sercy; Paris, 1653, sec. part., p. 235.

XXVI.

LA FLEUR D'ORANGE[1],

MADRIGAL.

Du palais d'émeraude où la riche nature
M'a fait naître et régner avecque majesté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le soleil n'est rien qu'une foible peinture.
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes odeurs je suis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.
Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées
Qui meurent dès qu'elles sont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin;
Mon sort est plus heureux, et le ciel favorable
Conserve ma fraîcheur et la rend plus durable.
Ainsi, charmant objet, rare présent des cieux,
Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naissance;
Je suis en bonne odeur en tout temps, en tous lieux;
Mes beautés ont de la constance,

[1] *Ibid.*, p. 238.

Et ma pure blancheur marque mon innocence.
J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi seule une riche couronne,
Bien plus digne de vos cheveux
Que les plus belles fleurs que Zéphire vous donne :
Mais, si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
Condamnez ma présomption,
Et me traitez en téméraire;
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévère défense
De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein;
Et ma punition sera ma récompense.

XXVII.

L'IMMORTELLE BLANCHE[1],

MADRIGAL.

Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones;
OEillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs;
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs :
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles;

[1] *Ibid.*, p. 242.

On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps :
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contents,
Il ne faut point être mortelles ;
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie ;
Et, si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

XXVIII.

ÉPITAPHE

SUR LA MORT

DE DAMOISELLE ÉLISABETH RANQUET,

FEMME DE M. DU CHEVREUL, ÉCUYER, SEIGNEUR D'ESTURNVILLE [1].

SONNET.

Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant : ce lit funèbre est un lit précieux,

[1] On trouve cette épitaphe dans la *Vie* de cette béate, imprimée à Paris pour la première fois en 1655, et pour la seconde fois en 1660, chez Charles Savreux. (*OEuvres diverses*, 1738.)

Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit de la nature
Son ame, s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au Créateur uni la créature;
Et marchant sur la terre elle étoit dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse:
L'humilité, la peine, étoient son alégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte;
Et, loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

XXIX.

LA POÉSIE A LA PEINTURE[1],

EN FAVEUR

DE L'ACADÉMIE DES PEINTRES ILLUSTRES.

Enfin tu m'as suivie, et ces vastes montagnes
Qui du Rhône et du Pô séparent les campagnes
N'ont eu remparts si forts ni si haut élevés

[1] *Recueil de Sercy;* Paris, 1660, prem. part., p. 214.

Que ton vol, chère sœur, après moi n'ait bravés;
Enfin ce vieux témoin de toutes nos merveilles,
Toujours pour toi tout d'yeux, et pour moi tout d'oreilles,
Le Tibre voit la Seine, autrefois son appui,
Partager tes trésors et les miens avec lui:
Tu me rejoins enfin, et courant sur mes traces,
En cet heureux séjour du mérite et des graces,
Tu viens, à mon exemple, enrichir ces beaux lieux
De tout ce que ton art a de plus précieux.
Oh, qu'ils te fourniront de brillantes matières!
Que d'illustres objets à toutes tes lumières!
Prépare des pinceaux, prépare des efforts,
Pour toutes les beautés de l'esprit et du corps,
Pour tous les dons du ciel, pour tous les avantages,
Que la nature et lui sément sur les visages;
Prépare-s-en enfin pour toutes les vertus,
Sous qui nous puissions voir les vices abattus.
Sans te gêner l'idée après leur caractère,
Pour les bien exprimer tu n'auras qu'à portraire;
La France en est féconde, et tes nobles travaux
En trouveront chez elle assez d'originaux:
Mais n'en prépare point pour la plus signalée,
Qu'on a depuis long-temps de la cour exilée,
Pour celle qui départ le solide renom:
Hélas! j'en ai moi-même oublié jusqu'au nom,
Tant je vois rarement mes plus fameux ouvrages
Pouvoir s'enorgueillir de ses moindres suffrages.
Ronsard, qu'elle flattoit à son commencement,
La crut avec son roi couchée au monument;
Il en perdit haleine, et sa muse malade

En laissa de ses mains tomber la Franciade.
Maynard l'a chaque jour criée à haute voix :
Il n'est porte où pour elle il n'ait frappé cent fois ;
Mais sans en voir l'image en aucun lieu gravée,
Il est mort la cherchant, et ne l'a point trouvée.
J'en fais souvent reproche à ce climat heureux ;
Je me plains aux plus grands comme aux plus généreux :
Pour trop m'en plaindre en vain je deviens ridicule,
Et l'on ne m'entend pas, ou l'on le dissimule.
Qu'aujourd'hui la valeur sait mal se secourir !
Que je vois de grands noms en danger de mourir !
Que de gloire à l'oubli malgré le ciel se livre,
Quand il m'a tant donné de quoi la faire vivre !
Le siècle a des héros, il en a même assez
Pour en faire rougir tous les siècles passés ;
Il a plus d'un César, il a plus d'un Achille :
Mais il n'a qu'un Mécène, et n'aura qu'un Virgile :
Rare exemple, et trop grand pour ne pas éclater ;
Rare exemple, et si grand qu'on ne l'ose imiter.
Cette haute vertu va toutefois renaître :
A quelques traits déja je crois la reconnoître.
Chère et divine sœur, prépare tes crayons :
J'en vois de temps en temps briller quelques rayons ;
Les Sophocles nouveaux dont j'honore la France
En ont déja senti quelque douce influence ;
Mais ce ne sont enfin que rayons inconstants,
Qui vont de l'un à l'autre, et qui n'ont que leur temps :
Et ces heureux hasards des fruits de mon étude
Laissent tout l'avenir dedans l'incertitude.
Fixe avec ton pouvoir leur éclat vagabond ;

Fais-les servir d'ébauche à ton savoir profond;
Et, mêlant à ces traits l'effort de ton génie,
Fais revoir en portrait cette illustre bannie,
Peins bien toute sa pompe et toutes ses beautés,
Son empire absolu dessus les volontés;
Fais-lui donner du lustre aux plus brillantes marques
Dont se pare le chef des plus dignes monarques;
Fais partir de nos mains à ses commandements
Tout ce que nous avons d'éternels monuments;
Fais-lui distribuer la plus durable gloire;
Mets l'histoire à ses pieds, et toute la mémoire;
Mets en ses yeux l'éclat d'une divinité;
Mets en ses mains le sceau de l'immortalité,
Et rappelle si bien un juste amour pour elle,
Qu'à son tour en ces lieux cet amour la rappelle,
Et que les cœurs, plongés dans le ravissement,
N'en puissent plus souffrir ce long bannissement.
Mais que dis-je? tu vas rappeler cette reine
Avec bien plus de gloire, et beaucoup moins de peine.
Ce que je n'ai pu faire avec toutes mes voix,
Quoique j'aie eu pour moi jusqu'à celle des rois,
Quoique toute leur cour, de mes douceurs charmée,
Ait par-delà mes vœux enflé ma renommée;
Un coup d'œil le va faire, et ton art plus charmant
Pour un si grand effet ne veut qu'un seul moment.
Je vois, je vois déja dans ton académie,
Par de royales mains en ces lieux affermie,
Tes Zeuxis renaissants, tes Apelles nouveaux,
Étaler à l'envi des chefs-d'œuvre si beaux,
Qu'un violent amour pour des choses si rares

Transforme en généreux les cœurs les plus avares;
Et les précipitant à d'inouïs efforts,
Fait dérouiller les clefs des plus secrets trésors.
Je les vois effacer ces chefs-d'œuvres antiques,
Dont jadis les seuls rois, les seules républiques,
Les seuls peuples entiers pouvoient faire le prix,
Et pour qui l'on traitoit les talents de mépris:
Je vois le Potosi te venir rendre hommage,
Je vois se déborder le Pactole et le Tage,
Je les vois à grands flots se répandre sur toi.
N'accusons plus le siécle; enfin je la revoi,
Je la revois enfin cette belle inconnue,
Et par toi rappelée, et pour toi revenue.
Oui, désormais le siécle a tout son ornement,
Puisqu'enfin tu lui rends en cet heureux moment
Cette haute vertu, cette illustre bannie,
Cette source de gloire en torrents infinie,
Cette reine des cœurs, cette divinité:
J'ai retrouvé son nom, la Libéralité.

XXX.

SONNET[1]

SUR LA

CONTESTATION ENTRE LE SONNET D'URANIE ET CELUI DE JOB[2].

Demeurez en repos, Frondeurs et Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France;
Laissez-en tout l'honneur aux partis d'importance
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.

Nos Uranins ligués contre nos Jobelins
Portent bien au combat une autre véhémence;
Et s'il doit achever de même qu'il commence,
Ce sont Guelfes nouveaux, et nouveaux Gibelins.

Vaine démangeaison de la guerre civile,
Qui partagiez naguère et la cour et la ville,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs,

[1] *Recueil de Sercy;* Paris, 1660, t. 1, p. 438.

[2] Voyez l'histoire de cette contestation dans les *Mémoires de Littérature,* imprimés à la Haye, t. 1, p. 120. Le sonnet d'Uranie étoit de Voiture, et celui de Job, de Benserade. Une pareille contestation donneroit aujourd'hui matière à quelques épigrammes, mais ne formeroit pas un sujet d'histoire. (P.)

Que vous avez de peine à demeurer oisive,
Puisqu'au même moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux méchants sonnets on demande Qui vive!

XXXI.

SONNET[1].

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement;
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, et mieux achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

[1] *Recueil de Sercy*, t. 1, p. 440.

XXXII.

ÉPIGRAMMME[1].

Ami, veux-tu savoir, touchant ces deux sonnets,
Qui partagent nos cabinets,
Ce qu'on peut dire avec justice?
L'un nous fait voir plus d'art, et l'autre plus de vif;
L'un est le plus peigné, l'autre est le plus naïf:
L'un sent un long effort, et l'autre un prompt caprice:
Enfin l'un est mieux fait, et l'autre plus joli:
Et, pour te dire tout en somme,
L'un part d'un auteur plus poli,
Et l'autre d'un plus galant homme.

XXXIII.

JALOUSIE[2].

N'aimez plus tant, Phylis, à vous voir adorée:
Le plus ardent amour n'a pas grande durée;
Les nœuds les plus serrés sont le plus tôt rompus;
A force d'aimer trop, souvent on n'aime plus,
Et ces liens si forts ont des lois si sévères

[1] *Ibid.*, p. 441.
[2] *Ibid.*, cinq. part., p. 73.

Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.
Je sais qu'il vous est doux d'asservir tous nos soins :
Mais qui se donne entier n'en exige pas moins ;
Sans réserve il se rend, sans réserve il se livre,
Hors de votre présence il doute s'il peut vivre :
Mais il veut la pareille, et son attachement
Prend compte de chaque heure et de chaque moment.
C'est un esclave fier qui veut régler son maître,
Un censeur complaisant qui cherche à trop connoître,
Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas ;
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas ;
Sans cesse il importune, et sans cesse il assiége,
Importun par devoir, fâcheux par privilége,
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser,
Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.
Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé,
Le plus foible dehors de cette complaisance
Que se permet pour tous la même indifférence ;
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état ;
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.
Vous avez vu, Phylis, comme il brise sa chaîne
Sitôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne ;
Et comme vos bontés ne sont qu'un foible appui
Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.
Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
Pour vous voir en coupable il suffit qu'on le die ;
Et lorsqu'une imposture a quelque fondement

Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjouement,
Tout ce qu'il sait de vous et de votre innocence
N'ose le révolter contre cette apparence,
Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés
Votre humeur sociable et vos civilités.
Sa raison au-dedans vous fait en vain justice,
Sa raison au-dehors respecte son caprice;
La peur de sembler dupe aux yeux de quelques fous
Étouffe cette voix qui parle trop pour vous.
La part qu'il prend sur lui de votre renommée
Forme un sombre dépit de vous avoir aimée;
Et, comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,
Il fait gloire par-tout d'éteindre un si beau feu:
Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
Et brave le pouvoir qu'il ne sauroit détruire.
Voilà ce que produit le don de trop charmer.
Pour garder vos amants faites-vous moins aimer;
Un amour médiocre est souvent plus traitable:
Mais pourriez-vous, Phylis, vous rendre moins aimable?
Pensez-y, je vous prie, et n'oubliez jamais,
Quand on vous aimera, que L'AMOUR EST DOUX; MAIS....

XXXIV.

BAGATELLE[1].

Quoi! sitôt que j'en veux rabattre,
Vous vous faites tenir à quatre,

[1] *Ibid.*, p. 75.

Et, quand j'en devrois enrager,
Votre ordre ne se peut changer :
Il faut vous en faire cinquante.
Ma foi, le nombre m'épouvante ;
Un vieux garçon de cinquante ans
N'en fait guère en beaucoup de temps,
Et ne va pas tout d'une haleine
A la benoiste cinquantaine.
Encor, pour être votre fait,
Il faut qu'ils soient doux comme lait,
Qu'ils aillent droit comme une quille,
Qu'ils n'ayent point de fausse cheville,
Que tout y soit bien ajusté,
Que rien n'y penche d'un côté,
Rien n'y soit de mauvaise mise,
Rien n'y sente la barbe grise.
Voilà bien des conditions
Pour mes pauvres inventions :
Le temps les a presque épuisées,
Les vieux travaux les ont usées ;
Comment pourront-elles trouver
Le secret de bien achever ?
Devenez un peu complaisante,
Et daignez vous passer à trente,
Vous serez servie à souhait,
Et je vous dirai haut et net
Que je craindrai fort peu la honte
De vous fournir mal votre compte.
Mais je vaux moins qu'un quinola,
Si je n'en fais vingt par-delà :

Tenir à demi sa parole,
C'est une méchante bricole;
On doit s'efforcer jusqu'au bout,
Et ne rien faire, ou faire tout.
Il faut donc que je m'évertue,
Que je me débatte, et remue,
Que je pousse de tout mon mieux,
Dussé-je en crever à vos yeux:
Aux grands coups on voit les grands hommes.
Voyons, de grace, où nous en sommes;
Si je compte bien par mes doigts,
Je passe les quarante et trois;
Encor six, vous n'auriez que dire,
Et vous commencez à sourire
De voir mon reste de vertu,
Sans vous avoir rien rabattu,
Ni tourné la tête en arrière,
Toucher au bout de la carrière.
En faut-il encor? je le veux,
Voilà jusqu'à cinquante-deux;
Plaignez-vous, en cette aventure,
De n'avoir pas bonne mesure.

XXXV.

STANCES[1].

J'ai vu la peste en raccourci :
Et, s'il faut en parler sans feindre,
Puisque la peste est faite ainsi,
Peste, que la peste est à craindre !

De cœurs qui n'en sauroient guérir
Elle est par-tout accompagnée,
Et, dût-on cent fois en mourir,
Mille voudroient l'avoir gagnée.

L'ardeur dont ils sont emportés,
En ce péril leur persuade
Qu'avoir la peste à ses côtés,
Ce n'est point être trop malade.

Aussi faut-il leur accorder
Qu'on auroit du bonheur de reste,
Pour peu qu'on se pût hasarder
Au beau milieu de cette peste.

La mort seroit douce à ce prix,
Mais c'est un malheur à se pendre,

[1] *Ibid.*, p. 77.

Qu'on ne meurt pas d'en être pris,
Mais faute de la pouvoir prendre.

L'ardeur qu'elle fait naître au sein
N'y fait même un mal incurable
Que parcequ'elle prend soudain,
Et qu'elle est toujours imprenable.

Aussi chacun y perd son temps;
L'un en gémit, l'autre en déteste,
Et ce que font les plus contents
C'est de pester contre la peste.

XXXVI.

SONNET[1].

Vous aimez que je me range
Auprès de vous chaque jour,
Et m'ordonnez que je change
En amitié mon amour.

Cette méchante bricole
Vous fait beaucoup hasarder,
Et je vous trouve bien folle
Si vous me pensez garder.

[1] *Ibid.*, p. 78.

Une passion si belle
N'est pas une bagatelle
Dont on se joue à son gré.

Et l'amour qui vous rebute
Ne sauroit choir d'un degré
Qu'il ne meure de sa chute.

XXXVII.

SUR LE DÉPART

DE MADAME LA MARQUISE DE B. A. T.[1].

Allez, belle marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux.
Vous trouverez par-tout les ames toutes prêtes
A recevoir vos lois et grossir vos conquêtes,
Et les cœurs à l'envi se jetant dans vos fers
Ne feront point de vœux qui ne vous soient offerts;
Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos chaînes,
Que vous teniez vos soins tout-à-fait dispensés
De faire un peu de grace à ceux que vous laissez.
Apprenez à leur noble et chère servitude
L'art de vivre sans vous et sans inquiétude;

[1] *Ibid.*, p. 79.

Et, si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.
En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence;
Quand j'ai cru le soustraire à des yeux si charmants,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourments :
Il a fait quelques jours le mutin et le brave,
Mais il revient à vous, et revient plus esclave,
Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.
Vengez-vous du rebelle, et faites-vous justice;
Vous devez un mépris du moins à son caprice;
Avoir un si long temps des sentiments si vains,
C'est assez mériter l'honneur de vos dédains.
Quelle bonté superbe, ou quelle indifférence
A sa rébellion ôte le nom d'offense?
Quoi! vous me revoyez sans vous plaindre de rien?
Je trouve même accueil avec même entretien?
Hélas! et j'espérois que votre humeur altière
M'ouvriroit les chemins à la révolte entière;
Ce cœur, que la raison ne peut plus secourir,
Cherchoit dans votre orgueil une aide à se guérir :
Mais vous lui refusez un moment de colère;
Vous m'enviez le bien d'avoir pu vous déplaire;
Vous dédaignez de voir quels sont mes attentats,
Et m'en punissez mieux ne m'en punissant pas.
Une heure de grimace ou froide ou sérieuse,
Un ton de voix trop rude ou trop impérieuse,
Un sourcil trop sévère, une ombre de fierté,
M'eût peut-être à vos yeux rendu la liberté.

J'aime, mais en aimant je n'ai point la bassesse
D'aimer jusqu'au mépris de l'objet qui me blesse;
Ma flamme se dissipe à la moindre rigueur.
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur:
Je vois mes cheveux gris: je sais que les années
Laissent peu de mérite aux ames les mieux nées;
Que les plus beaux talents des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés, perdent bien de leur prix;
Que, si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop long-temps aimé pour être encore aimable,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Mêlent un triste charme au prix de mon encens:
Je connois mes défauts; mais après tout, je pense
Être pour vous encore un captif d'importance:
Car vous aimez la gloire, et vous savez qu'un roi
Ne vous en peut jamais assurer tant que moi.
Il est plus en ma main qu'en celle d'un monarque
De vous faire égaler l'amante de Pétrarque,
Et mieux que tous les rois je puis faire douter
De sa Laure ou de vous qui le doit emporter.
Aussi, je le vois trop, vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire;
Votre ame de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans honte avec regret.
Marquise, dites donc ce qu'il faut que je fasse:
Vous rattachez mes fers quand la saison vous chasse;
Je vous avois quittée, et vous me rappelez
Dans le cruel instant que vous vous en allez.
Rigoureuse faveur, qui force à disparoître
Ce calme étudié que je faisois renaître,

Et qui ne rétablit votre absolu pouvoir
Que pour me condamner à languir sans vous voir !
Payez, payez mes feux d'une plus foible estime,
Traitez-les d'inconstants; nommez ma fuite un crime;
Prêtez-moi, par pitié, quelque injuste courroux;
Renvoyez mes soupirs qui volent après vous;
Faites-moi présumer qu'il en est quelques autres
A qui jusqu'en ces lieux vous renvoyez des vôtres,
Qu'en faveur d'un rival vous allez me trahir :
J'en ai, vous le savez, que je ne puis haïr;
Négligez-moi pour eux, mais dites en vous-même,
« Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime,
« Et m'aime d'autant plus que son cœur enflammé
« N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé;
« Je fais tous ses plaisirs, j'ai toutes ses pensées,
« Sans que le moindre espoir les ait intéressées. »
Puissé-je malgré vous y penser un peu moins,
M'échapper quelques jours vers quelques autres soins,
Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée,
Et voir toute mon ame un peu moins obsédée;
Et vous, de qui je n'ose attendre jamais rien,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien !
Ainsi parla Cléandre, et ses maux se passèrent,
Son feu s'évanouit, ses déplaisirs cessèrent :
Il vécut sans la dame, et vécut sans ennui,
Comme la dame ailleurs se divertit sans lui.
Heureux en son amour, si l'ardeur qui l'anime
N'en conçoit les tourments que pour s'en plaindre en rime,
Et si d'un feu si beau la céleste vigueur
Peut enflammer ses vers sans échauffer son cœur !

XXXVIII.

POUR UNE DAME

QUI REPRÉSENTOIT LA NUIT

EN LA COMÉDIE D'ENDYMION.

MADRIGAL[1].

Si la lune et la nuit sont bien représentées,
Endymion n'étoit qu'un sot :
Il devoit dès le premier mot
Renvoyer à leur ciel les cornes argentées.
Ténébreuse déesse, un œil bien éclairé
Dans tes obscurités eût cherché sa fortune ;
Et je n'en connois point qui n'eût tôt préféré
Les ombres de la nuit aux clartés de la lune.

XXXIX.

ÉLÉGIE[2].

Iris, je vais parler ; c'est trop de violence.
Il est temps que mon feu se dérobe au silence,

[1] *Ibid.*, p. 82.
[2] *Ibid.*, p. 83.

Et qu'il fasse échapper au respect qui me nuit
L'aveu du triste état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je soupire,
Mes yeux se sont cent fois chargés de vous le dire,
Et cent fois, si mon mal vous pouvoit émouvoir,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait savoir :
Mais les vôtres par-tout, certains de leur victoire,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire,
Et veulent, pour daigner en faire part au cœur,
Que l'éclat du triomphe en apporte au vainqueur.
C'est par-là que, jaloux de l'orgueil qui l'inspire,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins,
Il en a récusé mes soupirs pour témoins,
Et craint de s'exposer, s'il avouoit mes peines,
A rougir d'un captif indigne de vos chaînes.
Je le confesse, Iris, il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A voir ce que je suis tout mon espoir chancelle;
Mais le peu que je vaux ne vous rend pas moins belle :
J'ai des yeux comme un autre à me laisser charmer,
J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer;
Et, dans les doux appas dont vous êtes pourvue,
J'ai dû brûler pour vous puisque je vous ai vue.
Oui, de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussitôt le cœur qu'il vient frapper les yeux :
Ce n'est point un brillant dont la fausse lumière
Ne fasse qu'éblouir au moment qu'elle éclaire;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants
Qui prennent pour appui la surprise des sens :

Quoi qu'en vous leur rapport vante d'un prix extrême,
La raison convaincue y souscrit elle-même,
Et, sans appréhender de le voir démenti,
Par son propre suffrage affermit leur parti.
Alors, que ne peut point sur les plus belles ames
Ce vif amas d'attraits, cette source de flammes,
Ces beaux yeux qui, portant le jour de toutes parts,
Font autant de captifs qu'ils lancent de regards!
Alors, que ne peut point ce pompeux assemblage
Des traits les plus perçants dont brille un beau visage,
Et qui dessus le vôtre étalent hautement
Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant!
Aussi, que leur adresse aux dons de la nature
Ajoute encor de l'art la plus douce imposture,
Que de lis empruntés leur visage soit peint,
On les verra pâlir auprès de votre teint,
Ce teint dont la blancheur, sans être mendiée,
Passe en vivacité la plus étudiée,
Et pare avec orgueil le plus brillant séjour
Où les graces jamais ayent attiré l'amour.
C'est là, c'est en vous seule, Iris, que l'on doit croire
Qu'aimant à triompher, il triomphe avec gloire,
Et qu'il trouve aussitôt de quoi s'assujettir
Quiconque de ses traits s'étoit pu garantir.
Pour moi, je l'avouerai, comme aucune surprise
N'avoit jusques ici fait trembler ma franchise,
Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder,
Mon cœur trop imprudent ne crut rien hasarder.
Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles
Je voulus à loisir contempler les merveilles;

Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
Que prodigua le ciel à former votre corps,
Ce port noblement fier, cette taille divine
Qui par sa majesté marque son origine,
Seule égale à soi-même, et tellement à vous
Que, la formant unique, il s'en montra jaloux.
De tant d'appas divers mon ame possédée
Se plut d'en conserver la précieuse idée :
Je l'admirai sans cesse, et de mon souvenir,
Ne croyant qu'admirer, j'eus peur de la bannir :
Mais de ce sentiment la flatteuse imposture
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure ;
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déja, devient bientôt amour.
Un je ne sais quel trouble où je me vis réduire
De cette vérité sut assez tôt m'instruire ;
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
A prendre ce dessein mon ame tout émue
Eut peine à soutenir l'éclat de votre vue ;
Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement
Qui me fit découvrir que j'allois être amant :
Un désordre confus m'expliqua son martyre ;
Je voulus vous parler, et ne sus que vous dire ;
Je rougis, je pâlis ; et d'un tacite aveu,
Si je n'aime point, dis-je, hélas ! qu'il s'en faut peu !
Soudain, le pourrez-vous apprendre sans colère ?
Je jugeai la révolte un parti nécessaire,
Et je n'épargnai rien, dans cette extrémité,
Pour soulever mon cœur contre votre beauté.

L'ardeur de dégager ma franchise asservie
Me fit prendre les yeux de la plus noire envie;
Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts,
Qui, détruisant ma flamme, adoucissent mes maux:
Mais las! cette recherche un peu trop téméraire
Produisit à sa cause un effet bien contraire;
Et vos attraits, par elle à mes sens mieux offerts,
Au lieu de les briser redoublèrent mes fers.
Plus je vous contemplai, plus je connus de charmes
Contre qui ma raison me refusa des armes;
Et sans cesse l'amour, par de vives clartés,
Me découvrit en vous de nouvelles beautés.
Tout ce que vous faisiez étoit inséparable
De ce je ne sais quoi sans qui rien n'est aimable;
Tout ce que vous disiez avoit cet air charmant
Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment.
J'en connus le pouvoir, j'en ressentis l'atteinte:
Contraint de vous aimer, j'aimai cette contrainte;
Et je n'aspirai plus, par mille vœux offerts,
Qu'à vous faire avouer la gloire de mes fers.
Y consentirez-vous, belle Iris? et pourrai-je
Promettre à mes desirs ce charmant privilége?
Je ne demande point que sensible à mon feu
L'assurance du vôtre en couronne l'aveu;
Je ne demande point qu'à mes vœux favorable
Vous vous montriez amante en vous montrant aimable,
Et que, par un transport qui n'examine rien,
Le don de votre cœur suive l'offre du mien:
Quoi qu'on ait fait pour vous et de grand et d'insigne,
C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne,

Et que ma passion me faisant desirer,
L'excès de mes défauts me défend d'espérer.
Permettez seulement, pour flatter mon martyre,
Que vous osant aimer j'ose aussi vous le dire;
Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour
Les serments redoublés d'un immuable amour;
Que là, par son ardeur, je vous fasse connoître
Qu'étant pur et sincère il doit toujours s'accroître;
Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit
Que le desir fit naître et que l'espoir nourrit,
Et qu'aimant par raison d'un amour véritable
Ce que jamais le ciel forma de plus aimable,
Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort
Pour en bannir les traits que par ceux de la mort.

XL.

SONNET[1].

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant:
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée, où ma raison s'abyme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement;

[1] *Ibid.*, p. 87.

Mais pour vouloir fuir ce tourment
La cause en est trop légitime.

Aussi, quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux.
Hélas! que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude!

XLI.

SONNET[1].

D'un accueil si flatteur, et qui veut que j'espère,
Vous payez ma visite alors que je vous voi,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirants, ces doux je ne sais quoi,
Sont des biens pour tout autre aussi bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guère.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins,

[1] *Ibid.*, p. 88.

Un mutuel échange et de vœux et de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable.

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux :
Le mien le sent pour vous; le vôtre en est capable.
Hélas ! si vous vouliez, que je serois heureux !

XLII.

STANCES[1].

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Régle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes

[1] *Ibid.*, p. 89.

Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

XLIII.

STANCE A LA REINE[1].

C'est trop faire languir de si justes desirs,
Reine, venez assurer nos plaisirs
Par l'éclat de votre présence;
Venez nous rendre heureux sous vos augustes lois,
Et recevez tous les cœurs de la France
Avec celui du plus grand de ses rois.

XLIV.

SONNET[2].

Usez moins avec moi du droit de tout charmer:
Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer:
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde;

[1] Extrait du *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant;* Sercy, 1661, p. 89.
[2] Recueil de 1660, cinq. part., p. 90.

Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde;
Et c'est déja sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas : l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts;

Et, quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors?
Je m'enfuis de peur de me rendre.

XLV.

SONNET PERDU AU JEU[1].

Je chéris ma défaite, et mon destin m'est doux,
Beauté, charme puissant des yeux et des oreilles;
Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
Me coûte en votre absence et des soins et des veilles.

Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles,
C'est un malheur commode à faire cent jaloux;
Et le cœur ne soupire, en des pertes pareilles,
Que pour baiser la main qui fait de si grands coups.

Recevez de la mienne, après votre victoire,

[1] *Ibid.*, p. 91.

Ce que pourroit un roi tenir à quelque gloire,
Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.

Je vous en rends, Iris, un juste et prompt hommage.
Hélas! contentez-vous de me l'avoir gagné,
Sans me dérober davantage.

XLVI.

CHANSON[1].

Vos beaux yeux sur ma franchise
N'adressent pas bien leurs coups,
Tête chauve et barbe grise
Ne sont pas viande pour vous;
Quand j'aurois l'heur de vous plaire,
Ce seroit perdre du temps;
Iris, que pourriez-vous faire
D'un galant de cinquante ans?

Ce qui vous rend adorable
N'est propre qu'à m'alarmer.
Je vous trouve trop aimable,
Et crains de vous trop aimer:
Mon cœur à prendre est facile,
Mes vœux sont des plus constants;

[1] *Ibid.*, p. 92.

Mais c'est un meuble inutile
Qu'un galant de cinquante ans.

Si l'armure n'est complète,
Si tout ne va comme il faut,
Il vaut mieux faire retraite
Que d'entreprendre un assaut :
L'amour ne rend point la place
A de mauvais combattants,
Et rit de la vaine audace
Des galants de cinquante ans.

XLVII.

STANCES[1].

Caliste, lorsque je vous vois,
Dirai-je que je vous admire ?
C'est vous dire bien peu pour moi,
Et peut-être c'est trop vous dire.

Je m'expliquerois un peu mieux
Pour un moindre rang que le vôtre ;
Vous êtes belle, j'ai des yeux,
Et je suis homme comme un autre.

[1] *Ibid.*, p. 93.

Que n'êtes-vous, à votre tour,
Caliste, comme une autre femme !
Je serois pour vous tout d'amour
Si vous n'étiez point si grand'dame.

Votre grade hors du commun
Incommode fort qui vous aime,
Et sous le respect importun
Un beau feu s'éteint de lui-même.

J'aime un peu l'indiscrétion
Quand je veux faire des maîtresses ;
Et quand j'ai de la passion,
J'ai grand amour pour les caresses.

Mais si j'osois me hasarder
Avec vous au moindre pillage,
Vous me feriez bien regarder
Le grand chemin de mon village.

J'aime donc mieux laisser mourir
L'ardeur qui seroit maltraitée
Que de prétendre à conquérir
Ce qui n'est point de ma portée.

XLVIII.

MADRIGAL[1]

A MADEMOISELLE SERMENT[2].

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire,
Et dans leurs sentiments jaloux
Je ne sais ce que j'en dois croire.
Phylis, je m'en rapporte à vous;
Réglez mon amour par le vôtre.
Vous savez leurs honneurs divers :
La droite a mis au jour un million de vers;
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.
Adorable Phylis, peut-on mieux décider
Que la droite lui doit céder !

[1] *Ibid.*, p. 94.

[2] Mademoiselle Serment ayant baisé la main à M. Corneille par un excès d'estime, il lui envoya ce madrigal. Mademoiselle Serment étoit née à Grenoble, et mourut à Paris en 1692. Elle fut du nombre des femmes qui cultivèrent les lettres, et qui se composèrent une cour de tous les beaux esprits du temps. Quinault, entre autres, lui fut tendrement attaché, et la consultoit, dit-on, sur ses ouvrages. (P.)

Elle fit à Corneille la réponse suivante :

Si vous parlez sincèrement
Lorsque vous préférez la main gauche à la droite,
De votre jugement je suis mal satisfaite.
Le baiser le plus doux ne dure qu'un moment;

XLIX.

MADRIGAL[1].

Je ne veux plus devoir à des gens comme vous;
Je vous trouve, Phylis, trop rude créancière.
Pour un baiser prêté qui m'a fait cent jaloux
Vous avez retenu mon ame prisonnière.
Il fait mauvais garder un si dangereux prêt;
J'aime mieux vous le rendre avec double intérêt,
Et m'acquitter ainsi mieux que je ne mérite;
Mais à de tels paiements je n'ose me fier,
Vous accroîtrez la dette en vous laissant payer,
Et doublerez mes fers si par-là je m'acquitte:
Le péril en est grand, courons-y toutefois,
Une prison si belle est trop digne d'envie;
Puissé-je vous devoir plus que je ne vous dois,
En peine d'y languir le reste de ma vie!

Un million de vers dure éternellement,
Quand ils sont beaux comme les vôtres;
Mais vous parlez comme un amant,
Et peut-être comme un Normand;
Vendez vos coquilles à d'autres.

(*OEuvres diverses de P. Corneille;* Paris, 1738, p. 209.)

[1] *Recueil de Sercy;* Paris, 1660, cinq. part., p. 94.

L.

STANCES[1].

Que vous sert-il de me charmer?
Aminte, je ne puis aimer
Où je ne vois rien à prétendre;
Je sens naître et mourir ma flamme à votre aspect,
Et si pour la beauté j'ai toujours l'ame tendre,
Jamais pour la vertu je n'ai que du respect.

Vous me recevez sans mépris,
Je vous parle, je vous écris,
Je vous vois quand j'en ai l'envie;
Ces bonheurs sont pour moi des bonheurs superflus;
Et si quelque autre y trouve une assez douce vie,
Il me faut pour aimer quelque chose de plus.

Le plus grand amour sans faveur,
Pour un homme de mon humeur,
Est un assez triste partage;
Je cède à mes rivaux cet inutile bien,
Et qui me donne un cœur, sans donner davantage,
M'obligeroit bien plus de ne me donner rien.

[1] *Ibid.*, p. 95.

Je suis de ces amants grossiers
Qui n'aiment pas fort volontiers
Sans aucun prix de leurs services,
Et veux, pour m'en payer, un peu mieux qu'un regard;
Et l'union d'esprit est pour moi sans délices
Si les charmes des sens n'y prennent quelque part.

LI.

ÉPIGRAMME[1].

Qu'on te flatte, qu'on te baise,
Tu ne t'effarouches point,
Phylis, et le dernier point
Est le seul qui te déplaise.
Cette amitié de milieu
Te semble être selon Dieu,
Et du ciel t'ouvrir la porte:
Mais détrompe-toi l'esprit,
Quiconque aime de la sorte
Se donne au diable à crédit.

[1] *Ibid.*, p. 96.

LII.

RONDEAU[1].

Je pense, à vous voir tant d'attraits,
Qu'Amour vous a formée exprès
Pour faire que sa fête on chomme;
Car vous en avez une somme
Bien dangereuse à voir de près.
Vous êtes belle plus que très,
Et vous avez le teint si frais,
Qu'il n'est rien d'égal (au moins comme
Je pense) à vous.
Vos yeux, par des ressorts secrets,
Tiennent mille cœurs dans vos rets;
Qui s'en défend est habile homme:
Pour moi qu'un si beau feu consomme,
Nuit et jour, percé de vos traits,
Je pense à vous.

[1] *Ibid.*, p. 96.

LIII.

REMERCIEMENT AU ROI[1].

Ainsi du Dieu vivant la bonté surprenante
Verse, quand il lui plaît, sa grace prévenante;
Ainsi du haut des cieux il aime à départir
Des biens dont notre espoir n'osoit nous avertir.
Comme ses moindres dons excèdent le mérite,
Cette même bonté seule l'en sollicite;
Il ne consulte qu'elle, et, maître qu'il en est,
Sans devoir à personne, il donne à qui lui plaît.
Telles sont les faveurs que ta main nous partage,
Grand roi, du Roi des rois la plus parfaite image:
Tel est l'épanchement de tes nouveaux bienfaits;
Il prévient l'espérance, il surprend les souhaits,
Il passe le mérite, et ta bonté suprême
Pour faire des heureux les choisit d'elle-même.
Elle m'a mis du nombre, et me force à rougir
De ne me voir qu'un zéle incapable d'agir.
Son excès dans mon cœur fait des troubles étranges.
Je sais que je te dois des vœux et des louanges,

[1] Corneille composa cette piéce pour remercier le roi de l'avoir compris dans le nombre des savants célèbres à qui il avoit accordé des gratifications, en 1662. On la trouve à la suite du poëme sur les Victoires du Roi. Voyez la *Continuation de l'Histoire de l'Académie françoise*, in-12, p. 155. (*Œuvres diverses de P. Corneille.*)

Que ne t'en pas offrir c'est te les dérober;
Mais si j'y fais effort, je cherche à succomber,
Et le plus beau succès que ma muse en obtienne
Profanera ta gloire et détruira la mienne.
Je veux bien l'immoler tout entière à mon roi;
Mais, si je n'en ai plus, je ne puis rien pour toi;
Et j'en dois prendre soin, pour éviter le crime
D'employer à te peindre un pinceau sans estime.
Il n'est dans tous les arts secret plus excellent
Que de savoir connoître et choisir son talent.
Pour moi qui de louer n'eus jamais la méthode,
J'ignore encor le tour du sonnet et de l'ode.
Mon génie au théâtre a voulu m'attacher;
Il en a fait mon sort, je dois m'y retrancher;
Par-tout ailleurs je rampe, et ne suis plus moi-même:
Mais là j'ai quelque nom, là quelquefois on m'aime;
Là ce même génie ose de temps en temps
Tracer de ton portrait quelques traits éclatants.
Par eux de l'Andromède il sut ouvrir la scène;
On y vit le Soleil instruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Alexandre et César
Sembleroient des vaincus attachés à ton char:
Ton front le promettoit, et tes premiers miracles
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.
A peine tu parois les armes à la main,
Que tu ternis les noms du Grec et du Romain;
Tout tremble, tout fléchit sous tes jeunes années;
Tu portes en toi seul toutes les destinées;
Rien n'est en sûreté s'il ne vit sous ta loi:
On t'offre, ou, pour mieux dire, on prend la paix de toi;

Et ceux qui se font craindre aux deux bouts de la terre,
Pour ne te craindre plus renoncent à la guerre.
Ton hymen est le sceau de cette illustre paix :
Sur ces grands incidents tout parle, et je me tais;
Et, sans me hasarder à ces nobles amorces,
J'attends l'occasion qui s'arrête à mes forces.
Je la trouve, et j'en prends le glorieux emploi,
Afin d'ouvrir ma scène encore un coup pour toi :
J'y mets la Toison d'or; mais, avant qu'on la voie,
La Paix vient elle-même y préparer la joie;
L'Hymen l'y fait descendre; et de Mars en courroux
Par ta digne moitié j'y romps les derniers coups.
On te voyoit dès-lors à toi seul comparable
Faire éclater par-tout ta conduite adorable,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Jusque-là toutefois tout n'étoit pas à toi;
Et, quelque doux effets qu'eût produits ta victoire,
Les conseils du grand Jule [1] avoient part à ta gloire.
Maintenant qu'on te voit en digne potentat
Réunir en ta main les rênes de l'état,
Que tu gouvernes seul, et que, par ta prudence,
Tu rappelles des rois l'auguste indépendance,
Il est temps que d'un air encor plus élevé
Je peigne en ta personne un monarque achevé;
Que j'en laisse un modéle aux rois qu'on verra naître,
Et qu'en toi pour régner je leur présente un maître.
C'est là que je saurai fortement exprimer
L'art de te faire craindre, et de te faire aimer;

[1] Mazarin.

Cet accès libre à tous, cet accueil favorable,
Qu'ainsi qu'au plus heureux tu fais au misérable.
Je te peindrai vaillant, juste, bon, libéral,
Invincible à la guerre, en la paix sans égal:
Je peindrai cette ardeur constante et magnanime
De retrancher le luxe et d'extirper le crime;
Ce soin toujours actif pour les nobles projets,
Toujours infatigable au bien de tes sujets;
Ce choix des serviteurs fidèles, intrépides,
Qui soulagent tes soins, mais sur qui tu présides,
Et dont tout le pouvoir qui fait tant de jaloux
N'est qu'un écoulement de tes ordres sur nous.
Je rendrai de ton nom l'univers idolâtre:
Mais, pour ce grand chef-d'œuvre, il faut un grand théâtre.
Ouvre-moi donc, grand roi! ce prodige des arts,
Que n'égala jamais la pompe des Césars,
Ce merveilleux salon où ta magnificence
Fait briller un rayon de sa toute-puissance;
Et peut-être, animé par tes yeux de plus près,
J'y ferai plus encor que je ne te promets.
Parle, et je reprendrai ma vigueur épuisée
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée.
Vois comme elle renaît dès que je pense à toi,
Comme elle s'applaudit d'espérer en mon roi!
Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute:
Commande, et j'entreprends; ordonne, et j'exécute.

LIV.

PLAINTE

DE LA FRANCE A ROME.

ÉLÉGIE[1].

Lorsque, sous le plus juste et le plus grand des princes,
L'abondance et la paix règnent dans mes provinces,
Rome, par quel destin tes Romains irrités
Arrêtent-ils le cours de mes prospérités?
Après avoir gagné victoire sur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire,
Après avoir contraint par mes illustres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'espérois d'établir une sainte alliance,
D'unir les intérêts de Rome et de la France,
Et de porter bien loin, par mes rares exploits,
La gloire de mes lis et celle de la croix;
Mon monarque, chargé de lauriers et de palmes,
Voyoit tous ses états et ses provinces calmes,
Et, disposant son bras à quelque saint emploi,
Ne vouloit plus combattre et vaincre que pour toi;
Il t'offroit son pouvoir et sa valeur extrême:

[1] Extraite d'un *Recueil de pièces en prose et en poésie*, imprimé en Hollande en 1664.

Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi-même,
Et, par un attentat et lâche et criminel,
Tu fais de ses faveurs un mépris solennel;
On voit régner le crime avec la violence,
Où doit régner la paix avecque le silence;
On voit les assassins courir avec ardeur
Jusqu'au palais sacré de mon ambassadeur,
Porter de tous côtés leur fureur vagabonde,
Et violer les droits les plus sacrés du monde.
Je savois bien que Rome élevoit dans son sein
Des peuples adonnés au culte souverain,
Des héros dans la paix, des savants politiques,
Experts à démêler les affaires publiques,
A conseiller les rois, à régler les états;
Mais je ne savois pas que Rome eût des soldats.
Lorsque Mars désoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs et tes peuples tranquilles;
Tout le monde agité de tant de mouvements
Suivoit le triste cours de ses déréglements;
Toi seule, dans le port, à l'abri de l'orage,
Tu voyois les écueils où nous faisions naufrage;
Des princes irrités modérant le courroux
Tu disposois le ciel à devenir plus doux;
Et, sans prendre intérêt aux passions d'un autre,
Tu gardois ton repos et tu pensois au nôtre;
Tu voyois à regret cent exploits inhumains,
Et tu levois au ciel tes innocentes mains;
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes;
Nous répandions du sang, tu répandois des larmes;
Et, plaignant le malheur du reste des mortels,

Tu soupirois pour eux au pied de tes autels;
Tu demandois au ciel cette paix fortunée;
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée;
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux :
Reine de l'univers, arbitre de la terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre;
J'ai suivi tes conseils et tes justes souhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix;
Détruisant les erreurs et punissant les crimes,
J'ai soutenu l'honneur de tes saintes maximes;
J'ai remis autrefois, en dépit des tyrans,
Dans leur trône sacré tes pontifes errants,
Et, faisant triompher d'une égale vaillance,
Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France,
J'ai conservé tes droits et maintenu ta foi;
Et tu prends aujourd'hui les armes contre moi!
Quel intérêt t'engage à devenir si fière?
Te reste-t-il encor quelque vertu guerrière?
Crois-tu donc être encore au siécle des Césars,
Où, parmi les fureurs de Bellone et de Mars,
Jalouse de la gloire et du pouvoir suprême,
Tu foulois à tes pieds et sceptre et diadème?
Dans ce fameux état où le ciel t'avoit mis
Tu ne demandois plus que de grands ennemis;
Et, portant ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Tu bravois le destin des puissances du monde,
Et tu faisois marcher sous tes injustes lois
Un simple citoyen sur la tête des rois;
Ton destin ne t'offroit que d'illustres conquêtes;

Ta foudre ne tomboit que sur de grandes têtes,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnés
Des souverains captifs et des rois enchaînés.
Mais, quelque grands exploits que l'histoire renomme,
Tu n'es plus cette fière et cette grande Rome;
Ton empire n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'est plus un siécle à se moquer des rois;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Qui fut jadis si craint de l'un à l'autre pole;
Et les peuples, instruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.
Que si le ciel t'inspire encor quelque vaillance,
Va dresser tes autels jusqu'aux champs de Byzance;
Anime tes Romains à quelque effort puissant,
Et va planter ta croix où régne le croissant;
Remplis les premiers rangs d'une sainte entreprise,
Et voyons marcher Rome au secours de Venise;
Pour tes sacrés autels toi-même combattant,
Commence ces exploits que tu nous prêches tant,
Ou laisse-moi jouir dans la paix où nous sommes
D'un repos que je viens de procurer aux hommes:
J'ai vu de tous côtés mes ennemis vaincus,
Et je suis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus;
Les lois de mon état sont aussi souveraines,
Mes lis vont aussi loin que tes aigles romaines;
Et, pour punir le crime et l'orgueil des humains,
Mes François aujourd'hui valent les vieux Romains.
L'invincible Louis, sous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui seul tous les héros ensemble?
La victoire sous lui ne se lassant jamais

Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix :
Dans ce comble d'honneur où lui seul peut atteindre,
Tout désarmé qu'il est, il sait se faire craindre;
Il dompte ses rivaux et sert ses alliés,
Voit, même dans la paix, des rois humiliés;
Il auroit su venger tant de lois violées,
Et tu verrois déja tes plaines désolées,
Tu verrois et tes chefs et tes peuples soumis;
Mais tu n'as pas pour lui d'assez grands ennemis;
Et, dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sûreté de ta seule foiblesse :
Que n'es-tu dans le temps où tes héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers!
Pour arrêter sur toi ses forces occupées,
Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées?
Tu le verrois courir au milieu des hasards,
Affronter tes héros, et vaincre tes Césars,
Et, par une conduite aussi juste que brave,
Affranchir de tes fers tout l'univers esclave :
Mais, puisque ta fureur ne se peut contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir;
La gloire des héros n'est jamais assez pure,
Et le trône jaloux ne souffre point d'injure;
Ne te flatte plus tant sur ton divin pouvoir;
On peut mêler la force avecque le devoir :
Des monarques pieux, des princes magnanimes
Ont révéré tes lois en punissant tes crimes;
Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis et tes adorateurs,
De soutenir leur rang, et sauver leur franchise

En se vengeant de toi et non pas de l'Église;
Ils ont su réprimer ton orgueil obstiné
Sans choquer le pouvoir que le ciel t'a donné,
Et séparer enfin, dans une juste guerre,
Les intérêts du ciel d'avec ceux de la terre.
Sur l'exemple fameux de ces rois sans pareils
Inspire à mon héros ces fidèles conseils.
Prince, dont la valeur et la sagesse est rare,
Ménage ta couronne avecque ta tiare;
Donne aux siècles futurs un exemple immortel;
Garde les droits du trône et les droits de l'autel;
Qu'à ton ressentiment la piété s'unisse;
Louis, fais grace à Rome en te faisant justice;
Pense aux devoirs sacrés d'un monarque chrétien;
Fais agir ton pouvoir, mais révère le sien;
Et, mêlant au courroux le respect et la crainte,
Punis Rome l'injuste, et conserve la sainte.

LV.

ODE AU RÉVÉREND P. DELIDEL,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

SUR SON TRAITÉ DE LA THÉOLOGIE DES SAINTS[1].

Toi qui nous apprends de la grace
Quelle est la force et la douceur,
Comme elle descend dans un cœur,
Comme elle agit, comme elle passe;
Docte écrivain, dont l'œil perçant
Va jusqu'au sein du Tout-Puissant
Pénétrer ce profond abyme;
Que les hommes te vont devoir!
Et que le prix en est ineffable et sublime
De ces biens que par-là tu mets en leur pouvoir!

Oui, tant que durera ta course,
Tu peux, mortel, à pleines mains
Puiser des bonheurs souverains
En cette inépuisable source.
Un guide si bien éclairé
Te conduit d'un pas assuré

[1] Cette ode se trouve au commencement de ce Traité, imprimé à Paris en 1668, in-4°.

Au vivant soleil qui l'éclaire :
Suis, mais avec zèle, avec foi,
Suis, dis-je, tu verras tout ce qu'il te faut faire;
Et, si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Tu pèches, mais un Dieu pardonne,
Et pour mériter ce pardon
Il te fait ce précieux don;
Il n'en est avare à personne.
Reçois avec humilité,
Conserve avec fidélité,
Ce grand appui de ta foiblesse :
Avec lui ton vouloir peut tout;
Sans lui tu n'es qu'ordure, impuissance, bassesse.
Fais-en un bon usage, et la gloire est au bout.

C'en est la digne récompense;
Mais aussi, tu le dois savoir,
Cet usage est en ton pouvoir,
Il dépend de ta vigilance :
Tu peux t'endormir, t'arrêter,
Tu peux même le rejeter
Ce don, sans qui ta perte est sûre,
Et n'en tireras aucun fruit,
Si tu défères plus aux sens, à la nature,
Qu'aux mouvements sacrés qu'en mon ame il produit.

J'en connois par toi l'efficace,
Savant et pieux écrivain,
Qui jadis de ta propre main

M'as élevé sur le Parnasse :
C'étoit trop peu pour ta bonté
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'as données ;
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années
De tes instructions profitent à leur tour.

Je suis ton disciple, et peut-être
Que l'heureux éclat de mes vers
Éblouit assez l'univers
Pour faire peu de honte au maître.
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissé-je en user encor mieux ;
Et, comme je te dois ma gloire sur la terre,
Puissé-je te devoir un jour celle des cieux !

Par son très obligé disciple,
CORNEILLE.

Quòd scribo et placeo, si placeo, omne tuum est[1].

[1] Imité du dernier vers de la troisième ode d'Horace, liv. IV :
Quòd spiro et placeo, si placeo, tuum est.

LVI.

IMITATION D'UNE ODE LATINE[1]

QUI FUT ADRESSÉE

A MONSIEUR PÉLISSON.

Non, je ne serai pas, illustre Pélisson,
Ingrat à tes bienfaits, injuste à ton beau nom.
Dans mes chants, dans mes vers, il trouvera sa place,
Et tes bienfaits dans moi ne perdront pas leur grace.
Je sais bien que ce nom, par la gloire porté,
A déja pris l'essor vers l'immortalité,
Et que, pour le placer avec quelque avantage,
Il faudroit mettre l'or et le marbre en usage:
Mais, ne pouvant dresser de plus beaux monuments,
Approuve dans mes vers ces justes sentiments.
C'est toi, grand Pélisson, qui, malgré la licence,
Raménes dans nos jours le siécle d'innocence:
Par toi nous retrouvons la candeur, la bonté,
Et du monde naissant la sainte probité.
Que la justice armée et les lois souveraines
Contiennent les mortels par la crainte des peines,
De peur que le forfait et le crime indompté
N'entraîne le désordre avec l'impunité:

[1] Imprimée in-4°, sans date.

Ni la rigueur des lois ni l'austère justice
Ne te retiendront pas sur le penchant du vice;
L'amour de la vertu fait cet effet dans toi,
Elle seule te guide, elle est seule ta loi.
Au milieu de la cour ton ame bienfaisante
Verse indifféremment sa faveur obligeante;
Et, bien loin d'enchérir ou vendre les bienfaits,
Tu préviens, en donnant, les vœux et les souhaits.
Ces mortels dont l'éclat emporte notre estime
N'ont souvent pour vertu que d'être exempts de crime:
Mais ta vertu, qui suit des sentiments plus hauts,
Ne borne pas ta gloire à vivre sans défauts;
En mille beaux projets, en mille biens, féconde,
Ta solide vertu se fait voir dans le monde;
Et, sans les faux appas d'un éclat emprunté,
Elle porte à nos yeux sa charmante beauté.
En vain, pour ébranler ta fidèle constance,
On voit fondre sur toi la force et la puissance;
En vain dans la Bastille on t'accabla de fers;
En vain on te flatta sur mille appâts divers:
Ton grand cœur, inflexible aux rigueurs, aux caresses,
Triompha de la force, et se rit des promesses.
Et comme un grand rocher par l'orage insulté
Des flots audacieux méprise la fierté,
Et sans craindre le bruit qui gronde sur sa tête,
Voit briser à ses pieds l'effort de la tempête;
C'est ainsi, Pélisson, que, dans l'adversité,
Ton intrépide cœur garda sa fermeté,
Et que ton amitié, constante et généreuse,
Du milieu des dangers sortit victorieuse.

Mais c'est par ce revers que le plus grand des rois
Sembloit te préparer aux plus nobles emplois,
Et qu'admirant dans toi l'esprit et le courage,
De la Bastille au Louvre il te fit un passage,
Où ta fidélité, dans son plus grand éclat,
Conserve le dépôt des secrets de l'état.
Pour moi, je ne veux point, comme le bas vulgaire,
De tes divers emplois pénétrer le mystère;
Je ne m'introduis point dans le palais des grands,
Et me fais un secret de ce que j'y comprends;
Mais je te vois alors comme un autre Moïse,
Quand le peuple de Dieu, par sa seule entremise,
Sur le mont de Sina reçut la sainte loi
A travers les carreaux, la terreur et l'effroi;
De sa haute faveur les tribus étonnées
Au pied du sacré mont demeuroient prosternées,
Pendant que ce prophète, élevé dans ce lieu,
Dans un nuage épais parloit avec son Dieu,
Et qu'il puisoit à fond dans le sein de sa gloire
Le merveilleux projet de sa divine histoire,
Monument éternel, où la postérité
Viendra dans tous les temps chercher la vérité.
Mais, puisqu'un même sort te donne dans la France
Du plus grand des héros l'illustre confidence,
Et que, par sa faveur, tu vois jusques au fonds
Des secrets de l'état les abymes profonds,
Ne donneras-tu pas, après tes doctes veilles,
De ce grand conquérant les faits et les merveilles?
Et d'un style éloquent ne décriras-tu pas
Ses conseils, ses exploits, ses siéges, ses combats?

Le monde attend de toi ce merveilleux ouvrage,
Seul digne des appas de ton divin langage;
Les faits de ce grand roi perdroient de leur beauté,
Si tu n'en soutenois l'auguste majesté;
Et sa gloire après nous ne seroit pas entière,
Si tout autre que toi traitoit cette matière.
Poursuis donc, Pélisson, cet auguste projet,
Et ne t'étonne point par l'éclat du sujet;
Ton seul art peut donner d'une main immortelle
Au plus grand de nos rois une gloire éternelle.

LVII.

DÉFENSE

DES FABLES DANS LA POÉSIE.

IMITATION DU LATIN[1].

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,

[1] C'est Santeuil qui, dans la pièce suivante, a fourni à Corneille le sujet de cette imitation :

AD P. BELLEVROEUM,

PRO DEFENSIONE FABULARUM.

Ergò sacra novæ mutabunt carmina leges,
Et suus antiquis præripietur honos?

Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage céde à de nouveaux caprices,
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez,
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques!
Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton!
Dire toujours le Diable, et jamais Alecton!
Sacrifier Hécate et Diane à la Lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune!
Un berger chantera ses déplaisirs secrets
Sans que la triste Écho répéte ses regrets!
Les bois autour de lui n'auront point de dryades!
L'air sera sans zéphyrs, les fleuves sans naïades!

Tot vatum monumenta, tot et decora alta peribunt?
Musarum tot opes auferet una dies?
Ah! tantum prohibe facinus, pater optime vatum,
Non aliâ fueris tu mihi lege deus.
Vos tantum prohibete nefas, prohibete Camœnæ,
Non aliâ dicam vos ratione deas.
Ecquis erit vestras posthàc qui curet honores,
Irrita si nullam numina fertis opem?
Non ita: tot veterum præclara inventa manebunt,
Et quod sacravit fabula prisca melos.
Numen habent Musæ, vos fontes numen habetis,
Sunt etiam et sylvis, arboribusque deæ;
Et nemora, et montes, vallesque, et inhospita saxa,
Ipsaque cum rivis flumina numen habent.
Nuper multa gemens in littore flebat Amyntas,
Et fato raptum sæpè vocabat Hylam.
Flebant et rupes, fontesque et littora flebant;
Flere etiam visa est conscia nympha loci.

Et par nos délicats les faunes assommés
Rentreront au néant dont on les a formés !
Pourras-tu, dieu des vers, endurer ce blasphème,
Toi qui fis tous ces dieux, qui fis Jupiter même?
Pourras-tu respecter ces nouveaux souverains
Jusqu'à laisser périr l'ouvrage de tes mains?
O! digne de périr, si jamais tu l'endures !
D'un si mortel affront sauve tes créatures ;
Confonds leurs ennemis, insulte à leurs tyrans,
Fais-nous, en dépit d'eux, garder nos premiers rangs;
Et, retirant ton feu de leurs veines glacées,
Laisse leurs vers sans force, et leurs rimes forcées.
La fable en nos écrits, disent-ils, n'est pas bien;
La gloire des païens déshonore un chrétien.
L'Église toutefois, que l'Esprit-Saint gouverne,
Dans ses hymnes sacrés nous chante encor l'Averne,

Et montes doluisse, annosaque robora circùm
Corticibus ruptis ingemuisse ferunt.
Quid non Pierides, quid non finxere poëtæ?
Vidimus argutâ mœnia structa lyrâ;
Vidimus auritas motare cacumina quercus,
Et cursus amnes sustinuisse suos.
Dant vates vultus varios, variosque colores,
Èque solo ducunt quæ super astra ferant.
Surda vocant, immota movent, mentem omnibus addunt;
Artis opus summum, mille placere modis.
Obscuris vera involvunt, celantque docendo,
Sublustri et nebulâ splendidiora tegunt.
Sed veluti rutilis quando fulgoribus ardet,
Nubibus obvolvi, quà videatur, amat:
Maxima sunt, plerumque tegit quæ fabula, et istis
È tenebris fulget pulchriùs orta dies.
Lector amat veros dubiâ sub imagine sensus,
Quæsitasque diù cernere gaudet opes.

Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y déshonore point un Dieu ressuscité.
Ces rigides censeurs ont-ils plus d'esprit qu'elle?
Et font-ils dans l'Église une Église nouvelle?
Quittons cet avantage, et ne confondons pas
Avec des droits si saints de profanes appas.
L'œil se peut-il fixer sur la vérité nue?
Elle a trop de brillant pour arrêter la vue;
Et, telle qu'un éclair qui ne fait qu'éblouir,
Elle échappe aussitôt qu'on présume en jouir;
La fable, qui la couvre, allume, presse, irrite
L'ingénieuse ardeur d'en voir tout le mérite:
L'art d'en montrer le prix consiste à le cacher,
Et sa beauté redouble à se faire chercher.
Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages:

Quin etiam humanis divina affingimus ora,
Et sunt, quæ proprio nomine spontè carent.
Ignem Mulciberum, Cererem frumenta vocabo,
Et pluvium, in terras dum cadit unda, Jovem.
Si Venetas describam arces, molimine magno
Non homines dicam, sed posnisse deos.
Illic Adriacis surgat Neptunus ab undis,
Atque novæ admirans hæreat urbis opus.
Quod si bella canam, Jani Mars limina vellat,
Et bellatores ducat in arma deos.
Mulciber Ætnæis recoquat fornacibus arma,
Thracibus, aut rigidis arma tremenda Getis,
Tum scelerum inventrix lacerâ Discordia pallâ
Advocet infernas ex Acheronte deas.
Mox amnes trepidare, imis pallere sub antris,
Dum Bellona furens impia bella movet.
Si decora hæc tollas, sine vi, sine pondere carmen,
Lectori fesso tædia mille feret.

Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on n'y crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone;
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la nymphe à cent voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si jamais je peins Saint-Germain et Versailles,

Quid memorem flores? Si numina floribus absunt,
Cur pallent violæ? cur, hyacinthe, rubes?
Cur sibi cognatos anemone deperit Eurus?
Undè color calthis, et color undè rosis?
Non his terra putris det floribus, undè rubescant,
Sed pueri, aut Veneris sanguine tingat Amor.
Vos sine Pomonâ nusquam florebitis horti,
Et mœsti, nisi Pan pascat, abite greges.
Sunt hæc magna quidem veterum mysteria vatum,
Temporibus seris quæ violare nefas.
Ergò tui, Bellevræe, canam si gaudia ruris,
Alloquar et Nymphas, sylvicolasque deos:
Et Charites aderunt, zonis de more solutis,
Alterno terram concutientque pede.
Illùc pastores, illùc mihi rustica turba,
Et pariter veniant, dique deæque loci.
Fauni cum Satyris, clavam, thyrsumque relinquant,
Tympana cum sistris æraque pulsa sonent:

Les nymphes, malgré vous, danseront tout autour;
Cent demi-dieux follets leur parleront d'amour;
Du satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des sylvains feront fuir les napées;
Et, si je fais baller pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai malgré vous trépigner tous les dieux.
Vous donc, encore un coup, troupe docte et choisie,
Qui nous forgez des lois à votre fantaisie,
Puissiez-vous à jamais adorer cette erreur
Qui pour tant de beautés inspire tant d'horreur,
Nous laisser à jamais ces charmes en partage,
Qui portent les grands noms au-delà de notre âge!
Et, si le vôtre atteint quelque postérité,
Puisse-t-il n'y traîner qu'un vers décrédité!

Pampinea incomptos redimiti fronde capillos,
Lascivis celebrent orgia læta modis.
Jam madidi vino media inter pocula, libent
Et tibi, magna Pales, et tibi, Bacche pater.
Mænades hic ululent sparsis sine lege capillis,
Et fuget attonitos turba proterva viros.
Tum lector gaudebit, amat nam mille figuras,
Se quoque festivis credet adesse choris:
Quin etiam arridens, jam tum mihi plaudit Apollo,
Plaudit apollinei docta caterva chori;
Et Nymphæ properant alacres ambire poëtam,
Et viridi lauro tempora nostra tegunt.
Ruris et ipse mihi dominus quoque plaudit amico
Numine, et incœptis annuit usque meis.
Exulet ergò procul sacris gens invida Musis,
Et placuisse tibi sit, Bellevræe, satis.

LVIII.

A MONSIEUR PÉLISSON[1].

En matière d'amour je suis fort inégal;
J'en écris assez bien, et le fais assez mal;
J'ai la plume féconde, et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a près de vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent. Quoi qu'il en soit, monsieur le surintendant[2] a voulu savoir ces six vers; et je ne suis point fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connoître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. J'obéis donc sans répugnance aux ordres qu'il lui a plu m'en donner, et vous supplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puisqu'il a voulu que je l'importunasse encore une fois. Il me témoigna, dimanche dernier, assez de bonté pour me faire espérer qu'il ne dédaignera pas de prendre quelque soin de moi; et je ne doute point

[1] Ce billet a été imprimé pour la première fois dans le recueil des *Œuvres diverses*, déja cité.

[2] Fouquet.

que tôt ou tard elle n'aye son effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez, et suis à vous de tout mon cœur.

CORNEILLE.

LIX.

VERS

SUR LA POMPE DU PONT NOTRE-DAME[1].

Que le dieu de la Seine a d'amour pour Paris !
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse ;
Lui-même à son canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait rejaillir par de secrètes veines,
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaines.

[1] Cette pièce, ainsi que les deux suivantes, est traduite du latin de Santeuil, et se trouve parmi ses *Œuvres*.

LX.

POUR LA

FONTAINE DES QUATRE-NATIONS,

VIS-A-VIS LE LOUVRE.

C'est trop gémir, nymphes de Seine,
Sous le poids des bateaux qui cachent votre lit,
Et qui ne vous laissoient entrevoir qu'avec peine
Ce chef-d'œuvre étonnant dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aisée, aussi bien qu'imprévue,
Plus haut que le rivage un roi vous fait monter;
Qu'avez-vous plus à souhaiter?
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en vue.

LXII.

SUR LE CANAL DU LANGUEDOC,

POUR LA JONCTION DES DEUX MERS.

IMITATION D'UNE PIÈCE LATINE[1].

La Garonne et l'Atax dans leurs grottes profondes
Soupiroient de tous temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.

[1] IN JUNCTIONEM UTRIUSQUE MARIS

EPIGRAPHE.

Ne daret optanti dudum oscula grata Garumnæ
Mitis Atax, et aquis per mutua jura refusis
Exuvias utriusque maris concluderet uno
Flumine, et Hesperium pelagus misceret Eoo,
Obstabat natura, suis obnoxia semper
Legibus, æternos non ausa revellere fines:
Sed divûm Lodoïcus amor, dispendia longi
Circuitus, victrice manu, jussuque potenti

France, ton grand roi parle, et ses rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent;
Tout cède; et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

Amputat; obsequitur supplex naturâ, superbi
Decrescunt montes, ultròque incilia replet
Unda sequax, refluoque aperit commercia cursu.
Sic præstant elementa fidem, promptoque futurum
Obsequio, agnoscunt terræque marisque potentem.

J. Parisot, in Senatu Tolosano
causarum Patronus.

LXIII.

AU ROI[1],

SUR SA LIBÉRALITÉ ENVERS LES MARCHANDS DE LA VILLE DE PARIS.

Chantez, peuples, chantez la valeur libérale,
La bonté de Louis à son grand cœur égale:
Du trône, d'où ses soins insultent les remparts,
Forcent les bastions, brisent les boulevards,
Il vous rend cette main qui lance le tonnerre;
Et quand vous lui portez des secours pour la guerre,
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tout prêts,

[1] Ces vers sont imités d'une pièce latine dont nous ignorons l'auteur, et qui fut imprimée avec la traduction de Corneille en 1674.

REGIS,

PRO SUA ERGA URBIS MERCATORES AMPLIORIS ORDINIS MUNIFICENTIA,

ENCOMIUM.

Non frustrà est, tanto quod ferveat undique plausu
Urbs omnis, lætique novum per compita cives
Festum agitent: solio nuper vos magnus ab alto
Respexit LODOICUS, *et inter martia signa*
Nunc Bellator, opes castris, martique dicatas,
Quas ultrò fertis, MAGNO CUM FOENORE REDDIT.
Sic ubi sidereos lustrat sol aureus orbes,
Cœlestesque plagas, et lucida regna pererrat:

Il vous rend et vos dons, et d'heureux intérêts.
Ainsi quand du soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les cieux sa pompe dominante,
Qu'en maître souverain de ce brillant séjour
Il règle les saisons et dispense le jour,
Il ne dédaigne point d'épandre ses lumières
Sur les sables déserts et les tristes bruyères,
Et, sans que pour régner il veuille aucun appui,
Il aime à voir l'amour que la terre a pour lui;
La terre qui l'adore exhale des nuages
Qui du milieu des airs lui rendent ses hommages;
Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux,
Et de tous les présents que lui fait la nature
Il n'en reçoit aucun sans rendre avec usure.
O vous, célèbre corps, à qui de l'univers
Tous les bords sont connus et tous les ports ouverts;
Vous, par qui les trésors des plus heureuses plages

Nil telluris egens, patrio cum solus Olympo
Jam valeat sese asserere, et regnare per astra;
Ille tamen steriles non dedignatur arenas
Respicere, et campos radiis recreare jacentes.
Quod si fortè novo tellus afflata calore
In tenuem exhalet nebulam, imbriferumque vaporem
(Grata quidem, supero sed inania munera soli),
Excipit hunc primùm, radioque humente tepentis
Semina cogit aquæ, nutritque, fovetque propinquam
Desuper irradians nubem; quam deindè refundit
Prodigus, et terras MELIORI MUNERE DITAT.
O fortunati tanto sub principe cives!
Optima pars urbis, gemino gens nota sub axe,
Quorum nominibus sese ultima littora, et omnes
Undique se portus, sese maria omnia pandunt;

Viennent de notre France enrichir les rivages,
Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand roi prononce en faveur de vos dons,
Ce qu'en votre faveur la muse me révèle!
Peuples, dit ce héros, je connois votre zèle,
J'en aime les efforts, et dans tout l'avenir
J'en saurai conserver l'amoureux souvenir;
Vous n'avez que trop vu ce qu'ose l'Allemagne,
Ce que fait la Hollande, et qu'a tramé l'Espagne,
Ce que leur union attente contre moi.
Plus l'attentat est grand, plus grande est votre foi,
Et vous n'attendez point que je vous fasse dire
Comme il faut soutenir ma gloire et mon empire;
Vous courez au-devant, et prodiguez vos biens
Pour en mettre en mes mains les plus aisés moyens;
C'est votre seul devoir qui pour moi s'intéresse,
C'est votre pur amour qui pour moi vous en presse:
Je le vois avec joie. A ces mots ce vainqueur,

Per vos, dicam equidem, spoliis orientis onusta,
Barbaricisque superba opibus, jam Gallica puppis
Post tot vota redux francis allabitur oris.
Huc omnes huc ferte pedem: Rex ipse tubarum
Clangores inter medios, bellique tumultus
Alloquitur, vos ô memores mihi dicite Musæ,
Vos, audistis enim, regales dicite vati
Affatus: Vestri non muneris immemor, inquit,
O cives, dum sævit atrox conjunctus Ibero
Germanus, Batavique truces sua fœdera jactant;
Pro decore imperii, pro majestate tuendâ,
Omnes thesauros, omnes effundere gazas,
Certatim vobis fuit omnibus una voluntas,
Idem animus: Sensus agnosco hoc munere vestros.
Hoc vestrum officium velit, et mea gloria poscat.

Sur son peuple en vrai père épanchant son grand cœur,
Fait prendre ces présents, qu'un léger intervalle
Renvoie accompagnés de sa bonté royale.
C'est assez, poursuit-il, d'avoir vu votre amour;
La tendresse du mien veut agir à son tour.
Pour rendre cette guerre à ses auteurs funeste,
Sujets dignes de moi, j'ai des trésors de reste;
J'en ai de plus sûrs même et de beaucoup plus grands
Que ceux que vous m'offrez, que ceux que je vous rends;
J'ai le fond de vos cœurs, et c'est de quoi suffire
Aux plus rares exploits où mon courage aspire:
C'est aux ordres d'un roi ce qui donne le poids,
C'est là qu'est le trésor, qu'est la force des rois.
Reprenez ces présents dont l'offre m'est si chère;
Si je les ai reçus, c'est en dépositaire,
Et je saurai sans eux dissiper les complots
Que la triple alliance oppose à mon repos.
Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre,

Muneris id quodcumque, et vestri pignus amoris
Accipio lætus (regis quàm provida cura)!
Ille quidem, secum belli dum fata volutat,
Urbis amore suæ victus, pectusque paternum
In populum accipiens, COLBERTO *credidit ingens*
Jamjam pensandum regali munera munus
Depositum vocat; hac dextra, his victricibus armis
Bellandum est, inquit: Sat erit mihi martia virtus
Qua conjuratas triplici sub fœdere gentes
Protinùs abrumpam, meque in mea jura reponam.
Quas populus sibi quærit opes, quas anxia cura,
Et quas mille artes, terraque marique petitas
Accumulant, vester, tanti in dispendia belli,
Communes mihi fecit amor; jam ponite curas,
Quæ populos, eadem reges opulentia ditat.

Ces tributs que vous font et la mer et la terre,
Votre amour, votre ardeur à servir mes desseins,
Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains;
Mes troupes, par moi-même au péril animées,
Renverseront sans eux les murs et les armées,
J'en ai la certitude; et de vous je ne veux
Aucun autre secours que celui de vos vœux;
Offrez-les sans relâche au grand Dieu des batailles,
Tandis que mes canons foudroieront les murailles,
Et devant ses autels, prosternés à genoux,
Invoquez-le pour moi, je combattrai pour vous.
Là se taît le monarque, et sûr de ses conquêtes,
Aux triomphes nouveaux, il tient ses armes prêtes.
Cet éclat surprenant de magnanimité
Par la nymphe à cent voix en tous lieux est porté.
Que de ravissements suivent cette nouvelle!
Colbert y met le comble en ministre fidèle:
Ce grand homme sous lui, maître de ses trésors,

Unum oro, dum me implicitum fera bella tenebunt
Multa implorantes suspensi hærebitis aris,
Ille deus bellorum, unus qui præsidet armis,
Hostiles Deus ille dabit perrumpere turmas.
Conticuit, rigidisque heros se involvit in armis
Securus fatorum, et jam prænuncia fama
Ibat per populos, et splendida munera regis
Vulgabat, lætis cives rumoribus acti
Confusos urbis strepitus prona aure bibebant,
Cum pulchro accensus patriæ COLBERTUS *amore,*
COLBERTUS, *gazæ cui credita cura tuendæ,*
Conscius ingentis facti, (sic jussa ferebant)
Congestas tot opes populorum inopinaque dona
Ingens depositum, MAGNO CUM FŒNORE REDDIT.
Hinc subiti plausus, hinc publica gaudia vulgi,

Mande par ordre exprès ce grand et nombreux corps,
Le force d'admirer des bontés sans mesure,
Et remet en ses mains ses dons avec usure.
De là ces doux transports, ces prompts frémissements
Qui poussent jusqu'au ciel mille applaudissements,
Ces vœux si redoublés qui hâtent sa victoire,
Ces titres par avance élevés à sa gloire.
On voit Paris en foule accourir aux autels,
Implorer le grand Maître, et tous les immortels;
Ses temples sont ornés, des lumières sans nombre
Y redoublent le jour, y font des nuits sans ombre:
Son prélat donne l'ordre, et par un saint emploi
Répond aux dignités dont l'honore son roi.
L'effet suit tant de vœux; les plus puissantes villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fragiles;
On les perce, on les brise, on écrase les forts:
Il y pleut mille feux, il y pleut mille morts.
Les fleuves, les rochers, ne sont que vains obstacles;

Undique lætitiæ fremitus, votisque triumphos
Accelerant victoris, et amplam inscribere certant
Nobilibus titulis et belli insignibus urbem.
Templa adeunt, onerantque aras et fronde coronant.
Aspiceres populos concursu accedere magno,
Et manibus passis omnes exposcere divos,
Omnes Cœlicolas: appensi altaribus ignes
Dant lucem latè, et largo loca lumine complent.
Ipse aderat mitrâ effulgens, et vestibus aureus,
Longè omnes suprà, media inter vota sacerdos:
Hic ille est, magnis quem Rex præfecerat aris
HARLÆUS, *titulisve novis, et honoribus auctus.*
Audivere omnes superi, qui præsidet armis
Audiit ipse pater, dexter jam vota secundat.
Ecce ruunt magnæ concussis mœnibus urbes,

Notre camp à toute heure est fertile en miracles;
Et l'exemple d'un roi qui se mêle aux dangers,
Enflant le cœur aux siens, l'abat aux étrangers.
Besançon voit bientôt sa citadelle en poudre,
Dôle avertit Salins de ce que peut sa foudre:
Et toute la Comté, pour la seconde fois,
Rentre sous l'heureux joug du plus juste des rois.
Mais ce n'est encor rien; et tant de murs par terre
N'étalent aux regards que l'essai d'une guerre,
Où le manque de foi, qu'il commence à punir,
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.
Généreux citoyens de cette immense ville,
A qui par ce grand roi tout commerce est facile,
Vous qui ne trouvez point de bords si peu connus
Où son illustre nom ne vous ait prévenus;
Si vous n'exposez point de sang pour sa victoire,
Vos cœurs, vos dons, vos vœux, ont du moins cette gloire
Que votre exemple montre au reste des sujets

Rumpunturque obices: de collibus intonat altis
Mille neces et mille ferens incendia fulmen.
Luctus ubique et ubique fragor, jam Gallica castra
Montis inaccessas præruptis rupibus arces
Invadunt, Rex ipse subit discrimina Martis.
Undè pavor victis, victoribus indè furores;
Jam superant fossas, non agger ab aggere tutus,
Non juga, non amnes, non propugnacula tardant.
Obstupuere cavis maletuti turribus hostes;
Suppliciter tenduntque manus, veniamque precati
Disjectis gaudent victorem admittere muris.
I, nunc antiquas jacta VESUNTIO *turres,*
Et tua nequicquam celsæ capita ardua rupis,
Et GRÆUM, *et* DOLAM, *et salibus loca fœta* SALINAS,
Et bis capta tuas jacta, Burgundia, vires.

Comme il faut d'un tel prince appuyer les projets.
Plus à ses ennemis il fait craindre ses armes,
Plus la paix qu'il souhaite aura pour vous de charmes.
Ce sera, peuple, alors que par d'autres vertus
Ses lois triompheront des vices abattus;
Chaque jour, chaque instant lui fournira matière
A déployer sur vous sa bonté tout entière;
Les malheurs que la guerre aura trop fait durer,
Cette même bonté saura les réparer.
Pour augure certain, pour assuré présage,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage;
Et si jamais le ciel remplit ce doux souhait,
Vous voyez son amour, vous en verrez l'effet.

Présenté par les Gardes des Marchands de la ville de Paris.

Exigua ingentis sunt hæc præludia belli.
Felices populi, Regi jam plaudite vestro,
Vosque Parisiaci nova per commercia cives,
Quo victor penetrat fama et velocibus armis,
Ultra Indos, Arabesque, et arenivagos Garamantas,
Quo vos, ingentem benefacti extendite famam.
Nec vos officio pigeat certasse priores.
Si belli expertes non diro occurritis hosti,
Saltem animis, vestrisque opibus, votisque favetis.
Hostibus incussit terrorem armatus, inermis
Conciliare animos, vos devincire merendo
Gestiet, et bello quondam perfunctus et armis
Ditabit populos, defendet legibus urbes.
Et res afflictas per tot discrimina belli
Restituet bonus, et fata ad meliora vocabit:
Hæc certa auguria, et longè læta omnia pacis
Augustus princeps augusto hoc munere firmat.

Offerebant amplioris Mercaturæ
Præfecti et Custodes.

LXIV.

AU ROI,

SUR CINNA, POMPÉE, HORACE, SERTORIUS, ŒDIPE, RODOGUNE, QU'IL A FAIT REPRÉSENTER DE SUITE DEVANT LUI A VERSAILLES, EN OCTOBRE 1676.

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter,
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe, et Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie;
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, et la cour, les dégradent;
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,

Pour bien écrire encor j'ai trop long-temps écrit:
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit;
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Raméneroit bientôt et peuple et cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athènes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envi, lorsque OEdipe aux abois
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre:
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre;
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie:
L'offre n'est pas bien grande, et le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices;
Compte mes bons desirs comme autant de services.
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans nos combats:
J'en pleure encore un fils [1], et tremblerai pour l'autre

[1] Un des fils de Corneille se trouva au passage du Rhin, et fut tué dans une sortie, au siége de Grave, en 1674. Il servoit dans les armées du roi, en qualité de lieutenant de cavalerie.

Tant que Mars troublera ton repos et le nôtre :
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'états les plus ardents souhaits.
Cependant, s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grace, au père de La Chaise [1].

LXV.

AU ROI.

Plaise au roi ne plus oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice [2],
Et qu'il avoit chargé le feu père Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier :
Le père est mort, mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avoit pour moi même bonté,
Le père de La Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

[1] Confesseur du roi, qui avoit la feuille des bénéfices.

[2] Vers l'année 1680, le roi gratifia un des fils de Corneille de l'abbaye d'Aiguevive, près de Tours.

LXVI.

A MONSEIGNEUR,

SUR SON MARIAGE[1]. (1680)

Prince, l'appui des lis, et l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du souverain des rois un si bel avenir,
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, et passer nos attentes,
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé!
D'autres y suppléeront, et tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin, pleins de sang et d'effroi,
Je fis suivre à mes vers notre invincible roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jeta sous ses lois tant de murs et de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir:
Je m'en plaignis dès-lors; et quoi que leur histoire
A qui les écriroit dût promettre de gloire,

[1] Avec Anne-Marie-Christine de Bavière, fille de l'électeur Ferdinand-Marie, et d'Henriette-Adélaïde de Savoie. (P.)

Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans
Qui ne m'en laissoient plus la force ni le temps;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense;
Et sans plus attenter aux miracles divers
Qui portent son grand nom au bout de l'univers,
J'espérai dignement terminer ma carrière,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche grossière
Qui servît d'un modèle à la postérité
De valeur, de prudence, et d'intrépidité:
Mais, comme je tremblois de n'y pouvoir suffire,
Il se lassa de vaincre, et je cessai d'écrire;
Et ma plume, attachée à suivre ses hauts faits,
Ainsi que ce héros acheva par la paix.
La paix, ce grand chef-d'œuvre, où sa bonté suprême
Pour triomphe dernier triompha de lui-même,
Il la fit, mais en maître: il en dicta les lois;
Il rendit, il garda les places à son choix:
Toujours grand, toujours juste, et, parmi les alarmes
Que répandoit par-tout le bonheur de ses armes,
Loin de se prévaloir de leurs brillants succès,
De cette bonté seule il en crut tout l'excès;
Et l'éclat surprenant d'un vainqueur si modeste
De mon feu presque éteint consuma l'heureux reste.
Ne t'offense donc point si je t'offre aujourd'hui
Un génie épuisé, mais épuisé pour lui:
Tu dois y prendre part; son trône, sa couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de peuples réduits à rentrer sous sa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conserve pour toi;

Et mes vers, à ses pas, enchaînant la victoire,
Préparoient pour ta tête un rayon de sa gloire.
Quelle gloire pour toi d'être choisi des cieux
Pour digne successeur de tous nos demi-dieux!
Quelle faveur du ciel de l'être à double titre
D'un roi que tant d'états ont pris pour seul arbitre,
Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre et qui le font bénir!
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espère
Quand elle admire en toi l'image d'un tel père.
N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers:
Où trouveras-tu, prince, à cueillir des lauriers,
Des peuples à dompter, et des murs à détruire?
Vois-tu des ennemis en état de te nuire?
Son bras ou sa valeur les a tous désarmés;
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vue,
Un respect amoureux y prévient ta venue;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis,
Et de tous ces vaincus il t'a fait des amis.
A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Vois moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire:
La paix a ses vertus, et tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire et de lui ressembler.
Vois quelle est sa justice, et quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramène l'abondance,
Rétablit le commerce, et quels heureux projets
Des charges de l'état soulagent ses sujets;
Par quelle inexorable et propice tendresse
Il sauve des duels le sang de sa noblesse;

Comme il punit le crime, et par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'horreur.
Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque,
Quelque exemple par-tout à faire un vrai monarque.
Mais sais-tu quel salaire il s'en promet de toi?
Une postérité digne d'un si grand roi,
Qui fasse aimer ses lois chez la race future,
Et les donne pour régle à toute la nature.
C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre moitié.
Ses ancêtres ont su de plus d'une manière
Unir le sang de France à celui de Bavière;
Et l'heureuse beauté qui t'attend pour mari
Descend ainsi que toi de notre grand Henri;
Vous en tirez tous deux votre auguste origine,
L'un par Louis le Juste, et l'autre par Christine,
En degré tout pareil : ses aïeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos autels,
Joignirent leurs drapeaux contre le fier insulte[1]
Que Luther et sa secte osoient faire au vrai culte;
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ses murs faire accepter les lois.
Ils ont assez donné de Césars à l'Empire,
Pour en donner encor, s'il en falloit élire;
Et notre grand monarque est assez redouté
Pour faire encor voler l'aigle de leur côté.
Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assurer ton cœur à la jeune princesse,

[1] *Insulte* étoit encore du genre masculin.

Comme si ses vertus et l'éclat de ses yeux
A son mérite seul ne l'assuroient pas mieux?
La grandeur de son ame et son esprit sublime
S'élévent au-dessus de la plus haute estime;
Son accueil, ses bontés, ont de quoi tout charmer;
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Vois bénir en tous lieux l'hymen qui te l'amène
Des rives du Danube aux rives de la Seine,
Vois-le suivi par-tout des graces et des jeux;
Vois la France à l'envi lui porter tous ses vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuse alégresse:
Mais pour s'y hasarder il faut de la jeunesse.
De quel front oserois-je, avec mes cheveux gris,
Ranger autour de toi les amours et les ris?
Ce sont de petits dieux enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides;
Et ne me point mêler à leur galant aspect
C'est te marquer mon zèle avec plus de respect.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

POËMES

SUR LES

VICTOIRES DU ROI.

I.

POËME

SUR LES VICTOIRES DU ROI,

TRADUIT DU LATIN EN FRANÇOIS[1].

Mânes des grands Bourbons, brillants foudres de guerre,
Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre,

[1] Ce poëme fut imprimé pour la première fois en 1667, avec l'avertissement qui suit :

« *Au Lecteur.* Quelque favorable accueil que sa majesté ait daigné faire à cet ouvrage, et quelques applaudissements que la cour lui ait prodigués, je n'en dois pas faire grande vanité, puisque je n'en suis que le traducteur. Mais, dans une si belle occasion de faire éclater la gloire du roi, je n'ai point considéré la mienne : mon zèle est plus fort que mon ambition ; et, pourvu que je puisse satisfaire en quelque sorte aux devoirs d'un sujet fidèle et passionné, il m'importe peu du reste. Le public m'aura du moins l'obligation d'avoir déterré ce trésor, qui, sans moi, seroit demeuré enseveli sous la poussière d'un collège ; et j'ai été bien aise de pouvoir donner par-là quelques marques de reconnoissance aux soins que les PP. jésuites ont pris d'instruire ma jeunesse et celle de mes enfants, et à l'amitié particulière dont m'honore l'auteur de ce panégyrique *. Je ne l'ai pas traduit si fidèlement, que je ne me sois enhardi plus d'une fois à étendre ou resserrer ses pensées : comme les graces des deux langues sont différentes, j'ai cru à propos de prendre cette liberté, afin que ce qui étoit excellent en latin ne devînt pas si insupportable en françois ; vous en jugerez, et ne serez pas fâché que j'y aie fait joindre quelques autres pièces,

* Le père de La Rue.

Et qu'un climat fécond en glorieux exploits
Pour le soutien des lis vit sortir de ses rois,
Ne soyez point jaloux qu'un roi de votre race
Égale tout d'un coup votre plus noble audace.
Vos grands noms dans le sien revivent aujourd'hui :
Toutes les fois qu'il vainc vous triomphez en lui ;
Et ces hautes vertus que de vous il hérite
Vous donnent votre part aux encens qu'il mérite.
C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang,
Que le lion belgique a vu percer son flanc ;
Il en frémit de rage, et, devenu timide,
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide,
Comme si sa fierté qui vous sut résister
Attendoit ce héros pour se laisser dompter !

que vous avez déja vues, sur le même sujet. L'amour naturel que nous avons tous pour les productions de notre esprit m'a fait espérer qu'elles se pourroient ainsi conserver l'une par l'autre, ou périr un peu plus tard. »

Suivant l'exemple donné par Corneille, nous avons cru devoir donner ici la pièce latine du père de La Rue :

REGI EPINICION.

Illustres animæ, divum genus, inclyta bello
Nomina, Borbonidæ, grandi quos Gallia partu
Victores populorum, et regum exempla creavit:
Si nunc magnanimi decus immortale nepotis
Surgit in immensum, et vestris se laudibus æquat;
Non tamen invidiæ vobis locus: ille parentum
Quando refert factis, animisque, et robore dotes:
Vestraque, dum vincit, pars est quoque magna triumphi.
Belgicus hos animos, et inexsuperabile robur
Nequicquam infrendens sensit leo: quique priores
Luserat ante minas, vestrisque interritus armis

Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand encor plus d'une armée,
Dont par le seul aspect ce vieil orgueil brisé
Court au-devant du joug si long-temps refusé.
De là ces feux de joie et ces chants de victoire
Qui font briller par-tout et retentir sa gloire :
Et, bien que la déesse aux cent voix et cent yeux
L'ait publiée en terre et fait redire aux cieux,
Qu'il ne soit pas besoin d'aucune autre trompette,
Le cœur paroît ingrat quand la bouche est muette,
Et d'un nom que par-tout la vertu fait voler
C'est crime de se taire où tout semble parler.

Mais n'attends pas, grand roi, que mes ardeurs sincères
Appellent au secours l'Apollon de nos pères;
A mes foibles efforts daigne servir d'appui,
Et tu me tiendras lieu des muses et de lui.

Obluctari ultro gaudebat, et obvius ire,
Ille ducum seriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, et immensam Lodoïci in pectore gentem:
Horret ad aspectum, nec jam ausus sistere contrà,
Indociles iras et colla ferocia subdit.

Lætior hinc regni facies, hinc festa per urbes
Pompa, triumphales hinc templa per omnia cantus.
Et quanquam cum famâ volat, cum maximus orbis
Solvitur in plausus, et plausibus accinit æther,
Nil præcone opus est: scelus est tamen alta silere
Victoris decora, indictamque relinquere laudem.

At neque Castalias mihi cura vocare sorores,
Nec veteri fuerit præcordia pandere Phœbo.
Tu mihi, tu regum Rex optime, maxime regum,
Numen eris, Lodoïce, mihique in carmina sacrum
Ardorem, et dignos cœptis ingentibus ignes
Adjicies, magnus lucis pater, UNICUS UNI
Qui satis es mundo, NEC *sis quoque* PLURIBUS IMPAR.

Toi seul y peux suffire, et dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus célestes flammes,
Tel qu'épand le soleil sa lumière sur nous,
UNIQUE DANS LE MONDE, ET QUI SUFFIT A TOUS.

Par l'ordre de son roi les armes de la France
De la triste Hongrie avoient pris la défense;
Sauvé du Turc vainqueur, un peuple gémissant
Fait trembler son Asie et rougir son croissant;
Par son ordre on voyoit d'invincibles courages
D'Alger et de Tunis arrêter les pillages,
Affranchir nos vaisseaux de ces tyrans des mers,
Et leur faire à leur tour appréhender nos fers.
L'Anglois même avoit vu jusque dans l'Amérique
Ce que c'est qu'avec nous rompre la foi publique,
Et sur terre et sur mer reçu le digne prix
De l'infidélité qui nous avoit surpris.

Jam procul Hungaricos tutatus milite fines,
Lunigeras acies Lodoïcus et impia signa
Fuderat, extremasque Asiæ tremefecerat oras.
Jam quoque et infestum Libycis prædonibus æquor
Solverat, et priscis America incognita sæclis,
Fœderis immemores Anglos, opibusque feroces,
Et sociis Gallum meditantes pellere terris,
Viderat ejectos laceris fluitare per undas
Puppibus, aut cæsis insternere littora turmis.
His super attonitum dolor anxius urit Iberum,
Ingentesque premunt curæ. Quippe ultima longè
Terrarum, et Phœbo sub utroque jacentia cernens
Regna metu trepidare, pari quoque corda moveri
Sentit et ipse metu: quoties probrosa recursat
Fraus innexa thoro, rigidæque injuria pacis,
Junctaque crudeli regum connubia pacto.
Hunc adeò suspensum animi, rebusque timentem
Agnovit Lodoïcus, et ardua mente volutans

Enfin du grand Louis aux trois parts de la terre
Le nom se faisoit craindre à l'égal du tonnerre.
L'Espagnol s'en émeut; et, gêné de remords,
Après de tels succès il craint pour tous ses bords;
L'injure d'une paix à la fraude enchaînée,
Les dures pactions d'un royal hyménée,
Tremblent sous les raisons et la facilité
Qu'aura de s'en venger un roi si redouté.
Louis s'en aperçoit, et tandis qu'il s'apprête
A joindre à tant de droits celui de la conquête,
Pour éblouir l'Espagne et son raisonnement,
Il tourne ses apprêts en divertissement;
Il s'en fait un plaisir, où par un long prélude
L'image de la guerre en affermit l'étude,
Et ses passe-temps même instruisant ses soldats
Préparent un triomphe où l'on ne pense pas.

Consilia, invictis ut conjugis ultor in armis
Hannonios tractus Brabantinosque reposcat.
Ne tamen, ut quondam, solito sibi callidus astu
Consuleret, martemque dolo præverteret hostis,
Objicit insuetas Hispanis artibus artes,
Occultumque struit belli sub imagine bellum.
Ergo viros ad signa vocat; concurritur, omnis
Emicat impatiens et corripit arma juventus.
Ipse palatinas acies, prætoriaque inter
Vexilla, et lituûm sonitus, fremitusque tubarum,
Sole sub ardenti, planisque in vallibus heros
Informat resides animos, discitque docendo
Durum opus, et ficto mentem certamine pascit.
Nunc jubet effusis aciem decurrere campis,
Nunc stare aut junctis glomeratam incedere turmis,
Nunc spatiis mixtos equites concordibus ire,
Aut flexos sinuare orbes gradibusve repressis
Exultare solo, aut subitos obvertere vultus:

Il se met à leur tête aux plus ardentes plaines,
Fait en se promenant leçon aux capitaines,
Se délasse à courir de quartier en quartier,
Endurcit et soi-même et les siens au métier,
Les forme à ce qu'il faut que chacun cherche ou craigne,
Et par de feints combats apprend l'art qu'il enseigne.
Il leur montre à doubler leurs files et leurs rangs,
A changer tôt de face aux ordres différents,
Tourner à droite, à gauche, attaquer et défendre,
Enfoncer, soutenir, caracoler, surprendre;
Tantôt marcher en corps, et tantôt défiler,
Pousser à toute bride, attendre, reculer,
Tirer à coups perdus, et par toute l'armée
Faire l'oreille au bruit et l'œil à la fumée.
Ce héros va plus outre; il leur montre à camper:
A la tente, à la hutte on les voit s'occuper;
Sa présence aux travaux mêle de si doux charmes,
Qu'ils apprennent sans peine à dormir sous les armes;

Mox quoque direptis per prona per alta volare
Ensibus, aut certas tubulis explodere mortes,
Præcipitesque rapi, cursuque lacessere nimbos.
Indè locum fossis munire, et cingere vallo
Castrorum juvat in morem: juvat addere castris
Excubias, vigilesque solo traducere noctes,
Aut duro tenues in cespite carpere somnos.
Macte istis, Lodoïce, animis, pergo omine tanto
Et tibi, et optatas Gallis portendere laures.
Nunc veteres pompas ludorum in prælia mutas,
Et rigidum inducis læta in spectacula Martem:
Mox quoque cùm fines Morinos, et Nervia vero
Mœnia Marte petes, fortemque urgebis Iberum;
Sic bellum tibi ludus erit, facilesque sequetur
Quò tuleris te cumque comes victoria nutus.

Et, comme s'ils étoient en pays dangereux,
L'ombre de Saint-Germain est un bivouac pour eux.
Achéve, grand monarque! achéve, et pars sans crainte :
Si tu t'es fait un jeu de cette guerre feinte,
Accoutumé par elle à la poussière, au feu,
La véritable ailleurs ne te sera qu'un jeu :
Tes guerriers t'y suivront sans y voir rien de rude,
Combattront par plaisir, vaincront par habitude;
Et la victoire, instruite à prendre ici ta loi,
Dans les champs ennemis n'obéira qu'à toi.
L'Espagne cependant, qui voit des Pyrénées
Donner ce grand spectacle aux dames étonnées,
Loin de craindre pour soi, regarde avec mépris,
Dans un camp si pompeux, des guerriers si bien mis,
Tant d'habits, comme au bal, chargés de broderie,
Et parmi des canons tant de galanterie.
Quoi! l'on se joue en France, et ce roi si puissant
Croit m'effrayer, dit-elle, en se divertissant!

Audiit ex alto Pyrenes vertice festos
Ludentûm strepitus, pompamque Hispania vidit:
Defixisque oculis mirata, tot horrida pilis
Agmina, tot cristas galeis fluitare comantes,
Tot rutilis phaleras vestesque nitere lapillis,
Tot lætos in equis juvenes: et luditur, inquit,
Hæc sibi depositis Gallus facit otia curis.
Luditur, at magnos parient hæc otia motus:
Nec vanum, ludi pars magna, fatebere ludum.
Sæpè manu virtus quid Gallica posset et armis,
Te justus, justique parens ter maximus olim
Henricus docuêre: tamen licet hactenùs æquo
Te non Marte parem clades non una probasset,
Jamdudùm instantem potuisti avertere casum
Consilio melior. Lodoico scilicet uni

Il est vrai qu'il se joue, Espagne, et tu devines;
Mais tu mettras au jeu plus que tu n'imagines [1],
Et, de ton dernier vol si tu ne te repens,
Tu ne verras finir ce jeu qu'à tes dépens.
Son père et son aïeul t'ont fait voir que sa France
Sait trop, quand il lui plaît, dompter ton arrogance;
Tant d'escadrons rompus, tant de murs emportés,
T'ont réduite souvent au secours des traités;
Ces disgraces alors te donnoient peu d'alarmes,
Tes conseils réparoient la honte de tes armes;
Mais le ciel réservoit à notre auguste roi
D'avoir plus de conduite et plus de cœur que toi.
Rien plus ne le retarde, et déja ses trompettes
Aux confins de l'Artois lui servent d'interprétes;
C'est de là, c'est par-là qu'il s'explique assez haut.
Il entre dans la Flandre et rase le Hainaut.
Le François court et vole, une mâle assurance
Le fait à chaque pas triompher par avance;

Laus fuit hæc servanda, et magnis debita fatis,
Consilioque manuque tuos contundere fastus.
Nec mora, jam litui, jam rauco tympana pulsu
Insonuêre: volat spe fervidus, arvaque Gallus
Flandrica, et Hannonias ruit improvisus in arces.
Jamque adeò ingenti fremere undique visa tumultu
Belgica, jam patrii circum rugire leones,
Arrectisque horrere jubis: simul alta fragore
Misceri nemora, et tristes ululare cavernæ,
Flandrigenumque procul Scaldis regnator aquarum
In mare præcipites urgere fugacior undas.
I modo, regales, Hispania, despice ludos.
Sic trifidos ignes, et ineluctabile telum
Si quando iratus mundi arbiter, humida rumpens

[1] VAR. Mais tu mettras au jeu plus que tu l'imagines.

Le désordre est par-tout, et l'approche du roi
Remplit l'air de clameurs et la terre d'effroi.
Jusqu'au fond du climat ses lions en rugissent,
Leur vue en étincelle, et leurs crins s'en hérissent;
Les antres et les bois, par de longs hurlements,
Servent d'affreux échos à leurs rugissements :
Et les fleuves mal sûrs dans leurs grottes profondes
Hâtent vers l'océan la fuite de leurs ondes;
Incertains de la marche, ils tremblent tous pour eux.
Songe encor, songe, Espagne, à mépriser nos jeux!
Ainsi, quand le courroux du maître de la terre
Pour en punir l'orgueil prépare son tonnerre,
Qu'un orage imprévu qui roule dans les airs
Se fait connoître au bruit et voir par les éclairs,
Ces foudres, dont la route est pour nous inconnue,
Paroissent quelque temps se jouer dans la nue,
Et ce feu qui s'échappe et brille à tous moments
Semble prêter au ciel de nouveaux ornements [1] :

Nubila, subjectas hominum molitur in arces:
Ipse priùs tremulis densa in caligine ludit
Fulguribus, volucrique polum circumvolat auro:
Mox rutilum per iter, rapidisque micantia flammis
Erumpit spatia, et magno ruit impete fulmen:
Vim tamen haud minuit splendor, nec inania jactat
Murmura; gens longè tremit omnis, et ardua fumant
Sylvarum, ac subito dissultant saxa fragore.
Talis ades, talem te percipit omne, timetque
Vulgus, et insueta fugiunt formidine cives.
Passim solæ arces, passim indefensa patescunt
Oppida: tuque adeò Bassæa ingentibus olim,
Mœnia dùm starent, repetita laboribus: et tu

[1] VAR. Et ce feu qui s'échappe et brille à tout moment
Semble prêter aux cieux un nouvel ornement.

Mais enfin le coup tombe; et ce moment horrible,
A force de tarder devenu plus terrible,
Étale aux yeux surpris des hommes écrasés,
Une plaine fumante, et des rochers brisés.
Tel on voit le Flamand présumer ta venue,
Grand roi! pour fuir ta foudre il cherche à fuir ta vue;
Et, de tes justes lois ignorant la douceur,
Il abandonne aux tiens des murs sans défenseur.
La Bassée, Armentière, aussitôt sont désertes;
Charleroi, qui t'attend, mais à portes ouvertes,
A forts démantelés, à travaux démolis,
Sur le nom de son roi laisse arborer tes lis :
C'est là le prompt effet de la frayeur commune;
C'est ce que font sans toi ton nom et ta fortune.
Heureux tous nos Flamands, si l'exemple suivi
Eût par-tout à tes droits fait justice à l'envi!
Furne n'auroit point vu ses portes enfoncées;
Bergue n'auroit point vu ses murailles forcées;

Dives agro, dives pecorum Armentaria cultu;
Tu quoque tu Carli de nomine dicta, novoque
Arx fabricata opere, et valido molimine structa;
Te quanquàm aggeribus vallatam, et flumine circùm
Defensam gemino, tela omnia et omnia contra
Fulmina Gallorum, nil fulminis indiga telve
Una nec aspecti regis fortuna subegit.
Atque utinam hunc morem et vestra hæc exempla secutæ
Cessissent reliquæ, nec justa in sceptra rebelles
Indignum hoc propria nomen sibi clade parassent.
At procul ejectos vallis Furnensibus hostes,
Et domita video fractos excedere Berga.
Tornacique arces, musisque dicata Diuaci
Mœnia et antiquis Curtracum nobile bellis;
Aldenarum, cultæque caput regionis Alostum

Et Tournai, de tout temps tout françois dans le cœur,
T'eût reçu comme maître, et non comme vainqueur;
Les muses à Douay n'auroient point pris les armes
Pour coûter à son peuple et du sang et des larmes;
Courtray, sans en verser, eût changé de destin;
Ce refuge orgueilleux de l'Espagnol mutin,
Alost n'eût point fourni de matière à ta gloire;
Oudenarde jamais n'eût pleuré ta victoire.
Que dirai-je de Lille, où tant et tant de tours,
De forts, de bastions, n'ont tenu que dix jours?
Ces murs si rechantés, dont la noble ruine
De tant de nations flatte encor l'origine,
Ces remparts que la Grèce et tant de dieux ligués
En deux lustres à peine ont pu voir subjugués,
Eurent moins de défense, et l'art en leur structure
Avoit moins secouru l'effort de la nature;
Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses dieux.

Borbonium eversis victorem admittere portis.
Insuper et victo captivum flumine Lisam,
Mœrentemque Sabim nequicquam, injectaque Scaldi
Vincula, perruptosque aditus, et intima fracto
Limite divisos per mille pericula Belgas.
Teque adeò denos vix expugnanda per annos,
Ilios ut quondàm superum labor: acribus intùs
Fœta viris pariter, largoque interrita cinctu
Insula: te decimus transmissam in Gallica vidit
Jura dies, et plura ingens hic præstitit heros
Quàm potuit junctis affingere fabula divis.
Hæc rerum series, nullique parata priorum
Gloria, nec seris æquanda nepotibus olim:
Indomitum Flandros genus, et firmissima claustris
Oppida, quæ nec opum vis magna, operumve, ducumve,

Ainsi, par des succès que nous n'osions attendre,
Ton état voit sa borne au milieu de la Flandre;
Et la Flandre, qui craint de plus grands changements,
Voit ses fleuves captifs diviser ses Flamands.
C'est là ton pur ouvrage, et ce qu'en vain ta France
Elle-même a tenté sous une autre puissance,
Ce que sembloit le ciel défendre à nos souhaits;
Ce qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais;
Ce que tout l'avenir à peine voudra croire...
Mais de quel front osé-je ébaucher tant de gloire,
Moi dont le style foible et le vers mal suivi
Ne sauroient même atteindre à ceux qui t'ont servi?
Souffre-moi toutefois de tâcher à portraire
D'un roi tout merveilleux l'incomparable frère;
Sa libéralité pareille à sa valeur;
A l'espoir du combat ce qu'il sent de chaleur;
Ce que lui fait oser l'inexorable envie
D'affronter les périls au mépris de sa vie,

Nec proavi domuêre, nec excita finibus omnis
Gallia adhuc, non mille rates, non mille carinæ;
Frænare imperiis, armisque metuque subacta
Præcipiti ad nutum sibi posse adjungere bello,
Herois labor ille fuit. Sed nec mihi cuncta
Fas canere, aut meritas procerum decurrere laudes,
Nec magnos modulis æquare jacentibus ausus.
Nam quid ego egregiam virtutem et digna Philippi
Cœpta loquar? quid prima inter discrimina lucis
Contemptorem animum? quid apertam in dona, paremque
Muneribusque armisque manum? tum si qua vocarent
Prælia, si qua sonum procul auribus æra dedissent,
Quam stare indocilis, quam se subducere tardis
Callidus agminibus sociorum, avidusque negata
Protinus effræno tentare pericula cursu?

Lorsque de sa grandeur il peut se démêler,
Et trompe autour de lui tant d'yeux pour y voler.
Les tristes champs de Bruge en rendront témoignage :
Ce fut là que pour suite il n'eut que son courage;
Il fuyoit tous les siens pour courir sur tes pas,
Marcin; et ta déroute eût signalé son bras,
Si le destin jaloux qui l'avoit arrêtée
Pour en croître l'affront ne l'eût précipitée,
Et sur ton nom fameux déployé sa rigueur
Jusques à t'envier un si noble vainqueur.
Enghien le suit de près, et n'est pas moins avide
De ces occasions où l'honneur sert de guide.
L'Escaut épouvanté voit ses premiers efforts
Le couronner de gloire au travers de cent morts,
Donner sur l'embuscade, en pousser la retraite,
Triompher des périls où sa valeur le jette,
Et montrer dans un cœur aussi haut que son rang
De l'illustre Condé le véritable sang.

Talis in effusas Brugensi limite turmas
Infestum per iter sese incomitatus agebat
Victrici impatiens sibi tempora cingere lauro.
Cinxissetque adeò, tantæ nisi cladis honorem
Victoremque tibi tantum, Marcine, negassent
Et conjuratam properassent fata ruinam.
Quid memorem reliquos? pulchræque cupidine famæ
Flagrantem assiduè, et non inferiora sequentem
Enguinæum, fervens et inexsaturabile pectus?
Ut belli exultans fremitu, rapidumque fatigans
Alipedem, mediis in cædibus, asperaque inter
Tela, necem stricto Belgasque lacesseret ense?
Ut fractæ fugerent acies, dextraque tonantem
Fulminea, procul arma super, latèque jacentûm
Corporaque et calido spumantes sanguine cristas,

Saint-Paul, de qui l'ardeur prévient ce qu'on espère,
De son côté Dunois, et Condé par sa mère,
A l'un et l'autre nom répond si dignement
Que des plus vaillants même il est l'étonnement.
Des armes qu'il arrache aux mains qui le combattent
Il commence un trophée où ses vertus éclatent;
Et, pour forcer la Flandre à prendre un joug plus doux,
Les pals les plus serrés font passage à ses coups.
Mais où va m'emporter un zèle téméraire?
A quoi m'expose-t-il? et que prétends-je faire,
Lorsque tant de grands noms, tant d'illustres exploits,
Tant de héros enfin s'offrent tous à-la-fois?

Magnanimes guerriers, dont les hautes merveilles
Lasseroient tout l'effort des plus savantes veilles,
Bien que votre valeur étonne l'univers,
Qu'elle mette vos noms au-dessus de mes vers,
Vos miracles pourtant ne sont point des miracles;
L'exemple de Louis vous lève tous obstacles:

Bellicus immissis impelleret ardor habenis,
Et patrem soboles invictum invicta referret?
Quid nunc ut paribus Longavillæa propago
Carolus incensus stimulis, et utroque parentum
Sanguine, spem gestis, sensu præverterit annos,
Exequar? utque manu prostrato ex hoste trophæa
Vi raperet, raptisque viam sibi rumperet armis?
Sed neque tot procerum virtus insueta, ducumve
Sive senum labor et Martis constantior usus;
Seu juvenum Lodoïci animis audacia certet.
Scilicet ex illo vigor omnibus, omnibus idem
Impetus, unà omnis simili succenditur igne
Miles, et in medias tanto ruit auspice mortes.
Nempè alii castris procul, armorumque tumultu
Secessu in placido, atque aulæ penetralibus aureis

Marchez dessus ses pas, fixez sur lui vos yeux,
Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le suivre en tous lieux,
Qu'à laisser faire en vous l'ardeur qu'il vous inspire,
Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.

Cette ardeur, qui des chefs passe aux moindres soldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras :
Tout est beau, tout est doux sous de si grands auspices;
La peine a ses plaisirs, la mort a ses délices;
Et, de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire et non pas le danger.

Il n'est pas de ces rois qui, loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux alarmes,
Et, traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent, à couvert, le sang de leurs sujets.
Il veut de sa main propre enfler sa renommée,
Voir de ses propres yeux l'état de son armée,
Se fait à tout son camp reconnoître à la voix,
Visite la tranchée, y fait suivre ses lois :

Bella gerant reges: lentique ingloria ducant
Otia, pugnarum docti describere leges,
Et sedare suas alieno sanguine rixas.
Juverit hoc alios. Tibi famam extendere factis
Exemplo resides urgere, offerre pruinis
Ardorique caput, rigido sudare sub ære,
Insomnes vigilare inter tentoria noctes,
Aut vallum lustrare in equo: tum sicubi portis
Ingruit, aut subitis petitur conatibus hostis.
Crebra licet cœdes, licet undique plurima telis
Affluat, et volucri mors grandine verberet aures;
Impavidum volitare, animos accendere dictis,
Mercarique tuas proprio discrimine lauros.
Hic tibi mos fuerit, Lodoïce: his artibus omne
Borbonidum genus; et generis caput, additus aris

S'il faut des assiégés repousser les sorties,
S'il faut livrer assaut aux places investies,
Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriser par-tout la grêle des mousquets,
Et lui-même essuyant leur plus noire tempête
Par ses propres périls achéte sa conquête.
Tel le grand saint Louis, la tige des Bourbons,
Lui-même du Soldan forçoit les bataillons:
Tel son aïeul Philippe acquit le nom d'Auguste
Dans les fameux hasards d'une guerre aussi juste;
Avec le même front, avec la même ardeur
Il terrassa d'Othon la superbe grandeur,
Couvrit devant ses yeux la Flandre de ruines,
Et du sang allemand fit ruisseler Bovines:
Tel enfin, grand monarque, aux campagnes d'Ivri,
Tel en mille autres lieux l'invincible Henri,
De la ligue obstinée enfonçant les cohortes,
Te conquit de sa main le sceptre que tu portes.

Bisque Arabum quondam domitor Lodoïcus, et ingens
Augusti titulo ac belli virtute Philippus
Floruit. His oculis, hoc vultu, hoc impete fertur
Suetus in adversas aciem deducere gentes,
Oppida dum quateret Flandrorum, aut sanguine tinctus
Illustres faceret Germana clade Bovinas.
Vos mihi nunc Franci proceres, assuetaque Regi
Pectora, vos omni fortes ex ordine turmæ,
Dicite, quis menti sensus fuit, aut quibus illum
Spectastis victorem oculis: cùm culmine ab alto
Cederet immixtus turbæ, communibus omnes
Vocibus affari, atque operum laudare laborem,
Vulneraque et sævos dictis mulcere dolores,
Officiis certare, alios et vincere lætus.
Vos modo felices tanto victore subacti,

Vous, ses premiers sujets qu'attache à son côté
La splendeur de la race ou de la dignité,
Vous, dignes commandants, vous, dextres aguerries,
Troupes aux champs de Mars dès le berceau nourries,
Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de victoire
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourants,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs?
Parlez, nouveaux François, qui venez de connoître
Quel est votre bonheur d'avoir changé de maître,
Vous qui ne voyiez plus vos princes qu'en portrait,
Sujets en apparence, esclaves en effet,

Flandrigenæ, quibus ipsa minus victoria clade
Profuerat, longamque ferent hæc bella salutem.
En erit, ut vestras postquam Bellona per urbes
Sævit, et patrio longum satiata cruore est,
Curarum expertem liceat decurrere vitam,
Et sperare aditus, et principis ora tueri.
Non ita quos vobis peregrino è littore mittit
Hispanus dominos: non hanc sibi fingere mores
Ad speciem soliti, similesque capescere ritus:
At secum assiduè veterum decora alta parentum
Et grandes titulos magni versare sub umbra
Nominis: aut sese communi prodere luci
Sicubi contigerit, truculento incedere vultu,
Cuncta supercilio suspendere, torva tueri,
Et populo præbere sui spectacula gressus.

Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuses,
Ces fastueux dehors, ces grandeurs sourcilleuses,
Ces gouverneurs enfin envoyés de si loin,
Tout-puissants en parade, impuissants au besoin,
Qui, ne montrant jamais qu'un œil farouche et sombre,
A peine vous jugeoient dignes de voir leur ombre?
Nos rois n'exigent point cet odieux respect:
Chacun peut chaque jour jouir de leur aspect;
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le salaire
Des services rendus, ou du zèle à leur plaire;
Et l'amoureux attrait qui règne en leurs bontés
Leur gagne d'un coup d'œil toutes les volontés.
Pourriez-vous en avoir une plus sûre marque,
Belges? vous le voyez, cet illustre monarque,
A vos temples ouverts conduire ses vainqueurs
Pour y bénir le ciel de vos propres bonheurs.
Est-il environné de ces pompes cruelles
Dont à Rome éclatoient les victoires nouvelles,

Sed rigor hic tandem, tumidique ferocia fastus
Regis ad aspectum tenues vanescit in auras.
Hunc adeò effuso devicta per oppida plausu
Sæpè incedentem vidistis, et ordine longo
Ad sacra ducentem victrices templa catervas.
Non illum laurisque gravem, Tyrioque superbum
Murice, purpurei compta cervice jugales
Quadrijugo in curru duxere, nec agmina ponè
Captiva implexis visa hic evincta catenis
Horrendos inter ferri reptare sonores.
Non titulos, captasque urbes, non diruta ferro
Mœnia, non victis mœrentia flumina ripis,
Fusaque squallenti rerum simulacra metallo;
At neque prædam oculis ingentem, aurique talenta,
Spiculaque, et clypeos, ensesque, aggestaque signa,

Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés
Des peuples soupirants et des rois enchaînés,
Qu'elle admiroit l'amas des affreux brigandages
D'où tiroient leurs grands noms ses plus grands personnages,
Et des fleuves domptés les simulacres vains
Qui sous des flots de bronze adoroient ses Romains?
Il n'y fait point porter les dépouilles des villes,
Comme ses Marius, ses Métels, ses Émiles,
Et ce reste insolent d'avides conquérants,
Grands héros dans ses murs, par-tout ailleurs tyrans.
Il entre avec éclat, mais votre populace
Ne voit point sur son front de fast ni de menace;
Il entre, mais d'un air qui ravit tous les cœurs,
En père des vaincus, en maître des vainqueurs.
Peuples, repentez-vous de votre résistance;
Il ramène en vos murs la joie et l'abondance;
Votre défaite en chasse un sort plus rigoureux:
Si vous aviez vaincu, vous seriez moins heureux.

Et rigidis appensa ducum spolia aurea truncis,
Ostentare labor. Veteres hæc pompa Metellos,
Hæc Paulos deceat, Mariosve, et quotquot iniquo
Roma duces plausu celsa ad Capitolia duxit
Prædatrix populorum: alio se more videndum,
Cultu alio gentis decuit præbere parentem.
Ergo animos placido visus sibi subdere vultu,
Indignaque novos formidine solvere cives.
Undique festivo fremit omnis Belgica pubes
Murmure; composito pars labra natantia risu,
Pars lætos oculorum ignes, et utrimque fluentem
Erecta cervice comam: pars ardua frontis
Miratur decora, et cultu sub simplice laudat
Regales habitus, majestatemque serenam.
Cuncti animum flecti facilem plebisque patentem

TAYLOR INST. OXFORD

On m'en croit, on l'aborde, on lui porte des plaintes;
Il écoute, il prononce, il fait des lois plus saintes;
Chacun reste charmé d'un si facile accès,
Chacun des maux passés goûte le doux succès,
Jure avec l'Espagnol un éternel divorce,
Et porte avec amour un joug reçu par force.
C'est ainsi que la terre, au retour du printemps,
Des graces du soleil se défend quelque temps,
De ses premiers rayons refuit les avantages,
Et pour les repousser éléve cent nuages;
Le soleil plus puissant dissipe ces vapeurs,
S'empare de son sein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits; et la terre, à leur vue
Se trouvant enrichie aussitôt que vaincue,
Ouvre à ce conquérant jusques au fond du cœur,
Et, pleine de ses dons, adore son vainqueur.
Poursuis, grand roi, poursuis: c'est par-là qu'on s'assure
Du respect immortel chez la race future:

Questibus, et recta librantem singula lance,
Et memorant ultrò, et tanto sibi vindice gaudent.
Sic ubi post longas hiemes, insanaque cauri
Flamina, et excussos gelidis è nubibus umbres,
Sol nostrum radiis afflat propioribus orbem:
Ipsa licet primo tellus animata calore
Æstuet in nebulas, reducique obsistere Phœbo,
Et lucem undanti tentet prohibere vapore:
Sol tamen obstructas densa caligine nubes
Discutit erumpens, et amico lumine vernas
Undique spargit opes: donis tum victa recludit
Terra sinus, et amat quos antè refugerat ignes,
Victoremque volens, vel dum superatur, adorat.
Perge, age sic victas, regum fortissime, gentes
Adjicere imperio, sic magnum in sæcula nomen

C'est par-là que le ciel prépare ton Dauphin
A remplir hautement son illustre destin :
Il y répond sans peine, et son jeune courage
Accuse incessamment la paresse de l'âge;
Toute son ame vole après tes étendards,
Brûle de partager ta gloire et tes hasards,
D'aller ainsi que toi de conquête en conquête.
Conservez, justes cieux, et l'une et l'autre tête;
Modérez mieux l'ardeur d'un roi si généreux :
Faites-le souvenir qu'il fait seul tous nos vœux,
Que tout notre destin s'attache à sa personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler sa couronne;
Et, puisque ses périls nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrez point qui nous puisse accabler.

Mittere, sic teneram virtutis imagine prolem
Excolere, inque alias crescentem accendere lauros.
Ipse in cuncta puer jam nunc comes ire pericla,
Et propriis Belgas tibi subdere miles in armis
Gestiret : pudor est, castris dum tota juventus
Emicat, imbelli lentum nutricis in umbra
Indecores ludos, et inania ludere bella :
Necdum æquas animis vires, annosque morantes
Increpat. Ah! quantus Martis quondam ibit in artes!
Quantus honos tibi, Galle, tibi quot, Ibere, labores!
Cùm firmata parem genitori hunc fecerit ætas,
Gallicaque immensis implebit fata triumphis!
Vos superi, prolemque patri, prolique parentem
Servate interea : neve hunc, dum jura tuetur,
Et pleno invadit lethi discrimina passu,
Invida sors nobis, aut bellicus auferat ardor.

CAROLUS DE LA RUE, S. J.

Nous continuerons de rapprocher des vers de Corneille les pièces latines qu'il a imitées.

II.

AU ROI,

SUR SON RETOUR DE FLANDRE[1].

Tu reviens, ô mon roi! tout couvert de lauriers;
Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers;
Et tes peuples, surpris et charmés de leur gloire,
Mêlent un peu d'envie à leurs chants de victoire.
Ils voudroient avoir vu comme eux aux champs de Mars
Ton auguste fierté guider tes étendards,
Avoir dompté comme eux l'Espagne en sa milice,
Réduit comme eux la Flandre à te faire justice,
Et su mieux prendre part à tant de murs forcés
Que par des feux de joie et des vœux exaucés.
Nos muses à leur tour, de même ardeur saisies,
Vont redoubler pour toi leurs nobles jalousies,
Et ta France en va voir les merveilleux efforts
Déployer à l'envi leurs plus rares trésors.
Elles diront quels soins, quels rudes exercices,
Quels travaux assidus étoient lors tes délices,
Quels secours aux blessés prodiguoit ta bonté,
Quels exemples donnoit ton intrépidité,
Quels rapides succès ont accru ton empire,

[1] Ces vers furent imprimés en 1667, et réimprimés en 1669.

Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.
C'est à moi de m'en taire, et ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.
De mon génie usé la chaleur amortie
A leur gloire immortelle est trop mal assortie;
Et défigureroit tes grandes actions
Par l'indigne attentat de ses expressions.
Que ne peuvent, grand roi, tes hautes destinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années!
Qu'ainsi qu'au temps du *Cid* je ferois de jaloux!
Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux,
Ma veine, qui charmoit alors tant de balustres,
N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze lustres;
Et ce seroit en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrois opposer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carrière et si longue et si rude
On a trop peu d'haleine et trop de lassitude;
A force de vieillir un auteur perd son rang;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang;
Leur dureté rebute, et leur poids incommode;
Et la seule tendresse est toujours à la mode.
Ce dégoût toutefois ni ma propre langueur
Ne me font pas encor tout-à-fait perdre cœur;
Et, dès que je vois jour sur la scène à te peindre,
Il rallume aussitôt ce feu prêt à s'éteindre.
Mais, comme au vif éclat de tes faits inouïs
Soudain mes foibles yeux demeurent éblouis,
J'y porte, au lieu de toi, ces héros dont la gloire
Semble épuiser la fable et confondre l'histoire,
Et, m'en faisant un voile entre la tienne et moi,

J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.
Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie
En applique à leur front la clarté réfléchie,
Et forme tous leurs traits sur le moindre des tiens,
Quand je veux faire honneur aux siécles anciens.
Sur mon théâtre ainsi tes vertus ébauchées
Sément ton grand portrait par piéces détachées;
Les plus sages des rois, comme les plus vaillants,
Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillants.
J'emprunte, pour en faire une pompeuse image,
Un peu de ta conduite, un peu de ton courage;
Et j'étudie en toi ce grand art de régner,
Qu'à leur postérité je leur fais enseigner.
C'est tout ce que des ans me peut souffrir la glace:
Mais j'ai d'autres moi-même à servir en ma place,
Deux fils dans ton armée, et dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi [1]:
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur père;
Tous deux, impatients de le mieux signaler,
Ils brûleront d'agir, quand je tremble à parler;
Et ce feu qui sans cesse eux et moi nous consume
Suppléera par l'épée au défaut de ma plume.
Pardonne, grand vainqueur, à cet emportement:
Le sang prend malgré nous quelquefois son moment;
D'un père pour ses fils l'amour est légitime;
Et j'ai droit pour les miens de garder quelque estime,

[1] Voyez, aux *Poésies diverses*, n° LXIV, la note sur les fils de Corneille.

Après qu'en leur faveur toi-même as bien voulu
M'assurer que l'abord ne t'en a point déplu.
Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses marques
D'avoir suivi les pas du plus grand des monarques :
Mais, s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta dès Douay ses plus ardents souhaits,
Il fait gloire du lieu que perça la tempête :
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent pas leur tête;
Sur eux à ta fortune ils laissent tout pouvoir;
Ils s'offrent tout entiers aux hasards du devoir.
De nouveau je m'emporte. Encore un coup pardonne
Ce doux égarement que le sang me redonne;
Sa flatteuse surprise aisément nous séduit;
La pente est naturelle, avec joie on la suit;
Elle fait une aimable et prompte violence,
Dont pour me garantir je n'ai que le silence.
Grand roi, qui vois assez combien j'en suis confus,
Souffre que je t'admire, et ne te parle plus.

III.

TRADUCTION ET IMITATIONS

DE L'ÉPIGRAMME LATINE DE M. DE MONTMOR,

PREMIER MAÎTRE DES REQUÊTES DE L'HÔTEL DU ROI.

Fulminat attonitas Scaldis Lodoïcus ad arces,
Intrepidusque hostes terret ubique suos:
Dum tamen augustum caput objectare periclis
Non timet, heu! populos terret et ille suos.

TRADUCTION.

Sur l'Escaut étonné tu lances la tempête,
Grand prince, et fais trembler par-tout tes ennemis;
Mais, quand tu ne crains pas d'y hasarder ta tête,
Tu fais trembler aussi ceux que Dieu t'a soumis.

IMITATION.

Tes glorieux périls remplissent tes projets,
Grand roi : mais tu fais peur aux deux partis ensemble;
Et, si devant tes pas toute l'Espagne tremble,
Ces périls où tu cours font trembler tes sujets.

AUTRE.

Ton courage, grand roi, que la gloire accompagne,
Jette les deux partis dans un pareil effroi;
Et, si quand tu parois tu fais trembler l'Espagne,
Les lieux où tu parois nous font trembler pour toi.

AUTRE.

Et l'Espagne et les tiens, grand prince, à te voir faire,
De pareilles frayeurs se laissent accabler:
L'Espagne à ton aspect tremble à son ordinaire,
Les tiens par tes périls apprennent à trembler.

IV.

AU ROI,

SUR SA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ[1].

Quelle rapidité, de conquête en conquête,
En dépit des hivers guide tes étendards?
Et quel dieu dans tes yeux tient cette foudre prête
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes regards?

[1] Corneille a traité le même sujet en latin. Voyez, à la fin du volume, le n° II de ses *Poésies latines*.

A peine tu parois qu'une province entière
Rend hommage à tes lis et justice à tes droits;
Et ta course en neuf jours achève une carrière
Que l'on verroit coûter un siècle à d'autres rois.

En vain pour t'applaudir ma muse impatiente,
Attendant ton retour, prête l'oreille au bruit;
Ta vitesse l'accable, et sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

Mon génie, étonné de ne pouvoir te suivre;
En perd haleine et force; et mon zèle confus,
Bien qu'il t'ait consacré ce qui me reste à vivre,
S'épouvante, t'admire, et n'ose rien de plus.

Je rougis de me taire, et d'avoir tant à dire;
Mais c'est le seul parti que je puisse choisir :
Grand roi, pour me donner quelque loisir d'écrire,
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir [1] !

[1] Boileau a resserré la même pensée dans ce vers, par lequel commence son Épître VIII :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

V.

AU ROI,

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA FOI CATHOLIQUE EN SES CONQUÊTES DE HOLLANDE [1].

Tes victoires, grand roi, si pleines et si promptes,
N'ont rien qui ne surprenne en leur rapide cours,
Ni tout ce vaste effroi des peuples que tu domptes,
Qui t'ouvre plus de murs que tu n'y perds de jours.

C'est l'effet, c'est le prix des soins dont tu travailles
A ranimer la foi qui s'y laisse étouffer:
Tu mets de leur parti le Maître des batailles,
Et, dès qu'ils ont vaincu, tu le fais triompher.

Tu prends ses intérêts, il brise tous obstacles;
Tu rétablis son culte, il se fait ton appui;
Sur ton zèle intrépide il répand ses miracles,
Et prête leur secours à qui combat pour lui.

Ils font de jour en jour nouvelle peine à croire,
Ils vont de marche en marche au-delà des projets,
Lassent la renommée, épouvantent l'histoire,
Préviennent l'espérance, et passent les souhaits.

[1] Voyez, à la fin de ce volume, le n° III des *Poésies latines*.

Poursuis, digne monarque, et rends-lui tous ses temples ;
Fais-lui d'heureux sujets de ceux qu'il t'a soumis ;
Et, comme il met ta gloire au-dessus des exemples,
Mets la sienne au-dessus de tous ses ennemis.

Mille autres à l'envi peindront ce grand courage,
Ce grand art de régner qui te suit en tout lieu :
Je leur en laisse entre eux disputer l'avantage,
Et ne veux qu'admirer en toi le don de Dieu.

VI.

TRADUCTION

D'UNE

INSCRIPTION LATINE POUR L'ARSENAL DE BREST[1].

Palais digne de Mars, qui fournis pour armer
Cent bataillons sur terre, et cent vaisseaux sur mer ;
De l'empire des lis foudroyant corps-de-garde,

[1] Voici cette inscription latine, dont Santeuil est l'auteur :

LUDOVICO MAGNO.

Quæ pelago sese arx aperit metuenda Britanno,
Classibus armandis, omnique accommoda bello,
Prædonum terror, Francis tutela carinis,
Æternæ regi excubiæ, domus hospita Martis,
Magni opus est Lodoïci. Hunc omnes omnibus undis
Agnoscant venti dominum, et maria alta tremiscant.

Que jamais sans pâlir corsaire ne regarde,
De Louis, le plus grand des rois,
Vous êtes l'immortel ouvrage.
Vents, c'est ici qu'il lui faut rendre hommage;
Mers, c'est ici qu'il faut prendre ses lois.

VII.

LES VICTOIRES DU ROI

SUR LES ÉTATS DE HOLLANDE, EN L'ANNÉE 1672,

IMITÉES DU LATIN DU P. DE LA RUE[1].

Les douceurs de la paix, et la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses rois:
Ce courroux sûr de vaincre, et vainqueur tant de fois,
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainaut, Lorraine;
L'Espagne et sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de nations

[1] LUDOVICO MAGNO,

POST EXPEDITIONEM BATAVICAM,

EPINICIUM.

Pacificus labor, et longæ comes aurea pacis
Copia, victrices LODOICI *mulserat iras:*
Mille triumphatæ suadebant otia gentes;
Et Lothari, et Belgæ, et frustra cunctator Iberus.

Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile et si prompte victoire
Pour le victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls et du pénible honneur,
Il ne sauroit goûter ce rapide bonheur;
Il ne sauroit tenir pour illustres conquêtes
Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes,
Des forts avant l'attaque entre ses mains remis,
Ni des peuples tremblants pour justes ennemis.
Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes sanglants, et long-temps disputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés:
Sa gloire, inconsolable après ces hauts exemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux ou de plus amples;
Et, jalouse du sang versé par ces guerriers,
Se reproche le peu que coûtent ses lauriers.
Pardonne, grand monarque, à ton destin propice,
Il va de ses faveurs corriger l'injustice,

Non tamen illa, licet geminum celebrata per orbem,
Laudis inexpletum satiabat gloria pectus.
Jamque adeò facilis vilescunt præmia belli:
Victoremque piget, quod Martem prævenit hostis
Obsequio; quod præcipites in vincula turmæ,
Totque suis ultrò veniant cum civibus urbes,
Tum si quando animo priscæ virtutis imago
Incidit, et veterum pervolvens acta parentum
Quæsitas per multa videt discrimina lauros,
Errantemque diu media inter prælia Martem;
Uritur exemplis tacitè, heroumque periclis
Invidet, et partos secum fastidit honores.
Ergo age, tam lætis ultrà ne irascere fatis:
En fortuna tibi, quantum appetis, annuit hostem.

Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
Puissant, opiniâtre, et tel que tu le veux.
Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Au levant, au couchant, elle a porté la guerre;
L'une et l'autre Java, la Chine, et le Japon,
Frémissent à sa vue et tremblent à son nom:
C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
Qui te doit ce qu'il est, et hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la loi.
Ne le regarde point dans sa basse origine,
Confiné par mépris aux bords de la marine:
S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poissons,
S'il n'y connut le fer que par ses hameçons,
Sa fierté, maintenant au-dessus de la roue,
Méconnoît ses aïeux qui rampoient dans la boue.
C'est un peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer ni vivre qu'à son choix;
Un peuple qui ne souffre autels ni diadèmes;
Qui veut borner les rois et les régler eux-mêmes;
Un peuple enflé d'orgueil et gorgé de butin,

Ille pererrato jam formidabilis orbi
Contemptor Superûm Batavus, quem Seres, et Indi,
Extremique hominum Japones, quem dives adorat
Africa, cui rutilas America expendit arenas,
Cujus et ipse jugum placido subit æquore Nereus;
Ille tibi probris jamdudùm infestus et armis
Imminet, ille Dei dono tibi debitus hostis.
Nec te humiles ortus, generisque infamia primi
Avocet incœpto, fuerint huic rustica curæ
Quondam opera, et duræ piscosis amnibus artes;
Arma modo, et rigidos intentans undique fasces
Imperium in magnum terra grassatur et undis,

Que son bras a rendu maître de son destin;
Pirate universel, et pour gloire nouvelle
Associé d'Espagne, et non plus son rebelle.
Sur ce digne ennemi venge le ciel et toi;
Venge l'honneur du sceptre, et les droits de la foi.
Tant d'illustres fureurs, tant d'attentats célèbres,
L'ont fait assez gémir chez lui dans les ténèbres:
Romps les fers qu'elle y traîne, et rends-lui le plein jour;
Régne, et fais-y régner le vrai culte à son tour.
Ce grand prince m'écoute, et son ardeur guerrière
Le jette avidement dans cette âpre carrière,
La juge avantageuse à montrer ce qu'il est;
Et plus la course est rude, et plus elle lui plaît.
Il s'oppose déja des troupes formidables,
Des Ostendes, trois ans à tout autre imprenables,
Des fleuves teints de sang, des champs semés de corps,
Cent périls éclatants, et mille affreuses morts:
Car enfin d'un tel peuple, à lui rendre justice,

Nec jam novit avos; audax et ludere regum
In capita, et belli pacisque imponere leges;
Hispano socius, nec tantum impunè rebellis.
Exorere ô tandem spretis pro regibus ultor,
Rumpe moras, LODOÏCE. *Vides ut pulsa tot annos*
Relligio, trepidisque fides malè tuta latebris,
Regalem implorant solvenda in vincula dextram.
Nulla mora in MAGNO: *placet hic, quia durior, hostis.*
Jamque sibi immensas acies, jamque horrida centum
Prælia, difficilesque aditus, largaque rubentes
Cæde virûm fluvios, et inhospita littora fingit;
Scilicet, exultatque fremens. Nam quid sibi quisquam,
Et studia expendens, et opes, et robora gentis,
Informetque animo levius, speretve futurum?
Quis vaga tergemini non horreat ostia Rheni,

Après une si longue et si dure milice,
Après un siècle entier perdu pour le dompter,
Quelle plus foible image ose se présenter?
Des orageux reflux d'une mer écumeuse,
Des trois canaux du Rhin, de l'Issel, de la Meuse,
De ce climat jadis si fatal aux Romains
Et qui défie encor tous les efforts humains,
De ces flots suspendus où l'art soutient des rives
Pour noyer les vainqueurs dans les plaines captives,
De cent bouches par-tout si prêtes à tonner
Qui peut se former l'ombre, et ne pas s'étonner?
Si ce peuple au secours attire l'Allemagne,
S'il joint le Mein au Tage, et l'Empire à l'Espagne,
S'il fait au Danemarck craindre pour ses deux mers,
Si contre nous enfin il ligue l'univers,
Que sera-ce? Mon roi n'en conçoit point d'alarmes;
Plus l'orage grossit, plus il y voit de charmes:
Son ardeur s'en redouble, au lieu de s'arrêter;

Æquoreosque Mosæ fremitus, Vahâlimque sonantem,
Nomina tot nuribus, quondam execrata Latinis?
Adde Isalam vallis defensum, adde ænea mille
Hostis in occursum tormenta tonantia ripis;
Tot validas urbes, tot propugnacula passim
Obvia, tot riguis arva intercisa fluentis,
Totque lacus, tantosque. Adde et frænata per artem
Æquora, luctantesque adversa in claustra procellas,
Rumpendosque obices, refluique pericula ponti.
Quid si præterea vicino emota tumultu
Conjurata ruat Germania, si metus acres
Idem agitet Danos, Batavûm si fraudibus orbis
Excitus in Gallos socialibus ingruat armis?
At neque sic LODOÏCI *alacer deferveat ardor:*
Ignescit magis, idem animo nosse omnia promptus,

Il veut tout reconnoître et tout exécuter,
Et, présentant le front à toute la tempête,
Agir également du bras et de la tête.
La même ardeur de gloire emporte ses sujets;
Chacun veut avoir part à ses nobles projets;
Chacun s'arme, et la France, en guerriers si féconde,
Jamais sous ses drapeaux ne rangea tant de monde.
L'Anglois couvre pour nous la mer de cent vaisseaux:
Cologne après Munster nous prête ses vassaux;
Ces prélats, pour marcher contre des sacriléges,
De leur sacré repos quittent les priviléges,
Et pour les intérêts d'un Dieu leur souverain
Se joignent à nos lis le tonnerre à la main.
Cependant la Hollande entend la Renommée
Publier notre marche et vanter notre armée.
Le nautonier brutal, et l'artisan sans cœur,
Déja de sa défaite osent se faire honneur:
Cette ame du parti, cet Amsterdam, qu'on nomme

Et præstare manu. Simul undique buccina Martem
Increpuit, simul agminibus coït ultima junctis
Gallia, quod fæto bellatrix patria nusquàm
Fuderat antè sinu; ratibus simul æquora centum
Anglusque, Francusque tegunt; ruit Itala pubes,
Helvetiusque ferox, Bavarisque colonia signis,
Et sacros acuens jamdudum Wesphalus enses.
Nec benè collectæ terrâque marique rapinæ
Unius in Francæ cessissent præmia gentis:
Tot populos inter communis præda jacere
Debuit, Occidui populator et orbis Eoi.
Interea Batavas crebrescit fama per urbes,
Et propius belli fragor intonat. Ocyus omnes
Incaluere animis, operumque ignobile vulgus
Perpetuum tanto sperat sibi nomen ab hoste.

Le magasin du monde et l'émule de Rome,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal,
S'imagine à sa porte un second Annibal;
S'y figure un Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée;
Et, sur ces rois vaincus promenant sa pensée,
S'applique tous ces temps où les moindres bourgeois
Dans Rome avec mépris regardoient tous les rois :
Comme si son trafic et des armes vénales
Lui pouvoient faire un cœur et des forces égales !
Voyons, il en est temps, fameux républicains,
Nouveaux enfants de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de mers, voyons de quelle audace
Vous détachez du toit l'armet et la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés
Que du sang espagnol vos pères ont souillés.
Juste ciel ! me trompé-je, ou si déja la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnerre?
Condé presse Vesel, tandis qu'avec mon roi

Imprimis rerum illa potens, validisque superba
Classibus, et magnæ, si dis placet, æmula Romæ
Curia, prisca sequens Latiæ vestigia laudis,
Porsennam ad muros iterùm, Pyrrhique elephantos,
Annibalisque minas, et divitis agmina Persei,
Tot regum clades, et tot fœcunda triumphis
Sæcla putat spatiis iterùm volvenda remensis;
Demens, quæ Latii viresque animosque senatus
Mercatu simulet turpi, et venalibus armis.
Quin agite, Æneadis suppar gentis, et nova Martis
Progenies, belli ferratos rumpite postes,
Tela focis rapite, et galeas ensesque parentum
Induite, Austriacæ scabros rubigine cædis.
Ludimur? an gemino Rheni de littore clamor
Insonuit? Jam Vesaliæ furit acer in arces

Le généreux Philippe assiége et bat Orsoi;
Ce monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et Turenne promet Buric à sa couronne.
Quatre siéges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars,
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire!)
Mon prince ne s'en fait qu'une seule victoire.
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler;
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage;
Pour faire plus d'éclat il prend moins d'avantage;
Et, n'envoyant par-tout que des partis égaux,
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts.
Que te sert, ô grand roi, cette noble contrainte?
Partager tes drapeaux, c'est partager la crainte,
L'épandre en plus de lieux, et faire sous tes lois
Tomber plus de remparts et de peuple à-la-fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre;
Ta fortune par-tout sait l'art de te rejoindre:
L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout;

CONDÆUS, *jam Buricio* TURENNIUS *instat,*
Jam simul Orsoyam LODOÏX *cum fratre* PHILIPPO
Rhimbergamque premunt. Quippè uni insistere lentum est
Ignavumque operi: numero neve obruat hostes,
Partiturque aciem et curas, divisus in omnes
Fit minor, ut paribus sese hosti accommodet armis;
Æquior et veniat, nec jam sine sanguine, palma.
Parce tamen, LODOÏCE, *etiam divisus, ubique*
Magnus es, et spatio dum distrahis arma, timorem
Distrahis in plures, atque omnibus ingruis absens.
Aspice, vix arces fulserunt signa sub ipsas,
Primaque vicino steterunt tentoria campo;
Jamque timor cives quatit intùs, et ipse fatiscit

Tu ne bats qu'une place, et tes soins vont par-tout;
Par-tout on croit te voir, par-tout on t'appréhende,
Et tes ordres font tout, quelque chef qui commande.
Ainsi tes pavillons à peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés,
Que l'habitant s'effraie, et le soldat s'étonne;
Un bastion le couvre, et le cœur l'abandonne;
Et le front menaçant de tant de boulevarts,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts,
Tant de foudres d'airain, tant de masses de pierre,
Tant de munitions et de bouche et de guerre,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas.
L'épouvante domine, et la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience,
Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés.
Misérables! quels lieux cacheront vos misères
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos pères,
Qui, morts pour la patrie et pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté?

Clausus adhuc miles. Non illi patria virtus,
Aut Cereris vis ampla, aut belli immensa supellex,
Aut vigor, aut numerus: non vivo condita saxo
Mœnia, non plenis undantia flumina fossis
Dant animos, acuuntve; novo juvat obvia ferre
Colla jugo, juvat enerves in vincula dextras,
Necdùm tentatos victori pandere muros.
Quò fugitis, Batavi? non est satis apta triumpho
Materies, quatuor, totidem nec solibus, urbes
Hostis in imperium, peregrinaque cedere jura?
Reza quid, et vacuo patet insuper Embrica vallo?

Cette noble valeur autrefois si connue,
Cette digne fierté, qu'est-elle devenue?
Quand sur terre et sur mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés;
Quand vos braves Nassaus, quand Guillaume et Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice;
Quand du sceptre danois vous paroissiez l'appui,
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune;
Vous n'êtes pas les seuls, l'habitude est commune,
Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur roi.
Il en rougit pour vous, et lui-même il a honte
D'accepter des sujets que le seul effroi dompte;
Et, vainqueur malgré lui sans avoir combattu,
Il se plaint du bonheur qui prévient sa vertu.
Peuples, l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien sa cour à votre nouveau maître;
Il veut des ennemis, et non pas des fuyards
Que saisit l'épouvante à nos premiers regards:
Il aime qu'on lui fasse acheter la victoire;
La disputer si mal, c'est envier sa gloire;

Proh pudor! Egregios cineres, albentiaque ossa,
Proque focis quondàm, pro libertate cadentûm
Magnorum tumulos pedibus pulsatis avorum,
Hac quacumque fuga est. At quo gens martia vobis
Auriaci proceres, vanæque superbia mentis,
Quonam abiit? quonam ille mari tam nobilis ardor,
Et nuper Dani servatrix dextera sceptri?
Nil agimus monitis: casus malaque omnia contrà
Hactenùs esse viros licuit, fortesque videri:
Nunc alio res versa, neque est ignavia probro;

Et ce tas de captifs, cet amas de drapeaux,
Ne font qu'embarrasser ses projets les plus beaux.
Console-t'en, mon prince; il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire aussi bien que de joie:
Si ce peuple à l'effroi se laisse trop dompter,
Ses fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains assez de résistance
Pour en espérer une en faveur de ta France;
Et ces bords où jamais l'aigle ne fit la loi
S'oseront quelque temps défendre contre toi.
A ce nouveau projet le monarque s'enflamme,
Il l'examine, tâte, et résout en son ame;
Et, tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le silence et l'ombre de la nuit.
Des guerriers qu'il choisit l'escadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix, et ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut son emploi,
Mais assuré de vaincre où l'emploiera son roi.

Ducitur in morem populis, ubi Gallicus ensis
Imminet, et Gallos urget præsentia regis.
Ipse autem attonitus cæpit atque omine belli
Fortunam incusat, quod tam pernicibus alis
Antevolet virtutem, et votis prælia desint.
Nam neque captivi peditumque, equitumque, ducumque
Mille greges, neque rapta placent Mavortia signa,
Exuviæ indecores. Hostem, non vilia quærit
Servitia, infamem censeri digna sub hastam:
Nec prædæ sitis, at laudum generosa cupido
Hos illum in fines, atque hæc in bella vocavit.
Ergo tibi alterius via laudis, et altera, MAGNE,
Alea pertentanda; fuga tibi cessit inermi
Degener Hollandus; sed non sic flumina cedent,
Romanis ut quondam, et nunc impervia Francis:

Le jour à peine luit que le Rhin se rencontre;
Tholus frappe les yeux; le fort de Skeink se montre :
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerrière
Prend les devants sur elle, et passe la première;
Le tumulte à la suite et sa confusion
Entraînent le désordre et la division.
La discorde effarée à ces monstres préside,
S'empare au fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide,
Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des François et le courroux des cieux,
Leur étale des fers, et la mort préparée,
Et des autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper,
Que le fleuve alarmé ne sait où s'échapper;
Sur le point de se fendre, il se retient, et doute
Ou du Rhin ou du Whal s'il doit prendre la route.

Hic labor, hic decus est. Stimulis ille acribus intùs
Accensus, tacitumque alto sub pectore versans
Consilium, et placidæ subducens membra quieti,
Lecta virûm capita et primam rapit agmina secum
Sub noctem, dux ipse operis, sociusque pericli.
Incedunt densi ordinibus per opaca viarum,
Incerti quò jussa trahant, sed vincere certi,
In quoscumque trahant casus. Et jam nova cœlo
Cœperat ire dies, dubiaque albescere luce,
Insula cùm Batavûm, et bifidis apparuit ingens
Rhenus aquis, vacuasque acies insedit arenas
Tholusium contra, et Skinki memorabile vallum.
Nec mora, pars manibus glebas et grandia ligna,
Provisamque struem ponti, pars ærea plaustris
Fulmina convolvunt. Lacero simul horror amictu

Les tremblements de l'île ouvrant jusqu'aux enfers
(Écoute, Renommée, et répète mes vers);
Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux Champs élysiens font descendre l'Envie,
Qui pénètre à tel point les mânes des héros,
Que, pour s'en éclaircir, ils quittent leur repos.
On voit errer par-tout ces ombres redoutables
Qu'arrêtèrent jadis ces bords impénétrables:
Drusus marche à leur tête, et se poste au fossé
Que pour joindre l'Yssel au Rhin il a tracé;
Varus le suit tout pâle, et semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des légions romaines;
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus:
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remède;
L'invincible Farnèse, et les vaillants Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,

Et pavor, et rigidos vellens discordia crines
Prævolat, et Skinki summas evadit in arces.
Indè cavo stridens per propugnacula cornu,
Intima jam patriæ labentem in viscera Francûm,
Ultores superos invictaque fata ferentem,
Et lethum ante oculos, et ferrum, et vincula, et ignes
Occinit. Æthereas it raucus clangor in auras,
Insula quo longè tremit omnis, et omnibus horrens
Pressit corda gelu; stupet hinc atque indè refusum
Flumen, et allapsi nota ad divortia fluctus
Hærent ambigui quo sit fuga tutior amne,
Quos teneant cursus, Rhenum Vahalimne sequantur.
Quin et inaccessos fines lætumque pererrans
Elysium, et clausos æterna nocte recessus,
Insignes ea fama animas atque invidus ardor

Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.
Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage,
Et voit de ces héros ibères et romains
Voltiger tout autour les simulacres vains :
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi tenir tous les siécles passés :
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves
De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'esclaves ;
Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'est Rome et les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencés abandonnez l'ouvrage,
François ; ce n'est qu'un fleuve, il faut passer à nage,
Et laisser, en dépit des fureurs de son cours,
Aux autres nations un si tardif secours :

Elicit in lucem. Volitant exsanguia ripis
Heroüm simulacra, impacatique Sicambri,
Cæsareumque genus, nomenque insigne Nerones,
Effossor Drusus fluviorum; et squalidus ora
Varus, et ultrici fervens Germanicus ira.
Tu quoque sanguineas quatiens, Albane, secures,
Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria, Jane,
Nassaviique: omnes dum sors et vita sinebat,
His olim insignes terrarum in finibus, omnes
Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent,
Miranturque suas coràm decrescere laudes.
Ut stetit, et validos famoso in littore MAGNUS

Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie;
Allez, et faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le ciel en vos mains a remis.
C'étoit assez en dire à de si grands courages:
Des barques et des ponts on hait les avantages;
On demande, on s'efforce à passer des premiers:
Grammont ouvre le fleuve à ces bouillants guerriers:
Vendôme, d'un grand roi race tout héroïque,
Vivonne, la terreur des galères d'Afrique,
Briole, Chavigny, Nogent, et Nantouillet,
Sous divers ascendants montrent même souhait;
De Termes, et Coaslin, et Soubise, et La Salle,
Et de Saulx, et Revel, ont une ardeur égale;
Et Guitry, que la Parque attend sur l'autre bord,
Sallart et Beringhen font un pareil effort.
Je n'achéverois point si je voulois ne taire
Ni pas un commandant, ni pas un volontaire:
L'histoire en prendra soin, et sa fidélité

Explicuit cuneos, Rhenumque immensa fluentem
In spatia, et rapido surgentem murmure vidit;
Continuò ingentes umbræ, circumflua turba,
Heroumque altrix menti sese obtulit ætas,
Et mentem subitus calor insilit; ardet inausum
Moliri facinus, veterumque lacessere famam
Æmulus, et priscis unum se opponere sæclis.
Ergo pares gaudens tandem delapsus in hostes,
Nec fore cum Batavis, sed Roma et Cæsare bellum:
Ite, ait, inceptum, Franci, dimittite pontem,
Hoc egeant aliæ tardo molimine gentes;
Certa mihi vobisque via est, hac qua via cumque
Esse potest ferro: tumidos pervadite fluctus,
Ite, fugas Batavus inimicaque sentiet unda

Les consacrera mieux à l'immortalité.
De la maison du roi l'escadre ambitieuse
Fend après tant de chefs la vague impétueuse,
Suit l'exemple avec joie; et peut-être, grand roi,
Avois-je là quelqu'un qui te servoit pour moi:
Tu le sais, il suffit. Ces guerriers intrépides
Percent des flots grondants les montagnes liquides.
La tourmente et les vents font horreur aux coursiers,
Mais cette horreur en vain résiste aux cavaliers;
Chacun pousse le sien au travers de l'orage;
Le péril redoublé redouble le courage;
Le gué manque, et leurs pieds semblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus;
Ils battent l'eau de rage, et malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe et mugit sur leur tête,
L'impérieux éclat de leurs hennissements
Veut imposer silence à ses mugissements:

Meque, Deumque ducem. Nec plura effatus, et ingens
Lætantûm exoritur clamor, primique petentûm
Laudem aditus: reliquos fortis GRAMMONTIUS *anteit*
Agmen agens equitum, loricatosque maniplos.
Hunc et Borbonidas referens ab origine reges
VENDOCINUS, *Libycæque* VIVONNIUS *arbiter undæ,*
SUBISIUSQUE, COESLINUSQUE, *et* SALLEUS, *et tu*
THERMIADE, SALLARTUSQUE, *et* CHAVINIUS *audax,*
Et BRIOLUS, REVELUSQUE, *et* LESDIGUERIA *proles*
SALSIUS, *adversamque haud emersurus in oram*
NOGENTUS *sequitur: tum* NANTULIETUS, *et ardens*
BERINGHENUS, *et exanimes mox inter acervos*
GUITRIUS *hostili victor sternendus arenâ;*
Indè alii centum, atque alii quos æmula virtus
Excitat. Olli alacres, quanquam refugique tremiscant
Alipedes, ventoque tumens immugiat unda,

Le gué renaît sous eux; à leurs crins qu'ils secouent,
Des restes du péril on diroit qu'ils se jouent,
Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
Victorieux des flots, n'a plus qu'un ennemi.
Tout-à-coup il se montre, et de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent et cent mousquetades;
Le plomb vole, l'air siffle, et les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés.
Nogent, qui flotte encor dans les gouffres de l'onde,
En reçoit dans la tête une atteinte profonde:
Il tombe, l'onde achéve, et, l'éloignant du bord,
S'accorde avec le feu pour cette double mort.
Que vois-je! les chevaux, que leur sang effarouche,
Bouleversent leur charge, et n'ont ni frein ni bouche,
Et le fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres et d'eux pêle-mêle engloutis;
Le mourant qui se noie à son voisin s'attache,
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi, grand Dieu! si toutefois

Invadunt fluvium. Strictis læva instat habenis,
Dextera sublato micat ense, nec usus in armis
Est super. At, collum quà thorax pressior ambit,
Ignivomos texere tubos, nitrataque flammæ
Semina, ne madido vanescant uda liquore,
Implicuere comis et summo in vertice gestant.
Jam sola deseruere, et jam vacua omnia nutant
Sub pedibus; timido lymphas ruit ungula pulsu,
Incertusque jubas sonipes quatit, et caput alto
Arduus hinnitu: vix illum fræna coërcent
Frendentem, et patulis ructantem naribus undas.
His adeò incensis numero plausuque sequentûm
Ripa recedebat longè, mediumque tenebant
Infrænum cursu vastaque voragine flumen.

Quelque chose pouvoit effrayer des François.
Rien n'étonne; on fait halte, et toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise,
Attendant qu'on les joigne, et qu'un gros qui les suit
Enfle leur bataillon que l'œil du roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage,
Fond sur ces faux vaillants, leur fait perdre courage;
Les pousse, perce, écarte, et, maître de leur bord,
Leur porte à coups pressés l'épouvante et la mort.
Tel est sur tes François l'effet de ta présence,
Grand monarque! tels sont les fruits de ta prudence
Qui par des feints combats prit soin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.
Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire;
Et l'espoir d'un grand nom ni celui du salaire
Ne font point cette ardeur qui régne en leurs esprits:
Tu les vois, c'est leur joie, et leur gloire, et leur prix.
Tandis que l'escadron, fier de cette déroute,
Mêle au sang hollandois les eaux dont il dégoutte,
De honte et de dépit les mânes disparus

Ecce autem è latebris acies inimica repentè
Cum sonitu erumpens et barbarico ululatu,
Adversum obvallat numeroso milite littus.
Mox, patriam ulcisci quando pudor ultimus urget,
Præcipitant in aquas, et certa in vulnera proni
Sulphureum excutiunt cannis feralibus imbrem.
Fit fragor, ignito stridens it limite plumbum
NOGENTI *in frontem, ruit ille haustusque fluento*
Morte perit gemina: paribus cadit undique fatis
Turba frequens, mixtique viris, passimque soluti
Per medios rapiuntur equi: spumantia fervent
Cærula, et emotis exæstuat amnis arenis;
Horrendum! scirent si quicquam horrescere Galli.

De ces bords asservis, qu'en vain ils ont courus,
Y laissent à mon roi, pour éternel trophée,
Leurs noms ensevelis et leur gloire étouffée.
Mais qu'entends-je! et d'où part cette grêle de coups?
Généreuse noblesse, où vous emportez-vous?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée,
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embûche est dressée à votre emportement;
A peine y serez-vous cinquante contre mille;
Le vent s'est abattu, le Rhin s'est fait docile,
Mille autres vont passer, et vous suivre à l'envi:
Mais je donne un avis que je vois mal suivi;
Guitry tombe par terre: ô ciel, quel coup de foudre!
Je te vois, Longueville, étendu sur la poudre;
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom et le sang des Dunois,

Ast illi capti insidiis subsistere primùm,
Dum coëat latis dispersum fluctibus agmen.
Tum certi inter se, collectoque impete, lethi
Mille minas inter volucrisque tonitrua flammæ,
Deproperare viam, et cæco vada sternere cursu.
Instigant studiis socii, et spectator adurget
Magnus. Hic irato luctantes aspicit amni,
Agnoscitque suos: et quas ipse indidit artes,
Quos animos, quas antè manus in bella, per æstus
Perque hyemes, fictis toties formavit in armis,
Nunc usu probat, et vero discrimine gaudet.
Ilicet, haud telis et adacto saucius igne.
Terga dedit Batavus; cunctantem audacia victrix
Expulit. Incurrunt juvenes, ausoque potiti
Perrumpunt aditum, atque alto se gurgite tollunt
Manantes rivis, nec segniùs arma frementes.

Et ces dignes aïeux qui te voyoient les suivre
Perdent et la douceur et l'espoir de revivre.
Condé va te venger, Condé dont les regards
Portent toute Norlinghe et Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il soutient cette ardente noblesse
Que trop de cœur épuise ou de force ou d'adresse;
Et son juste courroux par de sanglants effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule, et ne bat qu'en retraite,
Remet au plomb volant à venger sa défaite:
On l'enfonce. Arrêtez, héros! où courez-vous?
Hasarder votre sang, c'est les exposer tous;
C'est hasarder Enghien, votre unique espérance,
Enghien, qui sur vos pas à pas égaux s'avance;

Quæ nunc prima loquar? Famamne remota petentem
Terrarum, et plena fluviorum effracta sonantem
Claustra tuba? refugosne sua in penetralia manes,
Nudatos titulis et priscæ laudis honore?
An magis immensam bellantûm ex ordine gentem;
Totaque sub signis ducibusque natantia castra,
Jam docili Rheno, jam languescentibus undis?
An potiùs, cæca insidiàs in valle parantem,
Arboribus tutum dubiisque anfractibus hostem,
Mille viros: huc immissis erumpere frænis
Nobilium impavidam, turma licet impare, pubem:
Scrutarique vepres gladio, palisque revulsis
Cominùs extremos Batavûm stimulare furores?
Audio displosos inimicæ grandinis ictus,
Pugnantúmque minas, suspiriaque ægra cadentûm.
Tene etiam in mediis, LONGAVILLÆ, *jacentem,*
Tecum atavos, tecum ah! nomen Dunense sepultum
Aspicio? tene angustis in rebus, iniquo
Congressos numero proceres, juveniliaque ausa
Sustentantem animis video, CONDÆ? *feraque*

Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect :
Mais le plomb n'a point d'yeux, et vole sans respect;
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers;
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'univers :
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde
D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde;
Les plus heureux climats en vont être jaloux;
Et, quoi que vous perdiez, nous perdons plus que vous.
La Hollande applaudit à ce coup téméraire :
Le François indigné redouble sa colère;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit;
Arnheim, qui l'ose attendre, en deux jours est réduit;
Et ce fort merveilleux sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie,
Qui de tous ses vaillants onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.

Strage virûm longæ redimentem tædia pacis?
Quà ruis, impulsos repetito vulnere cædis
Obstantûm cuneos; quà non ruis, ignea vultus
Fulgura semotos etiam sine vulnere cædunt:
Multa oculis Norlinga, et Lentia multa recursat.
Nec jam audent conferre manum, tantùm eminùs imbrem
Fatiferum ingeminant. Ah! te ne ferrea lædat
Tempestas! neu te, neu tecum passibus æquis
Currentem Enguineum tantis immitte periclis.
Heu scelus! infami violatur pervia glande
Læva manus. Victas, Batavi, ne plangite ripas,
Concisasque acies, et cæde natantia rura.
Borbonio maduit tellus captiva cruore:
Hoc vinci decuit pretio, cladisque pudorem
Eluit, hic vestro commictus sanguine sanguis.

Que peut Orange ici pour essais de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes alarmes,
Se séparer d'un peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui?
La rive de l'Yssel si bien fortifiée,
Par ce juste mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchements et de ses déserteurs.
Yssel trop redouté, qu'ont servi tes menaces?
L'ombre de nos drapeaux semble charmer tes places:
Loin d'y craindre le joug, on s'en fait un plaisir;
Et sur tes bords tremblants nous n'avons qu'à choisir.
Ces troupes qu'un beau zéle à nos destins allie
Font dans l'Over-Yssel régner la Westphalie;
Et Grolle, Zwol, Kempen, montrent à Deventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.
Louis porte à Doësbourg sa majesté suprême,
Et fait battre Zutphen par un autre lui-même:
L'un ouvre, l'autre traite, et soudain s'en dédit:
De ce manque de foi Philippe le punit,
Jette ses murs par terre, et le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.

Non impunè tamen, nec erit sine vindice vulnus.
Crudescunt iræ Francorum, et promptiùs arces
Itur in adversas. Vix Knozemburgica noctem,
Vix lucem geminam Arnhemum, vix detinet unam
Ille olim Batavæ scopulus virtutis, et unus
Undecimum in mensem belli mora, Skinkius agger.
Ipse fugam Auriacus te tergo inopinus inhærens
Præripiat victor, versis priùs occupat armis,
Hostiles etiam ante minas: deserta patescunt
Munimenta Isalæ, et fragili congestus arena

Ces colosses de chair robustes et pesants
Admirent tant de cœur en de si jeunes ans;
D'un héros dont jamais ils n'ont vu le visage
En cet illustre frère ils pensent voir l'image,
L'adorent en sa place, et, recevant sa loi,
Reconnoissent en lui le sang d'un si grand roi.
Ainsi, lorsque le Rhin, maître de tant de villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,
Enflé des eaux de source et des eaux de tribut,
Approche de la mer que sa course a pour but,
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde,
Il prête au Whal, son frère, une part de son onde;
Le Whal, qui porte ailleurs cet éclat emprunté,
En soutient à grand bruit toute la majesté,

Cespitibusque labor Gallo fit ludus inermi.
Hinc Isalæ impositas idem rapit impetus urbes,
Kempenque Zwolamque: jugum Daventria felix
Pastorale subit, Grollæque exterrita casu
Wesphalicum avertit tectis flagrantibus ignem.
Fulminat ante alios LODOÏCUS, *et edita Druso*
Mœnia Dosburgi proprio dum numine terret;
Lectam aciem tradens et prospera fata PHILIPPO,
Zutphaniæ quassat fraterno numine muros.
His ille auspiciis commixtoque agmine lætus
Nutantem, inque ipsa jam deditione rebellem
Castigat populum. Mirantur inertia vulgi
Pectora robustis nequicquam obducta lacertis,
Tantum animi, tantas tam pulchro in corpore vires
Tum vigiles numeri cœpta ad castrensia curas:
Heroumque genus, regemque in fratre pavescunt.
Sic postquàm anfractu vario centumque volutus
Urbibus, extremum properat jam Rhenus in orbem;
Nativisque tumens et vectigalibus undis
Germanum in Vahalim diviso gurgite fluctus

Avec pareil orgueil précipite sa course,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même source,
Qu'il a part aux grandeurs de son être divin,
Et sous un autre nom fait adorer le Rhin.

Qu'il m'est honteux, grand roi! de ne pouvoir te suivre
Dans Nimégue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre,
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la foi
Sortir de ses cachots, triompher avec toi,
Et, de ses droits sacrés par ton bras ressaisie,
Chez tes nouveaux sujets détrôner l'hérésie!
La victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul consterne aux lieux où tu n'es pas.

Exonerat: sonat ille vadis, fratrisque timenda
Majestate ferox, fremitumque imitatus et iras,
Communes probat æternis è fontibus ortus,
Et divûm Deus ipse refert, aliüsque colendum
Ostentat populis alio sub nomine Rhenum.
Nec satis est animos passim trepidare labantes,
Inque novos mores urbes transire coactas:
Sub juga jam totis regionibus itur.
Cessit et austrini latus æquoris, ardua cessit
Neumagus, et magnæ trajectum nobile gentis
Tota adeò cum gente caput. Micat eruta fracto
Carcere religio, festaque per oppida pompa
Fœda situ longo patrum delubra revisens
Expiat: erepta fugiunt mendacia larva.
Francûm urbes, Francûm arva sonant, Francûm alta volutant
Littora: discordi convellitur Haga tumultu:
Et vinci impatiens, prodi se curia jactat.
Nulla fides: Gallus jam quisque nocensque putatur
Ni furat in proceres, et vulgi exempla secutus
Sese odiis turpique probet formidine civem:
Nec furiis modus. Ipsa manu subvertere claustra
Admissoque lubet sola naufraga mergere ponto:
Et miseris ea visa salus. Labor omnibus, aurum

Amsterdam et La Haye en redoutent l'insulte;
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est tout en tumulte:
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le peuple aux plus injustes morts;
Les meilleurs citoyens aux mutins sont en butte:
L'ambition ordonne, et la rage exécute;
Et qui n'ose souscrire à leurs sanglants arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts:
Sous ce cruel prétexte on pille, on assassine;
Chaque ville travaille à sa propre ruine;
Chacun veut d'autres chefs pour calmer ses terreurs
Laisse-les, grand vainqueur, punir à leurs fureurs;

Defodere, inque alios subvectum avertere fines;
Et servire leve est, dum ne victoris in usus
Tot captiva cadant aggestæ pondera gazæ:
Tanta fames auri, veræque oblivio laudis!
At non idem animus tamen omnibus, aut furor idem:
Sunt qui fraude suis quærant solatia rebus.
Ergo pacem alii verbis et supplice cultu,
Victoris fusi ante pedes, veniamque precantur
Exosi veniam, legesque eludere certi:
Bella alii, sociasque aquilas, fœdusque minantur,
Martis inexperti, peregrino at marte feroces.
Nec regem latuere doli: fallacia gentis
Vota, levesque minas, paci belloque paratus
Despicit: Et veniæ sic nomine noditis, inquit?
Nec venia, Batavi, nec vos dignabimur ira.
Nam quid iners ultrà, socii, nos detinet hostis?
Parcamus ferro: Franca cecidisse superbum est
Regalique manu: proprio ruat ipse furore,
Vertat et imbellem scelerata in viscera dextram,
Hostibus haud aliis, alioque haud funere dignus.
Dixit, et excitum stygiis è faucibus agmen,
Civilesque trahens secum discordia pestes,
Infaustas populat, quibus heros abstinet, oras.

Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un peuple qui ne vaut ni tes soins ni ta haine :
Et, tandis qu'on s'acharne à s'entre-déchirer,
Pour quelques mois ou deux laisse-moi respirer.

VIII.

SONNET[1]

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

Grand roi, Mastricht est pris, et pris en treize jours !
Ce miracle étoit sûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuse suite
Qui de tes grands destins enfle le juste cours.

La Hollande, qui voit du reste de ses tours
Ses amis consternés, et sa fortune en fuite,
N'aspire qu'à baiser la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés son unique recours.

Hic patriæ fines, votisque vocantia regna
Securus rerum spoliisque revisit onustus.
Intremuit tellus, abeuntique alta Genapi
Culmina, et irrigui princeps Bommelia tractus,
Et Vornum, et Gravia, et Crepicordi nobile vallum
Se simul advolvêre, et iter stravêre ruinâ.

[1] Ce sonnet fut imprimé en 1674, dans le *Mercure galant*.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provinces;
Tu ne prends qu'une place, et fais trembler cent princes;
De l'Escaut jusqu'à l'Èbre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme; et l'Empire à tel point se ménage,
Qu'à son aigle lui-même il ferme le passage
Dès que son vol jaloux ose tourner vers toi.

IX.

AU ROI,

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE, EN 1676.

PIÈCE IMITÉE D'UNE ODE LATINE DU P. LUCAS, JÉSUITE[1].

Le printemps a changé la face de la terre;
Il ramène avec lui la saison de la guerre,
Et nos champs reverdis font renaître, grand roi,

[1] REGI,

AD EXERCITUM INEUNTE VERE PROFICISCENTI,

ODE.

AUCTORE P. LUCAS, SOCIETATIS JESU.

Frugiferis rediere sua vice gramina campis,
Dudumque fixa postibus
Deripere arma jubet
Ver, bona tempestas bello. Nunc, maxime regum,
Permitte dignis pectora
Sollicitudinibus.

En ton cœur martial des soins dignes de toi.
La trompette a sonné; ton armée intrépide,
Prête à marcher, te demande pour guide,
Et tous ses escadrons sur ta frontière épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence et tes destins propices
Au zèle impatient qui presse leurs efforts;
Daigne servir de tête et d'ame à ce grand corps,
Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle et folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'enorgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France!
Que de pleurs, que de sang, que de cuisants regrets,
Vous va coûter ce refus de la paix!

Ut litui strepuere, coit procul excita pubes
Audere quidlibet ferox,
Auspice te, duce te.
Posceris; en pendent centum tibi mille tuorum
Exertæ in ictus dexteræ.
His caput, his animam,
Fortunamque tuam, et præsentes adjice divos;
Audes, volabunt ilicet
Tela ministra necis,
Grandinis in morem; et nutus haud tarda regentis,
Audire, quod minaberis
Cumque, simul ferient.
O multum nobis dolituri pace negata
Nunc insolentes Austrii
Fœdere tergemino:
Mox aderit vindex. Olli pro casside laurus,
Centena quam nuper dabant
Oppida capta manu.

Son vengeur à partir s'apprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ses lis.
Bellone, qui l'attend au sortir de son Louvre,
Veut tracer à ses pas la carrière qu'elle ouvre;
Son zéle, impatient d'arborer ce grand nom,
Pour conduire son char s'empare du timon:
D'un prompt et sûr triomphe écoutez le prélude,
Et par quels vœux poussés tous à-la-fois
De ses heureux sujets la noble inquiétude
Hâte ses glorieux exploits.
Pars, grand monarque, et vole aux justes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages:
C'est ce que dit toute sa cour:
Pars, grand monarque, et vole aux conquêtes nouvelles
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidéles:
C'est ce que dit tout Paris à son tour.
Il part; et la frayeur, chez les siens inconnue,
Annonce en même temps parmi vous sa venue:
La victoire le suit dans une majesté
Dont l'inexorable fierté

Non ut Threicio tunica est adamantina Marti:
Hunc una magnæ protegit
Martia vis animæ.
Nulla mora est: addicta tibi, LODOÏCE, *jugales*
Bellona jungit igneos
Ante fores Luparæ.
Teque jubet medio sublimem insistere curru,
Et ambit aurigæ locum
Cedere læta suo.

Semble du ciel autorisée
A venger le mépris d'une paix refusée
Avec tant de témérité.
Et, commençant par un miracle,
Bellone fait par-tout retentir cet oracle :
« Ennemis de la paix, vous la voudrez trop tard :
« Le ciel ne peut aimer ceux qui troublent la terre ;
« Et, je vous le dis de sa part,
« La guerre punira ceux qui veulent la guerre. »
L'Anglois avec chaleur souscrit à cet arrêt ;
Au belliqueux Suédois également il plaît ;
Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme ;
Et pour nos François c'est un charme
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait

Jam tenso temone rotæ crepat orbita primæ ;
E, perge, terror Austriæ,
Præsidiumque tuis,
Clamat venturis præludens aula triumphis :
I, perge, sed nostri memor,
Ut citiùs redeas,
Aulæ non unquam discors Lutetia clamat.
Hæc inter, Euris ocyor
Per tremefacta sola
It currus ; pavor antevolat, victoria pacis
Ultrà contemptum decus
Ponè fremens sequitur.
Quàque via est, Bellona truci intonat ore :
Belli ferent dispendia
Quos fera bella juvant :
Et fœdus sanxisse volent. Lætum accipit omen
Sequester Anglus fœderis ;
Accipit Hermioni,
Et levibus Danis infensa Suecia ; miles
Hoc noster omen accipit,

Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déja le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut, dont le front jaune et cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vu brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

X.

VERS PRÉSENTÉS AU ROI,

SUR SA CAMPAGNE DE 1676.

Ennemis de mon roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
Et n'avanciez vers lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un siége, ou livrer un assaut;
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ses leçons quand il vous prend des villes;
N'y perdez plus de temps : ses François aujourd'hui

Quod dabit ipse ratum.
Et jam Mosa tremit, jam pallet Rhenus, et alto,
Qua parte nec noster fluit,
Gurgite Scaldis amat
Occulisse caput, non uno vulnere quassum,
Et antè vulsis haud semel
Depile arundinibus.

Sont les disciples seuls qui soient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
D'embrasser son exemple et marcher sur ses traces.
Lassés de toujours perdre, et fiers de son retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez espéré de voir par son absence
Nos troupes sans vigueur, et nos murs sans défense:
Mais vous n'aviez pas su qu'un courage si grand
De loin comme de près sur les siens se répand;
De loin comme de près sa prudence les guide;
De loin comme de près son destin y préside.
Les rois savent agir tout autrement que nous;
Souvent sans être en vue ils frappent de grands coups.
Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire et de soi,
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.
Mon prince en use ainsi; ses fêtes de Versailles
Lui servent de prélude à gagner des batailles,
Et d'un plaisir pompeux l'éclat rejaillissant
Dissipe vos projets en le divertissant.
Muses, l'aviez-vous cru, vous qui faites les vaines
De prévoir l'avenir des fortunes humaines,
D'en percer le plus sombre et le plus épineux?
Aviez-vous deviné que ce parc lumineux,
Ces belles nuits sans ombre avec leurs jours d'applique,
Préparoient à vos chants un objet héroïque?
Dans ces délassements où tant d'art a paru,
Voyez-vous Aire prise, et Mastricht secouru?
C'étoit là toutefois, c'étoit l'heureuse suite

Qu'y destinoit dès-lors son auguste conduite.
Dans ce brillant amas de feux et de beautés,
Sa grande ame s'ouvroit à ses propres clartés;
Au milieu de sa cour au spectacle empressée,
La guerre s'emparoit de toute sa pensée;
Et ce qui ne sembloit que nous illuminer
Lui montroit des remparts ailleurs à fulminer.
J'en prends Aire à témoin, et les mers de Sicile,
L'esprit de liberté qui régne en toute l'île,
L'ame du grand Ruyter, et ses vaisseaux froissés,
Sous l'abri de Sardaigne à peine ramassés.
Votre orgueil s'en console, ennemis de la France,
A revoir Philisbourg sous votre obéissance;
L'empereur et l'Empire, unis à l'investir,
Enfin au bout d'un an ont su l'assujettir:
Mais l'effort d'une ligue en guerriers si féconde
Devoit y consumer moins de temps et de monde.
Il falloit, en dépit des plus hardis secours,
Comme notre Condé, le prendre en onze jours;
Et vous déshonorez vos belles destinées
Quand l'œuvre d'onze jours vous coûte des années.
Cependant à vos yeux, et dans le même été,
Aire, Condé, Bouchain, n'ont presque rien coûté;
Et Mastricht voit tourner vos desseins en fumée,
Quand ce qu'il vous en coûte auroit fait une armée.
Ainsi, bien que la prise ait suivi le blocus,
Que devant Philisbourg nous paroissions vaincus,
Si pour rendre à vos lois cette place fameuse
Le Rhin vous favorise au refus de la Meuse,
Si pour d'autres exploits il anime vos bras,

Pour un peu de bonheur ne nous insultez pas;
Et sur-tout gardez-vous de le croire si ferme,
Que vous vous dispensiez de trembler pour Palerme,
Pour Ypres, pour Cambrai, Saint-Omer, Luxembourg;
Tremblez même déja pour votre Philisbourg.
Le nom seul de mon roi vous est par-tout à craindre:
A triompher de vous cessez de le contraindre;
Et jusques à la paix qu'il vous offre en héros,
Craignez sa vigilance, et même son repos.

XI.

SUR LES VICTOIRES DU ROI,

EN L'ANNÉE 1677.

Je vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux zéphyrs est ouverte,
Et trois villes déja réparent notre perte;
Trois villes dont la moindre eût pu faire un état,
Lorsque chaque province avoit son potentat;
Trois villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le ciel à Louis ne les eût destinées:
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous,
Mont-Cassel vous apprend ce que pésent nos coups.

Louis n'a qu'à paroître, et vos murailles tombent;
Il n'a qu'à donner l'ordre, et vos héros succombent:
Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence et l'effort de ses yeux,
L'ange de qui le bras soutient son diadème
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même;
Et Dieu, pour lui donner un ferme et digne appui,
Ne fait qu'un conquérant de Philippe et de lui.
Ainsi quand le soleil fait naître un parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la sienne s'allie;
Leur hauteur est égale, et leur éclat pareil;
Nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil;
Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant s'il lui ressembloit moins.
Mais c'est assez, grand roi, c'est assez de conquêtes:
Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes;
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vue à tes nouveaux sujets.
Ils bravent tes drapeaux, tes canons les foudroient,
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voient:
Quel prix de leur défaite! et que tant de bonté
Rarement accompagne un vainqueur irrité!
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vue,
Venge-nous du long temps que nous l'avons perdue;
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison;
Ramène nos soleils dessus notre horizon.
Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire;

Et, je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux, de ton Versailles,
Forcer des bastions et gagner des batailles;
Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hasards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.
C'est de ton cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples,
Et par quel long tissu d'illustres actions
Ils sauront profiter de tes instructions.
Passez, héros, passez; venez courir nos plaines;
Égalez en six mois l'effet de six semaines:
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand roi par-tout;
Par-tout vous trouverez son ame et son ouvrage,
Des chefs faits de sa main, formés de son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillants,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillants;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachés au devoir, prompts à l'obéissance;
Par-tout enfin des cœurs qui savent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre, et ne craindre que lui.
Sur le zéle, grand roi, de ces ames guerrières
Tu peux te reposer du soin de tes frontières,
Attendant que leur bras, vainqueur de tes Flamands,
Mêle un nouveau triomphe à tes délassements;
Qu'il réduise à la paix la Hollande et l'Espagne,
Que par un coup de maître il ferme ta campagne;
Et que l'aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des lions que tu viens de dompter.

XII.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE 1678.

Ce n'étoit pas assez, grand roi, que la victoire
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute gloire;
Il falloit, pour fermer ces grands événements,
Que la paix se tînt prête à tes commandements.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'univers de ta toute-puissance,
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
  Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre:
Ses projets tout-à-coup se sont évanouis;
Et pour toute raison, AINSI LE VEUT LOUIS.
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache;
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est la résoudre en maître, et l'imposer en roi;
Et c'est comme un tribut que tes vaincus te rendent,
Sitôt que par pitié tes bontés le commandent.
  Prodige! ton seul ordre achève en un moment
Ce qu'en sept ans Nimègue a tenté vainement;
Ce que des députés la fameuse assemblée,

D'intérêts opposés trop souvent accablée,
Ce que n'espéroit plus aucun médiateur,
Tu le fais par toi-même, et le fais de hauteur.
On l'admire avec joie; et, loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire:
Un zèle impatient de t'avoir pour soutien
Réduit leur politique à ne contester rien.
Ils ont vu tout possible à tes ardeurs guerrières;
Et, sûrs que ta justice y mettra des barrières,
Qu'elle se défendra de rien garder du leur,
Ils la font seule arbitre entre eux et la valeur.
Qu'il t'épargne de sang, Espagne! il te veut rendre
Des villes qu'il faudroit tout un siècle à reprendre;
Il en est en Hainaut, en Flandre, que son choix,
En t'imposant la paix, remettra sous tes lois:
Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice,
En tous tes alliés il veut même justice,
Et qu'aux lois qu'il se fait leurs intérêts soumis
Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.
O vous qu'il menaçoit, et qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ses conquêtes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous:
La paix vous ôte un maître à préférer à tous;
Et Louis au vieux joug vous laisse condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.
Heureux, au prix de vous, Ypres et Saint-Omer!
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer;
Ils ont vu comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim et l'épouvante:
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré,

Ils ont mon roi pour maître, et tout est réparé.
Ainsi fait le bonheur de l'Égypte inondée
Du Nil impétueux la fureur débordée;
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolez-vous pourtant, places qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa couronne;
Charles, dont vous aurez à recevoir les lois,
Voudra d'un si grand maître apprendre l'art des rois,
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous;
Il pourra faire un jour ce que déja vous faites,
Être un jour en vertus ce que déja vous êtes;
Mais exprimer au vif ce grand roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier:
Le privilége est grand, et vous serez l'unique
A qui du juste ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous qui sans liberté ne sauriez vivre heureux,
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'état si long-temps balancé,
Si tout ce reste suit, vous avez commencé;
Et Louis, qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire,
De rétablir chez vous l'entière liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité,
Et telle qu'en dépit de leurs destins sévères

Vos aïeux opprimés l'acquirent à vos pères.
M'en désavoueras-tu, grand roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par-là je finis?
Mille autres te diront que pour ce bien suprême,
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes sujets;
Ils diront les vertus que vont faire renaître
L'observance des lois et l'exemple du maître,
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par-tout répandue à nos yeux,
Le nouveau siècle d'or qu'assure ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.
Moi, pour qui ce beau siècle est arrivé si tard
Que je n'y dois prétendre ou point ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.

FIN.

LOUANGES

DE

LA SAINTE VIERGE.

AU LECTEUR.

Cette pièce se trouve imprimée sous le nom de saint Bonaventure, à la fin de ses Œuvres. Plusieurs doutent si elle est de lui, et je ne suis pas assez savant pour en juger. Elle n'a pas l'élévation d'un docteur de l'Église; mais elle a la simplicité d'un saint, et sent assez le zèle de son siècle, où, dans les hymnes, proses, et autres compositions pieuses que l'on faisoit en latin, on recherchoit davantage les heureuses cadences de la rime que la justesse de la pensée. L'auteur de celle-ci a voulu trouver l'image de la Vierge en beaucoup de figures du vieil et du nouveau Testament: les applications qu'il en a faites sont quelquefois un peu forcées; et, quelque aide que j'aye tâché de lui prêter, la figure n'a pas toujours un entier rapport à la chose. Je me suis réglé à rendre chacun de ses huitains par un dizain; mais je ne me suis pas assujetti à les faire tous de la même mesure: j'y ai mêlé des vers longs et courts, selon que les expressions en ont eu besoin, pour avoir plus de conformité avec l'original, que j'ai tâché

de suivre fidèlement. Vous y en trouverez d'assez passables, quand l'occasion s'en est offerte; mais elle ne s'est pas offerte si souvent que je l'aurois souhaité pour votre satisfaction. Si ce coup d'essai ne déplaît pas, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçus. Il ne faut pas toutefois attendre de moi, dans ces sortes de matières, autre chose que des traductions ou des paraphrases. Je suis si peu versé dans la théologie et dans la dévotion, que je n'ose me fier à moi-même quand il en faut parler : je les regarde comme des routes inconnues, où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides; et ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du monde, et si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il ainsi voulu pour me donner d'autant plus de quoi m'humilier devant lui, et rabattre cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. En attendant qu'il lui plaise m'inspirer et m'attirer plus fortement, je vous fais cet aveu sincère de ma foiblesse, et ne me hasarderai à vous rien dire de lui que je n'emprunte de ceux qu'il a mieux éclairés.

LOUANGES
DE
LA SAINTE VIERGE[1].

Accepte notre hommage, et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force, et prête-nous ton aide;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remède,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

O vierge sans pareille, et de qui la réponse
Mérita de porter et conçut Jésus-Christ,
Sitôt que Gabriel t'eut fait l'heureuse annonce
Qu'en un souffle sacré suivit le Saint-Esprit;
Vierge devant ta couche, et vierge après ta couche,
Montre en notre faveur que la pitié te touche,
Qu'aucun refuge à toi ne se peut égaler;
Et comme notre vie, en disgraces fertile,
Durant son triste cours incessamment vacille,
Incessamment aussi daigne nous consoler.

[1] Composées en rimes latines par saint Bonaventure, et mises en françois par Pierre Corneille. Paris, 1665, in-12.

L'esprit humain se trouble au nom de vierge mère,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui;
De la vertu d'en-haut ce chef-d'œuvre inouï
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystère:
La foi, dont l'humble vol perce au-delà des cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule, en dépit des sens, la connoît, la confesse;
Et le cœur, éclairé par cette aveugle foi,
Voit avec certitude, et soutient sans foiblesse,
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige qui renverse et confond la nature!
Le père de sa fille est le fils à son tour;
Une étoile ici-bas met le soleil au jour;
Le Créateur de tout naît d'une créature:
La source part ainsi de son propre ruisseau;
L'ouvrier est produit par le même vaisseau
Que sa main a formé de terre:
Et toujours vierge et mère, un accord éternel
De ces deux noms en toi, qui par-tout sont en guerre,
Fait grace, et rend la vie à l'homme criminel!

Que pures étoient les entrailles
Où s'enferma ce fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnoit au chaste sein
Que suça ce Dieu des batailles!
Que ce lait qu'il en prit fut doux et savoureux,
Et que seroit heureux
Un cœur qui s'en verroit arrosé d'une goutte!
O mère qui peux tout, prends soin de notre sort,

Guide nos pas tremblants jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

Rose sans flétrissure et sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, et tout-à-fait divine;
La Grace, dont jadis la prodigalité
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait et ne fera jamais rien de semblable:
Par elle on te voit reine et des cieux et des saints;
Par elle sers ici de reméde au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Que d'énigmes en l'Écriture
T'offrent sous un voile à nos yeux!
L'esprit qui la dicta s'y plut en mille lieux
A nous tracer lui-même et cacher ta peinture.
Le vieil et nouveau Testament
Tous deux, comme à l'envi, te nomment hautement
La première d'entre les femmes;
Et cette préférence acquise à tes vertus,
Comme elle a mis ton ame au-dessus de nos ames,
De nos périls aussi t'a su mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer;
Avant que du néant sa voix tirât le monde,
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable

Te destina pour mère à son Verbe ineffable,
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui;
Et sa bonté dès-lors élut ton ministère
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Ouvre donc, Mère-vierge, ouvre l'ame à la joie
D'avoir remis en grace et nous et nos aïeux:
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les cieux,
D'en avoir aplani, d'en avoir fait la voie.
Les hôtes bienheureux de ces brillants palais
T'offrènt et t'offriront tous ensemble à jamais
Des hymnes d'alégresse et de reconnoissance;
Et nous, que tu défends des ruses de l'enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance,
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevoit du milieu des abymes,
Au point de la naissance, et du monde et du temps,
Cette source abondante en flots toujours montants,
Qui des plus hauts rochers arrosèrent les cimes,
Telle en toi, du milieu de notre impureté,
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Éléve de la grace une source féconde;
Son cours s'enfle avec gloire, et ses flots, qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admiroit la nature,
La vie avoit son arbre; et ses fruits précieux,

Remplissant tout l'Éden d'un air délicieux,
A nos premiers parents s'offroient pour nourriture.
Ainsi le digne fruit que tes flancs ont porté
Remplit tout l'univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux ames;
Il n'est point d'arbre égal, et jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes ni de femmes
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Un fleuve qui sortoit du séjour des délices
Arrosoit de plaisirs ce paradis naissant,
Et sur l'homme encore innocent
Rouloit avec ses flots l'ignorance des vices :
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit,
Quand, pour nous affranchir de ce qui nous perdit,
Ton corps du fils de Dieu fut l'auguste demeure;
La terre au grand auteur en rendit plus de fruit,
La nature en reçut une face meilleure,
Et triompha dès-lors du vieux péché détruit.

Ce fils, comme son père, arbitre du tonnerre,
Ce maître, comme lui, des hommes et des dieux,
Ayant pour son palais un paradis aux cieux,
Voulut pour sa demeure un paradis en terre :
Ce père tout-puissant l'y forma de ton corps,
Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
Dès qu'il te vit de l'ange agréer la visite :
Ainsi se commença notre rédemption;
Ainsi tu donnas place au souverain mérite
Qui nous dégage tous de la corruption.

Noé bâtit une arche avant que le déluge
Fit de toute la terre un vaste lit des eaux;
Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux
Où sa famille trouve un assuré refuge.
Cette arche est ton portrait : son bois poli nous peint
Des parents dont tu sors le choix heureux et saint;
Dieu s'en fait un vaisseau comme ce patriarche;
Mais on voit un autre ordre au mystère caché :
Pour se sauver des eaux Noé monte en son arche,
Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

L'onde enfin se retire en ses vastes abymes,
La terre se revêt des plus vives couleurs,
Et la pitié du ciel s'épand sur nos malheurs,
Ainsi que sa colère avoit fait sur nos crimes.
Si la tempête encore ose nous menacer,
Sa fureur a sa borne et ne la peut forcer;
Un grand arc sur la nue en marque l'assurance,
Et Dieu l'y fait briller pour signal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra l'amoureuse alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que se crève à grand bruit le plus épais nuage,
Qu'il verse à gros torrents ce qu'il a de plus noir;
L'arc témoin de ce pacte à peine se fait voir,
Qu'il dissipe la crainte et nous rend le courage;
La joie avec l'espoir rentre au cœur des pécheurs
Qui, l'œil battu de pleurs,
Avec sincérité détestent leurs foiblesses;
Et, quoi que sur leur tête ils entendent rouler,

Le souvenir d'un Dieu fidèle en ses promesses
Leur donne, à cet aspect, de quoi se consoler.

Vois, ô reine du ciel! vois comme il te figure,
Comme de tes vertus ses couleurs sont les traits!
Son azur, dont l'éclat n'a que de purs attraits,
De ta virginité fait l'aimable peinture;
Par le feu, dont le rouge est si bien animé,
Ton zéle ardent pour Dieu voit le sien exprimé;
Ta charité vers nous y trouve son image;
Et de l'humilité, qui par un prompt effet
Du choix du Tout-Puissant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux est le tableau parfait.

Telle donc que cet arc la terre te contemple;
Tu fais pleuvoir du ciel cent lumières sur nous,
Ta brillante splendeur séme de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque hérésie a son cours terminé:
En vain de ses enfants le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures;
Il suffit de te voir unir en Jésus-Christ
Par ta submission deux contraires natures,
Pour briser tout l'orgueil dont s'enfle leur esprit.

Arc invincible, arc tout aimable,
Qui guéris en blessant au cœur,
Arc en pouvoir comme en douceur
Également incomparable,
Arc qui fais la porte des cieux,

Vierge sainte, enfin, qu'en tous lieux
Un respect sincère doit suivre,
Quand de notre destin l'inévitable loi
Nous aura fait cesser de vivre,
Fais-nous part de ta gloire et revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles.
L'échelle, qu'il lui montre en lui fermant les yeux,
De la terre atteint jusqu'aux cieux;
Dieu s'appuie au-dessus pour rendre ses oracles;
Les anges, dont soudain un luisant escadron
De célestes clartés couvre chaque échelon,
S'en servent sans relâche à monter et descendre,
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assurent de la terre où son sang doit prétendre,
Et de ce qu'a le ciel de bénédictions.

Marie est cette échelle; elle l'est, et la passe;
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avoit promis :
Aussi pour lui parler l'ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de grace.
Elle nous donne un fils, mais un fils homme-Dieu;
Et quand son corps sacré quitte ce triste lieu,
Pour le porter au ciel elle a des milliers d'anges :
De ce brillant séjour elle rompt tous nos fers,
De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête son nom pour braver les enfers.

Moïse est tout surpris quand, pour lui toucher l'ame,
Dieu se revêt de flamme;

Celle que sur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buisson ardent, au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un trône où plus elle s'allume,
Et moins elle consume.
Ton adorable intégrité,
O Vierge-mère, ainsi ne souffre aucune atteinte,
Lorsqu'en tes chastes flancs se fait l'union sainte
De l'essence divine à notre humanité.

Que la manne au désert est d'étrange nature!
Son goût, le premier jour, se conforme au souhait,
Et, quand pour d'autres jours la réserve s'en fait,
Elle souille le vase et tourne en pourriture:
Ce peu seul qui dans l'arche en tient le souvenir
S'y garde incorruptible aux siécles à venir,
Sans que souillure aucune à son vaisseau s'attache;
Ainsi tu conçois Jésus-Christ,
Et ta virginité demeure ainsi sans tache
En nous donnant ce fils conçu du Saint-Esprit.

Comme tomboit du ciel cette manne mystique
Qui du peuple de Dieu faisoit tout le soutien,
Ainsi du sein du Père est descendue au tien
Celle qui des enfants est le seul viatique.
La manne merveilleuse, et que nous figuroit
Celle qu'en la cueillant tout ce peuple admiroit,
Par une autre merveille ainsi nous est donnée:
Ainsi nous pouvons prendre, ainsi nous est offert
Plus que ne recevoit cette troupe étonnée
Qui durant quarante ans s'en nourrit au désert.

Ta grace par l'effet avilit la figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en sème l'oubli;
Et par sa nouveauté l'univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture;
Les nouvelles clartés de la nouvelle loi
Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laissent rien d'obscur pour ces nouveaux fidèles;
Et ce qui jadis éblouit,
Sitôt que tu répands ces lumières nouvelles,
Ou s'épure ou s'évanouit.

Ce grand auteur de toutes choses,
Ce Dieu qui fait d'un mot, quoi qu'il ait résolu,
Te regarda toujours comme un vase impollu
Où ses graces seroient encloses:
Vase noble, admirable, et charmant à l'aspect,
Digne d'un saint hommage et d'un sacré respect,
Digne enfin du trésor qu'en toi sa main enferme:
C'est par toi qu'il voulut qu'on goûtât en ces lieux,
Pour arrhes d'un bonheur et sans borne et sans terme,
Ce pain des habitants des cieux.

Tu nous donnes ce pain des anges
Qué tes entrailles ont produit,
Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit
Jusqu'où ces purs esprits entonnent ses louanges;
C'est ce pain des enfants, ce comble de tous biens,
Qu'il ne faut pas donner aux chiens,
A ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes;
Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris;

Et, comme il les guérit des plus mortelles chutes,
Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.

C'est en lui que sont renfermées
Les plus salutaires douceurs
Que puissent aimer de tels cœurs,
Et les plus dignes d'être aimées;
Il est plein d'un suc ravissant,
D'un suc si gracieux, d'un suc si nourrissant,
Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde;
Il est pain, il est viande, il est tout autre mets;
Il rend seul une table en délices féconde,
Et doit être pour nous le banquet des banquets.

Ce mets nous rétablit, ce mets nous régénère;
Il raméne la joie et fait cesser l'ennui;
Ton fils, qui par ce mets attire l'ame à lui,
La guide par ce mets, et l'allie à son Père.
Ce mets de tous les biens est l'accomplissement;
Il est de tous les maux l'anéantissement:
Pour nous il vainc, il régne, il étend son empire;
Il soutient, il fait croître en sainte ambition;
Et, pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire,
Il éléve tout l'homme à sa perfection.

Il est le pain vivant et qui seul vivifie,
Il est ensemble et vie, et voie, et vérité,
Lui-même il nous départ son immortelle vie
Par les épanchements d'une immense bonté.
L'Église avec ce pain reçoit tant de lumière,

Que la nouvelle épouse efface la première
Par les vives splendeurs qui font briller sa foi :
La synagogue tombe, et périt auprès d'elle,
Et l'ombre de la vieille loi
Fait place au jour de la nouvelle.

La manne a donc tari, le ciel n'en verse plus;
La figure céde à la chose,
Et le pain que Dieu nous propose,
D'un ciel encor plus haut descend pour ses élus.
Si la manne eut cet avantage
Que des fils d'Israël elle fut le partage,
Ce pain est celui du chrétien.
O chrétien! pour qui seul est fait ce pain mystique,
Viens, mange; et, puisque enfin c'est un pain angélique,
Fais comme un ange, et montre un zéle égal au sien.

Passons de miracle en miracle..
Moïse met, au nom des tribus d'Israël,
Pour faire un prêtre à l'Éternel,
Douze verges au tabernacle;
Aaron y joint la sienne; elle seule y produit
Des feuilles, des fleurs et du fruit;
Par-là du sacerdoce il emporte le titre:
Tout ce peuple n'a qu'une voix,
Et de ce même Dieu qu'il en a fait l'arbitre
Il accepte à grands cris et bénit l'heureux choix.

Quelle nouveauté surprenante!
La fleur sort de l'aridité;

Le fruit, de la stérilité;
Un bois sec reverdit; il germe, éclot, enfante.
Où sont tes lois, nature, et que devient ton cours
Dans ces miraculeux retours
Qui rendent, malgré toi, l'impuissance fertile?
Et quel est le pouvoir qui ne prend qu'une nuit
Pour tirer d'une branche et séchée et stérile
Ces feuilles, ces fleurs, et ce fruit?

Ce fruit, et ces fleurs et ces feuilles,
Pour étaler aux yeux un si nouvel effet,
N'attendent point que tu le veuilles;
Dieu le veut, il suffit, le miracle se fait;
Il est son pur ouvrage: et comme ce grand Maître,
Sans prendre ton avis toi-même t'a fait naître,
Sans prendre ton avis il renverse tes lois:
Un bois sec rend du fruit par son ordre suprême;
Par son ordre suprême, ô Vierge! tu conçois,
Et ta virginité dans ta couche est la même.

Elle est toujours la même, et ce grand Souverain
En conserve les fleurs toujours immaculées
Alors qu'il fait germer dans ton pudique sein
La fleur de la campagne, et le lis des vallées.
Ta prompte obéissance attire sa faveur
Qui te fait de la terre enfanter le Sauveur,
Sans que ta pureté demeure moins entière;
Et cette obéissance, enflant ta charité,
D'un amour tout divin fait comme une rivière
Qui s'épanche à grands flots sur notre aridité.

Un prophète promet une nouvelle étoile :
Du milieu de Jacob cet astre doit sortir,
Une verge nouvelle en doit aussi partir :
L'une et l'autre a paru, l'une et l'autre est ton voile.
La verge d'Israël dont Moab est battu
Est un portrait de ta vertu
Qui de tous ennemis t'assure la défaite ;
Et la fleur qu'elle porte est ton fils Jésus-Christ,
En qui d'étonnement la nature muette
Voit ce qu'elle attendoit et jamais ne comprit.

L'étoile garde encor sa chaleur tout entière,
Bien qu'un rayon en sorte et brille sans égal ;
La pureté de sa lumière
Fait toujours même honte à celle du cristal :
Ce rayon qui la laisse ainsi brillante et pure
De ton fils et de toi nous offre la figure ;
De ce fils qui conserve en toi la pureté,
De toi qui le conçois sans souillure et sans tache,
Et qui gardes encor la même intégrité
Quand même de tes flancs pour naître il se détache.

Verge mystique d'Israël,
Par les prophètes tant promise,
Verge que le Père éternel
Sur toutes autres favorise,
De la racine de Jessé,
Comme ils nous l'avoient annoncé,
Nous te voyons sortir exempte de foiblesse :
Tu conçois par miracle, et ton merveilleux fruit

Rend pour toi compatible avecque la grossesse
Cette virginité que tout autre détruit.

N'es-tu pas cette étoile ensemble et cette verge,
Verge que de la grace arrose un clair ruisseau,
Étoile en qui Dieu fait un paradis nouveau,
Vierge et mère à-la-fois, et mère toujours vierge?
L'étoile a son rayon, et la verge a sa fleur:
Ton fils est l'un et l'autre, et de ce cher Sauveur
La fleur et le rayon nous présentent l'image;
Fleur céleste qui porte un miel tombé des cieux,
Et rayon dont l'éclat dissipe tout l'orage
Qui fit trembler la terre et gémir nos aïeux.

O verge dont aucune plante
N'égale la fertilité,
Étoile de qui la clarté
Sur toutes autres est brillante,
Tes paroles, tes actions
Ont toutes des perfections
Au-dessus de la créature;
Et l'homme accablé de malheurs
Ne sauroit où choisir protection plus sûre,
Ni se faire un repos moins troublé de douleurs.

Gédéon voit couvrir la toison de rosée,
En presse les flocons, et remplit un vaisseau
De cette miraculeuse eau
Qu'au reste de son champ le ciel a refusée.
O Marie! ô vaisseau plein de graces d'en-haut,

Que Dieu pour te former sans tache et sans défaut
Réserva pour toi seule et fit inépuisables!
Daigne, pour consoler notre calamité,
En verser quelque goutte aux pécheurs misérables
Que tu vois ici-bas languir d'aridité.

Oh! que cette rosée étoit vraiment céleste
Qui tomba dans ton chaste sein,
Lorsque de nous sauver un Dieu prit le dessein,
Et que la grace en toi devint si manifeste!
Le Soleil de justice alors qui te remplit
Fit qu'en toi s'accomplit
Le mystère où ce Dieu devoit s'unir à l'homme:
Il est homme, il est Dieu dans ton flanc virginal;
En commençant dès là ce que sa croix consomme,
Il t'honore à jamais d'un titre sans égal.

Sa grace te remplit sitôt qu'à son message
Ton humble obéissance eut donné son aveu,
Et que son messager y vit un digne feu
Te consacrer entière à ce divin ouvrage.
Telle, dès le moment qu'acheva Salomon
De consacrer un temple aux grandeurs de son nom,
La gloire du Seigneur en remplit tout l'espace;
D'un miracle pareil il couronne ta foi,
Et joint dès ici-bas tant de gloire à ta grace,
Que la grace et la gloire est même chose en toi.

Salomon, ce roi pacifique,
Éleva dans ce temple un trône au Dieu des dieux;

Et le Dieu de la paix, le monarque des cieux,
S'en fait un dans ton sein pudique.
Il vient y prendre place et finir notre ennui;
Un messager céleste envoyé devant lui
En ce pudique sein lui prépare la voie:
Mais, bien que de tout temps ce Dieu l'eût résolu,
Bien que l'ange à toi-même en eût porté la joie,
Ce Dieu n'auroit rien fait si tu n'avois voulu.

Mère vierge, mère de grace,
Palais de la Divinité,
Torrent d'amour et de bonté
Dont le cours jamais ne se lasse,
Illustre original de tant d'heureux crayons;
Mère du Soleil de justice,
Fais-en jusque sur nous descendre les rayons,
Porte-lui jusqu'au ciel nos vœux en sacrifice,
Et prête à nos besoins un secours si propice,
Que nous puissions enfin voir ce que nous croyons.

Créatures inanimées,
Qui formez jusqu'ici ce merveilleux portrait,
Souffrez que le beau sexe en rehausse le trait,
Et montre ses vertus encor mieux exprimées.
Laissez-nous admirer l'illustre Abigaïl,
Laissez-nous voir sa grace et son discours civil
Arrêter un torrent de fureurs légitimes;
Elle n'épargne dons, ni prières, ni pleurs,
Et force ainsi David à pardonner des crimes
Qui s'attiroient déja le dernier des malheurs.

Son arrogant époux, en festins si prodigue
Pour tous ceux qu'il assemble à tondre ses troupeaux,
Qui de ces jours d'excès fait ses jours les plus beaux,
Et pour de vains honneurs lâchement se fatigue;
Ce Nabal, dont l'orgueil, enflé de tant de biens,
Passe jusqu'au mépris de David et des siens,
Du pécheur insolent est une affreuse image;
Il brave comme lui le maître de son sort;
A ses vrais serviteurs comme lui fait outrage,
Et comme lui s'attire une infaillible mort.

D'ailleurs ce David tout aimable,
Qu'à se venger on voit si prompt,
Flexible à la prière, et sensible à l'affront,
En clémence, en rigueur à nul autre semblable;
Ce guerrier si benin, qui devient sans pitié
Au mépris et des siens et de son amitié,
Forme de Jésus-Christ l'adorable peinture:
Bien qu'il soit Dieu de paix, le foudre est en ses mains;
Et, tout bon qu'il veut être, il sait venger l'injure
Et qu'on fait à sa gloire et qu'on fait à ses saints.

A force de présents, à force de prières,
La belle Abigaïl arrête ce grand cœur,
Et désarme elle seule une juste fureur
Qu'allumoient de Nabal les réponses trop fières;
Elle fait alliance entre David et lui.
O Vierge! notre unique appui,
Pour nous près de ton fils tu fais la même chose,
Et ce lait virginal de quoi tu le nourris,

Sitôt que ta prière à sa fureur s'oppose,
D'infames criminels nous rend ses favoris.

De ce même David, race vraiment royale,
Digne sang des plus dignes rois,
Mère et fille d'un Dieu qui te laisse à ton choix
Dispenser les trésors de sa main libérale;
Ce Dieu, qui près de lui te donne un si haut rang,
Par la nouvelle loi qu'il scella de son sang,
Nous a tous faits tes fils : montre-toi notre mère;
Sois de cette loi même et la joie et l'honneur,
Et contre tous les traits d'une juste colère
Sers-nous de bouclier, et fais notre bonheur.

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain :
Toi seule as dans ta main
De quoi du vieil Adam purger toute l'offense;
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert,
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime;
Et, quoi que les enfers osent nous suggérer,
Quiconque te sait honorer
Ne sait plus ce que c'est que crime.

Il fait donc bon te rendre un sincère respect,
En faire sa plus noble étude,
Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect,
Mettre toute sa gloire à cette servitude :
Car enfin les sentiers que tu laisses battus

Sont par-tout semés de vertus
Qui de tes serviteurs font l'entière assurance;
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le ciel fait revivre à jamais.

Après Abigaïl, aussi sage que belle,
Judith montre un courage égal à sa beauté
Quand des Assyriens le monarque irrité
Traite Béthulie en rebelle:
Pour venger le mépris qu'on y fait de ses lois,
Ce roi, qui voit sous lui trembler tant d'autres rois,
Envoie à l'assiéger une effroyable armée;
Holopherne préside à ce barbare effort,
Et de la multitude en ses murs enfermée
Aucun ne sauroit fuir ou les fers ou la mort.

Que résous-tu, Judith? qu'oppose pour remède
L'amour de ta patrie à de si grands malheurs?
Et que doit ce grand peuple accablé de douleurs
Contre tant d'ennemis espérer de ton aide?
Tu portes dans leur camp le doux art de charmer,
Tu vois leur Holopherne, et tu t'en fais aimer;
Sa joie est sans pareille, et son amour extrême;
Il croit par un festin te le témoigner mieux,
Il s'enivre, il s'endort; et de son poignard même
Tu lui perces le cœur qu'avoient percé tes yeux.

Cette Béthulie assiégée
Des bataillons assyriens,

Et prête à s'en voir saccagée
Par la division des siens,
C'est, ô Vierge, qu'un Dieu révère,
L'épouse de ton fils, l'Église, notre mère,
Qu'assiége l'hérésie, et qu'attaque l'enfer :
Forte de ton secours, elle en brave l'audace;
Et tant que pour appui ses murs auront ta grace,
Elle est sûre d'en triompher.

Belle et forte Judith, qui sauves d'Holopherne
Ta chère Béthulie et tous ses habitants,
Puisque par ton esprit l'Église se gouverne,
Ses triomphes iront aussi loin que le temps :
Tu combats, tu convaincs, tu confonds l'hérésie;
Et, quoi qu'ose sa frénésie,
Elle tremble à te voir les armes à la main,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille,
Sur nous, qui sommes ta famille,
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

Ils n'y répandent pas cette seule espérance,
Ils y joignent l'esprit qui mène à son effet,
Un esprit de douceur, qu'en Dieu tout satisfait,
Un esprit de clarté, de conseil, de science :
La sagesse à la force en nous s'unit par eux,
La crainte filiale au respect amoureux,
Qui donne un vol sublime aux ames les plus basses;
Tous ces trésors sur nous par toi sont épanchés,
Et Dieu t'a départi toute sorte de graces
Pour faire en ta faveur grace à tous nos péchés.

La charmante Esther vient ensuite;
Assuérus l'épouse et la fait couronner,
Et la part qu'en son lit on le voit lui donner
Montre l'heureux succès d'une sage conduite;
La superbe Vasthi, que son orgueil déçoit,
Rejette avec mépris l'ordre qu'elle en reçoit,
Et son propre festin par sa perte s'achève.
Quelle vicissitude en ce grand changement!
L'arrogance fait choir, l'humilité relève;
L'une y trouve son prix, l'autre son châtiment.

Oh! que ces deux beautés ont peu de ressemblance!
En l'une on voit un cœur à la vertu formé,
Un cœur humble, un cœur doux, et digne d'être aimé,
Mais qui ne sait aimer qu'avec obéissance;
En l'autre, une fierté qui ne veut point de loi,
Qui croit faire la reine en dédaignant son roi,
Et que l'orgueil du trône a rendue indocile:
Cet orgueil obstiné ne sert qu'à la trahir,
Et prépare à sa chute une pente facile
Par l'horreur que lui fait la honte d'obéir.

Sainte Vierge, est-il rien au monde
Ou plus humble, ou plus doux, ou plus charmant que toi?
Est-il rien sous les cieux qui fasse mieux la loi
Aux schismes dont la terre abonde?
Non, il n'est rien si gracieux,
Rien si beau, rien si précieux,
Si nous en croyons l'Écriture,
Et même sous l'obscurité

L'énigme y fait trop voir qu'aucune créature
N'approche de ta pureté.

Tu veux donc bien qu'Esther ait place en ton image,
Que ses traits les plus beaux servent d'ombres aux tiens,
Toi dont les actions, toi dont les entretiens
Ont tant d'humilité, tant d'amour en partage.
Parmi tout ce qu'envoie aux siècles à venir
La lecture ou le souvenir,
Ta bonté, ta douceur, ne trouvent point d'égales;
Elles charment Dieu même aussi bien que nos yeux;
Et, plus ici tu te ravales,
Plus il t'éléve haut dans l'empire des cieux.

Mêmes vertus en elle ébauchoient ton mérite,
Et son pouvoir au tien n'a pas moins de rapport:
Aman en fait l'épreuve, et son perfide effort
Voit retomber sur lui l'orage qu'il excite.
Un Juif voit tant d'orgueil sans fléchir les genoux;
Pour ce mépris d'un seul il veut les perdre tous,
Il en fait même au roi signer l'ordre barbare:
L'affligé Mardochée à sa niéce en écrit.
Ne tremblez plus, ô Juifs! une beauté si rare
Veut périr ou sauver son peuple qu'on proscrit.

Esther, tendre et sensible au mal qui le menace,
Y hasarde sa vie, et se présente au roi;
Le roi, pour l'affranchir des rigueurs de sa loi,
Vers des appas si doux tend le signal de grace:
Esther avec respect le convie au festin,

Lui peint d'elle et des siens le malheureux destin,
Et de son favori l'insolence et les crimes:
Ce lâche tout surpris demeure sans parler;
Et les siens avec lui sont livrés pour victimes
A ce peuple innocent qu'il vouloit s'immoler.

Ce que fait Esther pour ses frères,
Tu le fais pour tes serviteurs,
Tu fais retomber nos misères
Sur la tête de leurs auteurs;
Quoi qu'attente leur perfidie,
La grace, qui te donne un Dieu pour ton époux,
En un moment y remédie;
Et, pour rudes que soient leurs coups,
Ta pitié, par elle enhardie,
Ose tout et peut tout pour nous.

L'implacable ennemi de l'homme
Sous l'orgueilleux Aman dépeint,
C'est l'ange en qui jamais cet orgueil ne s'éteint,
Le serpent déguisé qui fit mordre la pomme:
Chassé du Paradis, il nous le veut fermer;
Banni dans les enfers, il y veut abymer
Ceux dont sa place au ciel doit être la conquête!
Mais, quoi qu'ose sa haine à toute heure, en tout lieu,
Vierge, ton pied l'écrase; et, lui brisant la tête,
Tu fais d'un seul regard notre paix avec Dieu.

Tu te plais à garder tes serviteurs fidèles
Comme la prunelle des yeux;

Ta main pour avant-goût des cieux
Leur fait un nouveau siècle et des douceurs nouvelles;
Tu leur sers de refuge; et pour les consoler
Sur eux tu laisses découler
Mille et mille faveurs du Monarque suprême:
Tu puises comme épouse en ses divins trésors,
Vrai livre de la loi que fait sa bonté même,
Et sacré tabernacle où reposa son corps.

Vive fleur du printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des vierges, fleur des fleurs,
Fontaine de secours, dont les saintes liqueurs
Conservent toute notre race;
L'odeur de ton mérite ici-bas sans pareil
Attire l'ange du conseil,
Le Souverain des rois, le Seigneur des armées:
Et tu fais que du firmament
Les portes si long-temps fermées
S'ouvrent pour terminer notre bannissement.

Noé flottoit encor sur les eaux du déluge,
Et, troublé qu'il étoit d'avoir vu tout périr,
Il doutoit si lui-même auroit où recourir,
S'il auroit hors de l'arche enfin quelque refuge;
Il lâche la colombe, et les monts découverts
Lui présentent des rameaux verts
Que jusque dans cette arche en son bec elle apporte:
Ce retour le ravit, et ses enfants et lui
Reprennent une joie aussi pleine, aussi forte
Que l'étoient jusque-là leur trouble et leur ennui.

Les Hébreux au désert par l'ordre de Moïse
Élévent un serpent d'airain;
Sa vue est un reméde et facile et soudain
Qui leur rend la santé promise:
Les vipères et les serpents
Qu'en ce vaste désert ce peuple voit rampants
N'ont plus de morsures funestes;
Cet aspect salutaire en fait la guérison,
Et contre eux leur figure a des vertus célestes
Plus fortes que tout leur poison.

Plus simple que n'est la colombe,
Tu nous rends plus de joie et plus de sûreté,
Et protéges si bien la vraie humilité
Que jamais elle ne succombe:
Un Dieu qui sort de toi te laisse des vertus
A relever nos cœurs sous le vice abattus;
Quel qu'en soit le poison; ta force le surmonte;
Et cet heureux reméde à nos péchés offert
Passe le serpent du désert,
Et fait la guérison plus prompte.

Cette porte fermée, et qui n'ouvroit jamais,
Que vit Ézéchiel à l'orient tournée,
Par ce même orient de ses splendeurs ornée,
Est encore un de tes portraits;
Aucun n'entre ni sort par elle
Que cette sagesse éternelle
Qui doit de notre chair un jour se revêtir;
Mais, soit qu'elle entre ou sorte, on voit même clôture,

Et Dieu n'y fait point d'ouverture
Ni pour entrer ni pour sortir.

Ta virginité sainte est la porte sacrée
Dont ce Dieu fit le digne choix
Pour faire au monde son entrée,
Comme pour en sortir il le fit de la croix.
Il entre dans tes flancs, il en sort sans brisure;
Avec ce privilége il y descend des cieux:
Sans que ta pureté souffre de flétrissure
Il prend un corps en toi pour se montrer aux yeux;
Et n'est pas moins assis au-dessus du tonnerre,
Bien qu'en ce corps fragile il marche sur la terre.

Tel qu'au travers d'un astre on voit que le soleil
Trouve une impénétrable voie,
Sa lumière en descend avec éclat pareil,
Et ne brise ni rompt l'astre qui nous l'envoie;
Ce canal transparent, toujours en son entier,
Peint l'inviolable sentier
Par où le vrai Soleil passe sans ouverture:
Telle en ta pureté, Vierge, tu le conçois;
Mais l'astre suit ainsi l'ordre de la nature,
Et tu conçois ton fils en dépit de ses lois.

Son bien-aimé disciple à qui ce digne Maître
Te donna pour mère en mourant,
Lui que le tendre amour de ce fils expirant
Fit ton fils en sa place, et qui se plut à l'être;
Cet apôtre prophète à Pathmos exilé

Y voit plus que n'a révélé
D'aucun de ses pareils l'énigmatique histoire;
Il voit un signe au ciel si merveilleux en soi,
Il y voit un crayon si parfait de ta gloire,
Qu'il doute s'il y voit ou ta figure ou toi.

Il y voit une femme en beauté singulière:
Le soleil la revêt de ses propres rayons;
La lune est sous ses pieds avec même lumière
Qu'en son plus grand éclat d'ici nous lui voyons;
Douze astres forment sa couronne;
Et si tant de splendeur au-dehors l'environne,
Ce que le dedans cache est encor plus exquis;
Elle est pleine d'un fils qu'à peine l'on voit naître
Qu'aussitôt le souverain Maître
Lui fait place en son trône, et le reçoit pour fils.

Est-elle autre que toi, cette femme admirable?
Et son lumineux appareil
D'astres, de lune, et de soleil,
N'est-il pas de ta couche un apprêt adorable?
Est-ce une autre que toi que de tous ses trésors
Et remplit au-dedans et revêt au-dehors
Le brillant Soleil de justice;
Et fait-il commencer par une autre en ces lieux
Ce royaume de Dieu si doux et si propice
Qui réunit la terre aux cieux?

La milice du ciel qui sous tes lois se range
Comme la lune sous tes pieds,

Y fait incessamment résonner ta louange,
Et sert d'illustre base au trône où tu te sieds;
De tes plus saints aïeux la troupe glorieuse
Fait la couronne précieuse
Des astres qui ceignent ton front;
Le nombre en est égal à celui des apôtres,
Et nous donne l'exemple et des uns et des autres
Pour être un jour par toi près de Dieu ce qu'ils sont.

Cette plénitude étonnante
Des graces que sa main sur toi seule épandit,
Joint à tant de vertus, joint à tant de crédit,
La gloire de la voir toujours surabondante.
Vierge par excellence, et mère du Très-Haut,
Toujours sans tache et sans défaut,
Lumière que jamais n'offusque aucun nuage,
De tant de plénitude épands quelque ruisseau,
Et de tant de splendeurs dont brille ton visage,
Laisse jusque sur nous tomber un jour nouveau.

En toi toutes les prophéties
Qui de toi jamais ont parlé,
Par le plein effet éclaircies,
Font voir ce que leur ombre a si long-temps voilé;
Les énigmes de l'Écriture,
Dont s'enveloppe ta figure,
Ont perdu leur obscurité,
Et ce que t'annoncent les anges,
Ce qu'ils te donnent de louanges
Est rempli par la vérité.

Refuge tout-puissant de la foiblesse humaine,
Incomparable Vierge, étoile de la mer,
Calme-nous-en les flots prêts à nous abymer;
De nos vieux ennemis dompte pour nous la haine;
Purge en nous tout l'impur, tout le terrestre amour,
Toi qui conçois ton Dieu, toi qui le mets au jour,
Sans en être un moment moins pure;
Toi, la pierre angulaire, en qui l'on voit s'unir
Les vérités à la figure,
Ou plutôt la figure en vérités finir.

Les figures ont peint l'excès de ta puissance;
Fais-nous-en ressentir l'effet:
Parle, prie; et Dieu satisfait
Laissera désarmer sa plus juste vengeance.
Tu te sieds à sa dextre à côté de ton fils;
La tienne de ce trône où lui-même est assis
Peut aux plus lâches cœurs rendre une sainte audace:
De là de tous les tiens tu secours les besoins;
Et comme ta prière obtient pour eux sa grace,
L'œuvre de leur salut est l'œuvre de tes soins.

Cette adorable chair qu'il forma de la tienne,
Ce sang qu'il tira de ton sang,
Quelque haut rang au ciel que l'un et l'autre tienne,
T'ont cru devoir le même rang:
Comme sans cesse il considère
Qu'il prit et l'un et l'autre en ton pudique flanc,
Sans cesse il te chérit, sans cesse il te révère;
Et, comme il est ton fils aussi bien que ton Dieu,

L'amour et le respect qu'il garde au nom de mère
Ne t'auroient pu jamais souffrir en plus bas lieu.

Ce fils t'élève ainsi sur toute créature,
Te fait ainsi jouir de la société
De cette immense Trinité
Qui donne à tes vertus un pouvoir sans mesure.
Fais-nous-en quelque part pour monter jusqu'à toi;
Donne-nous cet amour, cet espoir, cette foi,
Qui doivent y servir d'échelle;
Et d'un séjour si dangereux
Tire-nous à celui de la gloire éternelle
Qui fait le prix des bienheureux.

FIN.

PSAUMES,

CANTIQUES ET HYMNES

TRADUITS.

PSAUMES.

PSAUME IV.

Cùm invocarem, exaudivit me Deus.

Sitôt que j'invoquai le Dieu de ma justice,
Il exauça mes vœux, il prit pitié de moi;
Dans mes afflictions sa main me fut propice,
Et dilata mon cœur qu'avoit serré l'effroi.

Montrez pour moi, Seigneur, une pitié nouvelle:
Vous voyez sur mes bras de nouveaux ennemis;
Dissipez leurs conseils, ramenez mon rebelle,
Exaucez ma prière, et me rendez mon fils.

Lâches, dont le complot en ces ennuis me plonge,
Jusqu'où porterez-vous des cœurs durs et pesants?
Jusqu'où prendrez-vous soin d'appuyer le mensonge?
Jusqu'où d'un vain orgueil serez-vous partisans?

Avez-vous oublié par combien de miracles
Dieu m'a mis dans le trône et soutenu son choix?
Le croyez-vous moins fort à briser tous obstacles
Aussitôt que vers lui j'éléverai ma voix?

Prenez contre le crime une digne colère;
Connoissez votre faute, et cessez de faillir;
Et faites dans vos lits un examen sévère
De ce que votre cœur espère en recueillir.

Qu'un juste repentir offre vos sacrifices:
Mettez-vous en état d'espérer au Seigneur;
Venez, et laissez dire aux esclaves des vices:
Qu'on nous offre du bien, on aura notre cœur.

Sa lumière divine a mis sur mon visage
De ses vives clartés la sainte impression;
Et sa parfaite joie a mis dans mon courage
De quoi me soutenir contre l'oppression.

Avant cette fureur de la guerre civile,
A-t-on vu des sujets plus heureux que les miens?
L'abondance du vin, du froment, et de l'huile,
En augmentoit le nombre en augmentant leurs biens.

Je reverrai, Seigneur, encor la même chose
Dès qu'il vous aura plu me redonner la paix;
C'est sur ce doux espoir que mon cœur se repose;
C'est à ce doux effet qu'il borne ses souhaits.

Ces graces, ô mon Dieu! passeroient les premières:
Mais sur votre bonté j'ose m'en assurer;
Et vous m'avez tant fait de faveurs singulières,
Que j'espère aisément plus qu'on n'ose espérer.

Gloire au Père éternel, la première des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-ellè encor maintenant et sans fin.

PSAUME VI.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Je l'avouerai, Seigneur, votre juste colère
Ne peut avoir pour moi trop de sévérité;
Mais ne me corrigez qu'en père,
Et non pas en maître irrité.

Avec compassion regardez ma foiblesse:
Je souffre sans relâche, et languis sans repos;
Guérissez-moi, le mal me presse,
Et passe jusque dans mes os.

Mon ame en est troublée, et ne sait plus qu'attendre,
Tant chaque jour l'accable et de crainte et d'horreur;
Mais jusqu'où voulez-vous étendre
Les marques de votre fureur?

Détournez-en le cours qui sur moi se déborde;
Du torrent qui bondit venez me préserver:

C'est à votre miséricorde
Qu'il appartient de me sauver.

L'empire de la mort, sous qui mon corps succombe,
Nous laisse-t-il de vous le moindre souvenir,
Et le silence de la tombe
Nous apprend-il à vous bénir?

Abattu de tristesse et travaillé d'alarmes,
Soupirer et gémir, c'est tout ce que je puis;
Et baigner mon lit de mes larmes,
Ce sont mes plus heureuses nuits.

Mon œil épouvanté de toutes parts n'envoie
Que des regards troublés d'un si cuisant malheur;
Et mes ennemis ont la joie
De me voir blanchir de douleur.

Sortez d'auprès de moi, noirs ouvriers du crime,
Qu'on voyoit si ravis de me voir aux abois;
Du Seigneur la bonté sublime
Daigne entendre ma triste voix.

Mes larmes ont monté jusque devant sa face;
Il a reçu mes vœux; mes soupirs l'ont touché,
Mes cris en ont obtenu grace,
Il n'a plus d'yeux pour mon péché.

Allez; qu'à votre tour la misère vous trouble;
Rougissez tous de honte en cette occasion,

Et que chaque moment redouble
Cette prompte confusion.

Gloire, etc.

PSAUME VIII.

Domine, Dominus noster.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre!

L'œil qui d'un seul regard contemple ces bas lieux
Voit ta magnificence aux plus bas lieux gravée,
Et, sitôt qu'il s'éléve aux cieux,
Par-dessus tous les cieux il la voit élevée.

Ton plus parfait éloge, exprès tu l'as commis
Aux accents imparfaits que hasarde l'enfance,
Pour confondre tes ennemis,
Et détruire l'esprit de haine et de vengeance.

Lorsque je vois des cieux le brillant appareil,
De ta savante main je ne vois que l'ouvrage;

Et lune, étoiles, ni soleil,
N'ont aucunes splendeurs qu'elle ne leur partage.

Parmi ces grands effets qui te font admirer,
Seigneur, qu'est-ce que l'homme, et quel est son mérite?
Et qui t'oblige à l'honorer
D'un tendre souvenir, d'une douce visite?

Un peu moindre que l'ange il t'a plu le former,
De gloire et de grandeurs tu combles sa naissance,
Et ce qu'il te plut d'animer
Fut aussitôt par toi soumis à sa puissance.

A peine la nature avoit rempli ta voix,
Que ta voix sous nos pieds rangea ces nouveaux êtres;
Les hôtes des champs et des bois,
Tout nous sert aujourd'hui, tout servit nos ancêtres.

Les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux
De ton image en nous reconnoissent l'empire;
Et sous ces liquides tombeaux
Tout ce qui nage ou vit, c'est pour nous qu'il respire.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre!

Gloire, etc.

PSAUME XVIII.

Cœli enarrant gloriam Dei.

Des célestes lambris la pompeuse étendue
Fait l'éloge du souverain,
Et tout le firmament ne présente à la vue
Que des ouvrages de sa main.

Le jour prend soin d'apprendre au jour qui lui succède
Ce que sa parole a produit;
Et la nuit, qui l'a su de la nuit qui lui cède,
L'enseigne à celle qui la suit.

Aux quatre coins du monde ils parlent un langage
Qu'entendent toutes nations;
Et des plus noirs climats l'hôte le plus sauvage
En comprend les instructions.

Ils servent de tableaux ainsi que de trompettes;
Ce qu'ils disent ils le font voir;
Et des grandeurs de Dieu s'ils sont les interprètes,
Ils en sont aussi le miroir.

Le soleil, qui lui sert de trône incorruptible,
Les étale aux regards de tous,

Et ce visible agent d'un monarque invisible
En est paré comme un époux.

Il part tel qu'un géant, armé d'une lumière,
Ceint d'un feu qui nous enrichit;
Et du sommet des cieux il s'ouvre une carrière
Dont jamais il ne s'affranchit.

Chaque jour pour finir et reprendre sa course,
Il remonte au même sommet,
Et sa chaleur par-tout verse l'heureuse source
Des biens que son maître promet.

La loi du même Dieu n'est pas moins salutaire;
Elle touche, elle convertit;
Et pour les yeux du corps que le soleil éclaire,
Elle éclaire ceux de l'esprit.

Sa parole est fidèle, et répand la sagesse
Dans les cœurs les plus ravalés;
Sa justice est exacte, et répand l'alégresse
Dans les cœurs les plus désolés.

C'est la sainte frayeur de ses ordres suprêmes
Qui fait vivre à l'éternité;
Ils sont tous en tous lieux justifiés d'eux-mêmes,
Tous sont la même vérité.

L'or, la perle, et l'éclat des pierres précieuses,
Sont beaucoup moins à souhaiter,

Et les douceurs du miel les plus délicieuses
Sont bien moins douces à goûter.

Aussi ton serviteur avec soin les observe;
Tu le sais, ô Dieu! tu le vois.
Oh! que grand est le prix que ta bonté réserve
Aux ames qui gardent tes lois!

Mais qui connoît, Seigneur, les péchés d'ignorance?
Épure-m'en dès aujourd'hui;
Pardonne ceux d'orgueil, de propre suffisance;
Et défends-moi de ceux d'autrui.

Si je pouvois sur moi leur ôter tout empire,
Si je m'en voyois bien purgé,
Des crimes les plus grands que tout l'enfer inspire
Je m'estimerois dégagé.

Il ne sortiroit lors aucun mot de ma bouche
Qui ne plût au grand Roi des cieux;
Je ne m'entretiendrois que de ce qui le touche,
Je l'aurois seul devant les yeux.

Seigneur, qui de tous maux êtes le seul reméde,
Et de tout bien l'unique auteur,
En ces pressants besoins prodiguez-moi votre aide,
Et soyez mon libérateur.

Gloire, etc.

PSAUME XIX.

Exaudiat te Dominus in die tribulationis.

En ces jours dont l'issue est souvent si fatale,
Daigne ouïr le Seigneur les vœux que tu lui fais,
Et du Dieu de Jacob la vertu sans égale
Par sa protection répondre à tes souhaits !

Des célestes lambris de sa sainte demeure
Daigne son bras puissant t'envoyer du secours,
Et du haut de Sion renverser à toute heure
Sur l'orgueil ennemi les périls que tu cours !

Puisse ton cœur soumis, puisse ton sacrifice
S'offrir à sa mémoire en tous temps, en tous lieux !
Puisse ton holocauste offert à sa justice
Élever une flamme agréable à ses yeux !

Qu'un bonheur surprenant, une faveur solide
Porte plus loin ton nom que n'ose ton desir !
Que dans tous tes conseils son Esprit saint préside,
Et leur donne l'effet que tu voudras choisir !

De tes prospérités nous aurons pleine joie,
Nous bénirons ce Dieu qui t'en fait l'heureux don;

Nous vanterons par-tout son bras qui les déploie,
Nous nous glorifierons nous-mêmes en son nom.

Qu'il ne se lasse point de remplir tes demandes,
Lui qui t'a couronné pour régner sous sa loi,
Et que par des bontés de jour en jour plus grandes
Il fasse encor mieux voir l'amour qu'il a pour toi.

Des lumineux palais de sa demeure sainte
Il entendra tes vœux, défendra tes états,
Montrera qu'il est digne et d'amour et de crainte,
Et qu'il tient en sa main le sort des potentats.

Ceux qui nous attaquoient ont mis leur confiance,
Les uns en leurs chevaux, les autres en leurs chars;
Nous autres mieux instruits par notre expérience,
Nous l'avons mise au Dieu qui règle les hasards.

Ceux-là sont demeurés ou morts, ou dans nos chaînes,
Leurs chars et leurs chevaux les ont embarrassés;
Et ceux qui nous voyoient trébucher sous leurs haines
Nous ont vus par leur chute aussitôt redressés.

Sauvez notre grand roi, bénissez-en la race,
Embrasez-le, Seigneur, de vos célestes feux:
Nous demandons pour lui chaque jour votre grace;
Donnez un plein effet à de si justes vœux.

Gloire, etc.

PSAUME XXIII.

Domini est terra, et plenitudo ejus.

La terre est au Seigneur et toute son enceinte:
Il la forma lui-même en commençant le temps;
Et son globe appartient à sa majesté sainte,
Ainsi que tous ses habitants.

Tout à l'entour des mers c'est lui qui l'a posée,
C'est lui qui l'affermit au-dessus de tant d'eaux,
C'est lui qui des courants dont elle est arrosée
L'éléve sur tous les ruisseaux.

Mais comment s'élever et quel chemin se faire
A la sainte montagne où brille son palais?
Et qui s'établira dans son grand sanctuaire
Pour y demeurer à jamais?

L'homme au cœur pur et droit, à l'innocente vie,
Qui n'a point de son Dieu reçu son ame en vain,
Qui par aucun serment, fourbe, ni calomnie,
N'a fait injure à son prochain.

Le Seigneur à jamais bénira sa conduite,
Le Seigneur, dont il prend la gloire pour seul but.

Oui, Dieu lui fera grace, et ses bontés ensuite
L'admettront au port de salut.

C'est là ce qu'il réserve à cette heureuse race
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du ciel,
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
De l'unique Dieu d'Israël.

Ouvrez, princes, ouvrez vos portes éternelles;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux escadrons fidèles:
Le roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce roi de gloire? à quoi peut-on connoître
Où s'étend son empire et ce que peut son bras?
C'est un roi le plus fort qu'on ait encor vu naître;
C'est un roi puissant aux combats.

Ouvrez, encore un coup, princes, ouvrez vos portes;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux fidèles cohortes:
Le roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin quel est ce roi de gloire,
Quels peuples, quels climats sont rangés sous sa loi:
C'est le roi tout-puissant, le roi de la victoire,
C'est Dieu qui lui-même est ce roi.

Gloire, etc.

PSAUME XXX.

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

J'ai mis en vous mon espérance,
Sera-ce à ma confusion,
Seigneur? et votre bras est-il dans l'impuissance
De me faire justice en cette occasion?

Déployez-le, l'ennemi presse,
Prêtez l'oreille à mes clameurs :
Venez, et hâtez-vous d'appuyer ma foiblesse;
Pour peu que vous tardiez, tout me manque, et je meurs.

Je n'ai plus ni vivres ni places,
Je n'ai ni troupes ni vigueur;
Et, si votre secours n'arrête mes disgraces,
Je succombe à la force, ou tombe de langueur.

Mais vous serez ma citadelle,
Vous suppléerez à mes besoins;
J'aurai pour ma conduite une grace nouvelle,
J'aurai pour subsistance un effet de vos soins.

C'est en vain qu'on me dresse un piége,
C'est en vain qu'on veut m'assiéger;

Vous romprez les filets, vous confondrez le siége,
Un seul de vos regards saura me protéger.

Souffrez qu'en vos mains je remette
Une ame réduite aux abois :
O Dieu de vérité ! servez-moi de retraite,
Vous qui m'avez déja racheté tant de fois.

Gloire, etc.

PSAUME XXXI.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

Heureux sont les mortels dont les saints artifices
Ont lavé les péchés par des pleurs assidus,
Et par le rude choix de leurs justes supplices
Les ont si bien couverts que Dieu ne les voit plus !

Plus heureux l'homme encor dont l'innocente vie
N'a rien que Dieu lui veuille imputer à forfait,
L'homme en qui jamais fourbe et jamais calomnie
N'infecte ce qu'il dit, n'empeste ce qu'il fait !

Mon crime s'est long-temps caché sous le silence ;
Mes maux en sont accrus, mon visage envieilli ;

Et les cris que m'arrache enfin leur violence
Sont le fruit douloureux que j'en ai recueilli.

Mon ame en a senti ta main appesantie,
Dont le fardeau secret m'accable nuit et jour;
Mon corps en a senti sa vigueur amortie,
Et l'angoisse a plus fait sur moi que ton amour.

C'est elle qui me force à ne te plus rien taire:
Je veux t'avouer tout, Seigneur, et hautement
Me dire un assassin, un traître, un adultère;
En accepter la honte, aimer le châtiment.

En vain, mon ame, en vain cet aveu t'effarouche,
Il faut servir à Dieu de témoin contre nous;
Vois que ces mots à peine ont sorti de ma bouche,
Qu'ils m'ont rendu sa grace et fléchi son courroux.

C'est comme en doit user une ame qui n'aspire
Qu'à rentrer au vrai calme où met la sainteté;
Il faut qu'elle s'accuse, il faut qu'elle soupire
Tandis qu'elle a le temps d'implorer sa bonté.

Que la fureur des eaux par un nouveau déluge
Sur les plus hauts rochers ose encor s'élever;
Quand l'homme t'a choisi, Seigneur, pour son refuge,
Ces eaux jusques à lui ne sauroient arriver.

J'ai mis en toi le mien contre l'affreux ravage
Des tribulations où tu m'as vu plongé;

J'ai mis en toi ma joie : achève et me dégage
De toutes les fureurs dont je suis assiégé.

Oui, je te donnerai, me dis-tu, la prudence,
Pour servir à tes pas de règle et de flambeau,
Je t'instruirai moi-même en ma haute science,
Et j'aurai l'œil sur toi jusque dans le tombeau.

Vous donc, si vous voulez éviter les tempêtes
Que son juste courroux roule à chaque moment,
Mortels, ne soyez pas semblables à des bêtes
Qui manquent de raison et de discernement.

Domptez avec les mors, domptez avec la bride,
Ces esprits durs et fiers, ces naturels brutaux
Qui refusent, Seigneur, de vous prendre pour guide,
Hommes, mais après tout moins hommes que chevaux.

Il est mille fléaux pour le pécheur rebelle
Qui ne veut suivre ici que son propre vouloir;
Mais la miséricorde est un rempart fidèle
Pour quiconque à vous seul attache son espoir.

Faites-en éclater une pleine alégresse,
Justes, sans crainte aucune ou de trouble ou d'ennui;
Et vous, cœurs purs et droits, glorifiez sans cesse
L'auteur de votre joie, et vous-mêmes en lui.

Gloire, etc.

PSAUME XXXVII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Seigneur, quand tu voudras convaincre ma foiblesse,
Mets à part la fureur de tes ressentiments,
Et ne consulte point ton ire vengeresse
Sur le choix de mes châtiments.

Les flèches que sur moi ton bras a décochées
De leurs pointes d'acier hérissent tout mon cœur,
Et ta main enfonçant leurs atteintes cachées
S'est affermie en sa rigueur.

Je ne vois sur ma chair que blessures mortelles,
Qu'ulcères qu'à toute heure ouvrent de nouveaux traits;
Mes crimes ont pour moi des pointes éternelles
Qui de mes os chassent la paix.

Ces crimes entassés élèvent sur ma tête
Des eaux de ta colère un fier débordement,
Et d'un fardeau si lourd la pesanteur m'apprête
Un long et triste accablement.

Ma folie a long-temps négligé ma blessure;
Elle en a vu sans soin la plaie et les tumeurs,

Et voit honteusement tourner en pourriture
La corruption des humeurs.

La misère m'accable et la douleur me presse;
J'en marche tout courbé, j'en vis tout abattu,
Et par-tout où je vais l'excès de ma tristesse
M'y traîne foible et sans vertu.

Ce n'est qu'illusion que l'éclat de ma vie,
Qu'un vieux songe qui flatte, et qu'on rappelle en vain;
Il fait place à l'horreur de cette chair pourrie,
Et d'un corps qui n'a rien de sain.

Dans ces afflictions et ces gênes cruelles,
Quand je crois ne pousser que des gémissements,
Je sens de nouveaux maux, et des rigueurs nouvelles
Les tourner en rugissements.

Seigneur, jetez les yeux sur ma douleur profonde:
Vous savez mes desirs, vous les connoissez tous;
Et j'ai beau déguiser ces maux à tout le monde,
Ils n'ont rien de caché pour vous.

Mon cœur est plein de trouble, et ma vigueur entière
M'abandonne et m'expose à des ames sans foi;
Et celui qui servoit à mes yeux de lumière
Lui-même n'est plus avec moi.

Son exemple a séduit mes amis et mes proches;
Ils ont vu ma misère, et s'en sont écartés,

Et ces lâches esprits reviennent aux approches
Sous l'étendard des révoltés.

Les plus attachés même à chercher ma présence
M'ont regardé de loin sans m'offrir de secours,
Et laissé sans obstacle agir la violence
Qui cherchoit à trancher mes jours.

De ceux qui m'ont haï les langues mensongères
Par des contes en l'air chaque jour m'ont noirci,
Et leurs fourbes sans cesse ont forgé des chimères
Par qui mon nom fut obscurci.

J'ai fait la sourde oreille et refusé d'entendre
Ce que de l'imposture osoit l'indigne cours,
Et ma bouche muette a dédaigné de rendre
Réponse aucune à leurs discours.

J'ai mieux aimé passer pour un homme incapable
Et de rien écouter, et de rien démentir,
Ou plutôt pour un homme ou stupide, ou coupable,
Qui n'a point de quoi repartir.

Vous répondrez pour moi, Seigneur, et je l'espère,
Moi qui n'ai jamais eu d'espérance qu'en vous :
Vous saurez, et bientôt, exaucer la prière
Que je vous en fais à genoux.

Vous ne permettrez point qu'une pleine victoire
Mette au-dessus de moi ces esprits insolents,

Eux qui n'ont déja pris que trop de vaine gloire
D'avoir vu mes pas chancelants.

S'il faut souffrir encore un coup de fouet plus rude,
Je suis prêt; déployez votre sévérité:
Ma peine est au-dessous de mon ingratitude,
Et mon crime a tout mérité.

Je l'avouerai tout haut, pour rendre mieux connue
L'infame énormité de tout ce que j'ai fait,
J'y pense nuit et jour, et n'ai devant la vue
Que l'image de mon forfait.

Mais faut-il cependant que mes ennemis vivent
Avec tant d'avantage affermis contre moi,
Et que le nombre accru de ceux qui me poursuivent
A jamais me fasse la loi?

Vous voyez à quel point enflent leur médisance
Ceux dont l'injuste aigreur rend le mal pour le bien,
A quel point ma bonté, réduite à l'impuissance,
Les porte à ne douter de rien.

Ne m'abandonnez pas à toute ma disgrace:
Autre que vous, Seigneur, ne peut me relever;
Ne vous éloignez pas que ce torrent ne passe,
Vous qui seul m'en pouvez sauver.

Venez, venez, mon Dieu, venez tôt à mon aide,
Contre tant de malheurs qui m'ont choisi pour but,

Vous qui de tous mes maux êtes le seul remède,
Et l'espoir seul de mon salut.

Gloire, etc.

PSAUME XLIV.

Eructavit cor meum verbum bonum.

Je me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échapper sans moi,
Je les sens vers le roi d'elles-mêmes guidées,
Dédions-les toutes au roi.

Ma langue, qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vite
Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre les fils des hommes
Mêle une grace infuse à ses moindres discours.
Et Dieu, qui l'a béni sur tous tant que nous sommes,
L'appuie, et l'appuiera toujours.

Grand monarque, dont l'ame est sans cesse occupée
A bien remplir ce rang où le ciel vous a mis,

Vous n'avez qu'à paroître et ceindre votre épée
Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,
Tant de gloire et d'amour les sait accompagner,
Que chacun se déclare et pour eux et pour elles;
Et vous faire voir, c'est régner.

La justice en votre ame et la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait par-tout miracle pour vous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos flèches
Percera tous les cœurs rebelles à leur roi;
Et, voyant ruisseler leur sang par tant de brèches,
Les peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même et la même équité,
Votre régne n'aura pour borne à sa durée
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice,
Font de tous vos desseins les sacrés appareils:
Et Dieu répand sur vous une onction propice
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtements au jour de votre gloire,
D'ambre, aloës, et myrrhe, embaumés à-la-fois,

Seront tirés pour vous des cabinets d'ivoire
Par les filles des plus grands rois.

La reine votre épouse, à votre droite assise,
Brillera d'une auguste et douce majesté;
Ses habits feront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute et considère
Combien en sa personne éclatent de trésors;
Oublie auprès de lui la maison de ton père,
Et ce cher peuple d'où tu sors.

Plus son amour pour toi se fera voir extrême,
Plus tes soumissions les doivent honorer;
Car enfin c'est ton roi, ton seigneur, ton Dieu même,
Qu'on fera gloire d'adorer.

Les princesses de Tyr te rendront leur hommage
Avec même respect qu'on t'aura vu pour lui:
Le riche avec ses dons briguera ton suffrage
Et réclamera ton appui.

Mais si l'ame au-dedans n'est encor mieux ornée,
Reine, ce sera peu que l'ornement du corps,
Bien que la frange d'or en fleurons contournée
Y borne cent divers trésors.

De cent filles d'honneur tu te verras suivie
Quand il faudra paroître aux yeux d'un si grand roi;

Et tes plus proches même y verront sans envie
Qu'on les y présente après toi.

Toutes en montreront une alégresse entière,
Toutes y borneront leurs plus ardents souhaits,
Toutes estimeront à faveur singulière
Le droit d'entrer dans son palais.

Pour récompense enfin d'avoir quitté tes pères,
Il te naîtra des fils plus grands, plus braves qu'eux,
Qui feront recevoir tes lois les plus sévères
Aux peuples les plus belliqueux.

La terre, qu'on verra trembler devant leur face,
Conservera sous eux ton digne souvenir;
Et l'on respectera ton nom de race en race
Dans tous les siècles à venir.

Toutes les nations en ta faveur unies
De ce nom à l'envi publieront la grandeur;
Et les temps jusqu'au bout de leurs courses finies
En verront briller la splendeur.

Gloire, etc.

PSAUME XLV.

Deus noster refugium et virtus.

Que Dieu nous est propice à tous!
Il est seul notre force, il est notre refuge,
Il est notre soutien contre le noir déluge
Des malheurs qui fondent sur nous.

La terre aura beau se troubler;
Quand nous verrions par-tout les roches ébranlées,
Et jusqu'au fond des mers les montagnes croulées,
Nous n'aurions point lieu de trembler.

Que les eaux roulent à grand bruit,
Que leur fureur éclate à l'égal du tonnerre,
Que les champs soient noyés, les campagnes par terre,
Que l'univers en soit détruit;

Leur fière impétuosité,
Qui comble tout d'horreur, comble Sion de joie,
Et ne fait qu'arroser, alors que tout se noie,
Les murs de la sainte Cité.

Dieu fait sa demeure au milieu,
Dieu lui donne un plein calme en dépit des orages;

Et dès le point du jour, contre tous leurs ravages,
Elle a le secours de son Dieu.

On a vu les peuples troublés,
Les trônes chancelants pencher vers leur ruine :
Dieu n'a fait que parler, et de sa voix divine
Ils ont paru tous accablés.

Invincible Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége !
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

Venez, peuples, venez bénir
Les prodiges qu'il fait sur la terre et sur l'onde :
La guerre désoloit les quatre coins du monde,
Et ce Dieu l'en vient de bannir.

Il a brisé les arcs d'acier,
Tous les dards, tous les traits, tous les chars des gendarmes,
Et jeté dans le feu, pour finir vos alarmes,
Et l'épée et le bouclier.

Calmez vos appréhensions;
Voyez bien qu'il est Dieu, qu'il est l'unique maître,
Et que, malgré l'enfer, sa gloire va paroître
Parmi toutes les nations.

Encore un coup, Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége !

Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

Gloire, etc.

PSAUME L.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Prenez pitié de moi, Seigneur,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde;
Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde,
Et désarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude,
Jetez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infames souillures:
Vous avez commencé de guérir mes blessures;
Hâtez-vous, Seigneur, d'achever.

Je ne me trouve en aucuns lieux
Où d'un si noir forfait l'image ne me tue,

Et, de quelque côté que je porte la vue,
Elle frappe aussitôt mes yeux.

Je n'ai péché que contre vous;
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face:
Ainsi vous serez juste, et si vous faites grace,
Et si vous jugez en courroux.

Que puis-je, après tout, que pécher?
Si c'est par le péché que j'ai vu la lumière,
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mère,
Par où puis-je m'en détacher?

C'est par cette seule bonté,
Qui tire du pécheur l'aveu de sa foiblesse,
Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilége;
Quand j'en serai lavé, la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égaler.

Parlez, et me faites ouïr
De si justes sujets de véritable joie,
Que jusque dans mes os mon oreille renvoie
De quoi toujours se réjouir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,

En rendre au dernier point les taches effacées,
Et purger le moindre défaut.

Ce n'est pas tout; il faut en moi
Créer un cœur si pur, qu'il tienne l'ame pure;
Renouveler en moi cet esprit de droiture
Qui n'agit que sous votre loi.

Lorsque vous m'aurez pardonné,
Ne me rejetez pas de devant votre face;
Et ne retirez pas l'esprit de votre grace
Après me l'avoir redonné.

Rendez-moi ce divin transport
Où s'élevoit ma joie en votre salutaire;
Cet esprit tout de feu, qui s'efforce à vous plaire,
Et dont vous bénissez l'effort.

J'enseignerai ces vérités
Qui ramènent l'injuste à suivre la justice;
Et je veux qu'à son tour mon exemple guérisse
Ceux que mon exemple a gâtés.

Sur-tout préservez-moi, Seigneur,
De plus faire verser le sang de l'innocence;
Et je dirai par-tout quelle est votre clémence
A justifier un pécheur.

Ouvrez mes lévres, ô mon Dieu!
Que je puisse mêler ma voix aux voix des anges;

Et je ferai, comme eux, de vos saintes louanges
Mon plus doux objet en tout lieu.

Sur des autels fumants pour vous,
Si vous l'aviez voulu, j'aurois mis des victimes :
Mais l'holocauste enfin n'efface pas mes crimes,
N'éteint pas tout votre courroux.

Le sacrifice qui vous plaît,
C'est un esprit touché, des yeux fondus en larmes;
Le cœur humble et contrit vous arrache les armes,
Vous fait révoquer votre arrêt.

Que mes crimes n'empêchent pas
Que pour votre Sion votre bonté n'éclate;
Relevez-en les murs, s'il faut qu'on les abatte,
Protégez-la dans les combats.

Vous daignerez lors accepter
Des taureaux immolés le juste sacrifice;
Et l'holocauste offert à votre amour propice
Ne s'en verra point rebuter.

Gloire, etc.

PSAUME LIII.

Deus, in nomine tuo salvum me fac.

Si vous ne voulez pas, Seigneur, que je périsse,
En votre nom faites ma sûreté;
Montrez votre puissance à me rendre justice,
Et déployez votre bonté.

Il m'en faut, Roi des rois, une assistance entière;
Daignez ouïr la voix d'un malheureux;
Il ose jusqu'à vous élever sa prière,
Ne rejetez pas d'humbles vœux.

D'un perfide étranger l'impitoyable envie
Me va réduire à périr en ces lieux;
Un puissant ennemi cherche à m'ôter la vie
Sans vous avoir devant les yeux.

Mais le cœur me le dit, leur rage forcenée
Succombera sous de plus justes coups;
Et cette ame, Seigneur, que vous m'avez donnée
Verra son défenseur en vous.

Renversez leurs fureurs sur leurs coupables têtes;
Exterminez ces lâches ennemis;

Écrasez leur orgueil sous leurs propres tempêtes,
Suivant que vous l'avez promis.

J'oserai vous offrir alors un sacrifice,
Et ferai voir à tout notre avenir
Combien sert votre nom à qui lui rend service,
Et combien on le doit bénir.

Je dirai hautement: De toutes les misères
Le Tout-Puissant m'a si bien garanti,
Que j'ai vu trébucher les haines les plus fières
De tout le contraire parti.

Gloire, etc.

PSAUME LXII.

Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.

Dieu, que je reconnois pour l'auteur de mon être,
De qui dépend mon avenir,
Sitôt que la lumière a commencé de naître,
Je m'éveille pour te bénir.

Pour apaiser l'ardeur qui desséche mon ame,
Sa soif n'a de recours qu'à toi;

Et ma chair que dévore une pareille flamme
Se fait une pareille loi.

Dans un climat sans eaux, sans habitants, sans voie,
Devant toi je me suis offert,
Pour mieux voir les vertus que ta bonté déploie,
Et ta gloire dans ce désert.

Cette bonté, Seigneur, vaut mieux que mille vies,
Que mille empires à-la-fois :
Nous t'en devons louer, et nos ames ravies
Y vont unir toutes nos voix.

Puissé-je de mes jours n'employer ce qui reste
Qu'aux éloges d'un Dieu si bon,
Et n'élever les mains vers la voûte céleste
Que pour en exalter le nom !

Se puisse ainsi mon ame enivrer de ta grace,
Et s'enrichir de tes présents,
Que ma joie à ma langue en confiera l'audace
Jusques à la fin de mes ans !

Au milieu de la nuit, dans le fond de ma couche,
J'en veux prendre un soin amoureux,
Et, dès le point du jour, mon esprit et ma bouche
Béniront ton secours heureux.

En l'appui de ton bras, sous l'ombre de tes ailes,
J'ai mis mon bonheur souverain ;

Et mon ame, attachée à tes lois éternelles,
A reçu l'aide de ta main.

Mes ennemis ont vu dissiper leur poursuite;
Leur sang coulera sous l'acier;
Dans le sein de la terre ils cacheront leur fuite,
Ainsi que renards au terrier.

Mon trône est raffermi, ma joie est ranimée;
Et tes humbles adorateurs
Feront gloire de voir la bouche ainsi fermée
Aux lâches calomniateurs.

Gloire, etc.

PSAUME LXVI.

Deus misereatur nostri.

Jette un œil de pitié sur toute notre race,
Seigneur; pour la bénir, désarme ton courroux;
Laisse briller sur elle un rayon de ta face,
Et fais-nous grace à tous,

Afin que nous puissions connoître ici ta voie,
Qu'elle puisse y régler nos pas, nos actions,

Et que ton salutaire y répande la joie
En toutes nations.

Que des peuples unis l'humble reconnoissance
Fasse voir en tous lieux ton saint nom applaudi;
Du levant au couchant qu'aucun ne s'en dispense,
Ni du nord au midi.

Qu'en ces peuples divers régne même alégresse;
Qu'à l'envi sous tes lois ils courent se ranger,
Tes lois dont l'équité les juge avec tendresse,
Et les sait diriger.

Une seconde fois, que leur reconnoissance
Fasse éclater ta gloire en tous lieux à grand bruit;
Une terre stérile a produit l'abondance,
Et nous donne son fruit.

Qu'en tous lieux à jamais ce grand Dieu nous bénisse,
Qu'en tous lieux à jamais il nous protége en Dieu,
Qu'en tous lieux à jamais sa gloire retentisse,
Qu'on le craigne en tout lieu.

Gloire, etc.

PSAUME LXIX.

Deus, in adjutorium meum intende.

Des méchants à qui tout succéde
Cherchent à me faire périr ;
Seigneur, accourez à mon aide,
Hâtez-vous de me secourir.

Que leur haine contre ma vie
S'épuise en efforts superflus,
Que leur rage mal assouvie
Les laisse tremblants et confus.

Que leur détestable conduite,
Qui me rend le mal pour le bien,
Cherche leur salut en leur fuite,
Et me voie assuré du mien.

Que sans tarder ils en rougissent,
Pleins d'épouvante et de douleur,
Ces lâches qui se réjouissent
Du noir excès de mon malheur.

Remplissez de tant d'alégresse
Quiconque en vous s'est confié,

Qu'il ait lieu de dire sans cesse:
Le Seigneur soit magnifié!

Moi, qui ne suis qu'un misérable,
Accablé de maux et d'ennui,
Qui, sans votre main secourable,
Vais trébucher faute d'appui:

Seigneur, je succombe et je cède;
Mes ennemis me font périr:
Hâtez, mon Dieu, hâtez votre aide;
Il est temps de me secourir.

Gloire, etc.

PSAUME LXXXIV.

Benedixisti, Domine, terram tuam.

Il vous a plu, Seigneur, bénir votre contrée,
Ce cher et doux climat choisi sur l'univers;
Et par tant de soupirs votre ame pénétrée
A tiré Jacob de ses fers.

Vous avez répandu les bontés d'un vrai père
Sur ce que votre peuple a commis de péchés;

Et, pour ne les plus voir d'un regard de colère,
Votre amour vous les a cachés.

Toute cette colère enfin s'est adoucie,
Vous avez détourné les traits de sa fureur,
Et de tous les excès dont nous l'avons grossie
Vous avez pardonné l'erreur.

Changez si bien nos cœurs qu'elle se puisse éteindre,
Qu'elle ne trouve point de quoi se rallumer;
La plus foible étincelle est toujours trop à craindre
A qui ne veut que vous aimer.

Pourriez-vous, Dieu tout bon, pourriez-vous sur nos têtes
Tenir le bras levé durant tout l'avenir,
Et ne quitter jamais ces foudres toujours prêtes
A vous venger et nous punir?

Non, non, ce vieux courroux fait place à la clémence;
Il s'est évanoui pour lui laisser son tour:
Vous allez rendre à tous la joie et l'assurance
De voir régner tout votre amour.

Hâtez-vous de montrer, en prince débonnaire,
Cet effet de pitié si long-temps attendu;
Faites-nous le grand don de votre salutaire;
Vous l'avez promis: il est dû.

Peuples, faites silence à cette voix secréte
Par qui le Tout-Puissant s'en explique avec moi;

Et je vais vous apprendre, en fidèle interprète,
Quelle paix suivra votre foi.

Ce sera cette paix dont sa bonté suprême
De ses vrais serviteurs remplit la sainteté,
Et que possède un cœur qui, rentrant en soi-même,
En chasse toute vanité.

Ce divin salutaire est bien près de paroître,
De se rendre visible aux yeux de qui le craint;
Oui, sa gloire est bien près de se faire connoître
A ce que la terre a de saint.

La rencontre s'est faite, après tant de colère,
De la miséricorde avec la vérité;
La justice et la paix, par un baiser sincère,
Marquent notre félicité.

Je vois naître déja d'une terre sans vice
La même vérité pour qui nous soupirons,
Et du plus haut du ciel cette même justice
Descendre sur nos environs.

Je ne m'en dédis point, le grand Maître du monde
Fait briller tout l'éclat de sa bénignité;
La terre, par lui seul et pour lui seul féconde,
Va donner le fruit souhaité.

La justice en tous lieux lui servira de guide;
Elle lui tracera ses routes ici-bas,

Et mettra dans la voie où le vrai bien réside
Quiconque s'attache à ses pas.

Gloire, etc.

PSAUME LXXXVI.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Le Seigneur a fondé sur les saintes montagnes
Ce temple et ce palais qui s'élévent aux cieux;
Et tout ce qu'Israël a peuplé de campagnes
N'a rien de si cher à ses yeux.

Cité du Dieu vivant, cité pleine de gloire,
Sion, où l'Éternel daigne dicter sa loi,
Oui, pour faire à jamais honorer ta mémoire,
On dit par-tout du bien de toi.

On y vient de Rahab, on vient de Babylone
Apprendre dans tes murs quelles sont ses bontés;
Et les rois quitteront les douceurs de leur trône
Pour mieux y voir ses vérités.

Elles y sont aussi toutes comme en leur source;
Et des bords étrangers, et du milieu de Tyr,

Et de l'Éthiopie, où le Nil prend sa course,
Ils y viennent se convertir.

Sion, qui les voit tous s'habituer chez elle,
Et comme nés chez elle aime à les regarder,
Fait de son peuple et d'eux une cité fidèle
Qu'au Très-Haut il plaît de fonder.

Dieu les écrira tous dans son livre de vie;
Ils ne mourront ici que pour revivre mieux;
Et cette heureuse loi qu'en terre ils ont suivie
Les réunira dans les cieux.

Du Seigneur cependant attachés à la voie,
Dans les glorieux murs de la sainte cité,
Tous marquent à l'envi, par l'excès de leur joie,
Celui de leur félicité.

Gloire, etc.

PSAUME XC.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

Sous l'appui du Très-Haut quiconque se retire,
Et de tout se confie en lui;

Sous sa protection jusqu'au bout il respire,
Et n'a point besoin d'autre appui.

Il dira hautement : Vous êtes mon refuge,
Seigneur, vous me tendez la main ;
C'est en vous que j'espère, et je n'aurai pour juge
Que mon protecteur souverain.

Sous un bras si puissant je suis en assurance
Contre les piéges des chasseurs,
Et le plus noir venin de l'âpre médisance
Ne m'imprime aucunes noirceurs.

Espérez tous en lui ; l'ombre de ses épaules
Vous tiendra par-tout à couvert,
Et son vol étendu jusque sous les deux pôles
Vous servira d'asile ouvert.

En cet heureux état, sa vérité suprême
Vous fait par-tout un bouclier,
Et dans l'obscurité la frayeur elle-même
N'a point de quoi vous effrayer.

L'attentat en plein jour, les négoces infames
Qui ne se traitent que de nuit,
Du démon du midi les pestilentes flammes,
De tout cela rien ne vous nuit.

Un million de traits, un million de fléches,
Tomberont à vos deux côtés,

Sans que flèches ni traits fassent aucunes brèches
Sur ce que gardent ses bontés.

Considérez d'ailleurs comme agit sa colère
Sur qui se plaît à l'offenser;
Vous verrez les pécheurs recevoir leur salaire,
Et les foudres les terrasser.

Espérez tous en lui, j'aime à vous le redire,
Et ne puis vous le dire assez;
C'est prendre un haut refuge; et le plus vaste empire
N'a point de forts si bien placés.

L'asile que nous font sa grace et sa justice
Est inaccessible à tous maux;
Et, sous quelque fléau que la terre gémisse,
Vous n'en craindrez point les assauts.

Ses anges par son ordre auront soin de vos roûtes
Quelque part qu'il vous faille aller,
Et tout autour de vous ils seront aux écoutes
Dès qu'il vous faudra sommeiller.

Dans ces âpres sentiers qu'à peine ouvre la terre
Ils vous porteront en leurs mains,
De peur que votre pied heurtant contre la pierre
Ne fasse avorter vos desseins.

Des plus hideux serpents l'affreuse barbarie
Vous laissera marcher sur eux;

Vous foulerez aux pieds le lion en furie,
Le dragon le plus monstrueux.

C'est en moi qu'il a mis toute son espérance,
Dira de vous ce Dieu tout bon,
Et je protégerai par-tout son innocence,
Puisqu'il a reconnu mon nom.

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai sa prière,
Je prendrai part à ses douleurs;
Je ferai succéder ma gloire à sa misère,
Et mon bonheur à ses malheurs.

A la longueur du temps que je veux qu'il me serve
Je joindrai mon grand avenir;
Et je lui ferai voir quel bonheur je réserve
A ceux qui savent me bénir.

Gloire, etc.

PSAUME XCII.

Dominus regnavit, decorem indutus est.

Le Seigneur, pour régner, s'est voulu rendre aimable;
Il s'est revêtu de beauté;

Il s'est armé de force, en prince redoutable,
Ceint de gloire et de majesté.

Ses ordres sur un point ont affermi la terre
Pour y répandre son pouvoir;
Et, s'il veut qu'elle tremble à l'éclat du tonnerre,
Il lui défend de se mouvoir.

Il prépara pour siége à sa grandeur suprême
Dès-lors ces globes éclatants,
D'où, comme avant le temps il régnoit en lui-même,
Il voulut régner dans le temps.

Tous les fleuves dès-lors lui rendirent hommage,
Ils élevèrent tous la voix;
Tous les fleuves dès-lors, par un commun suffrage,
Acceptèrent toutes ses lois.

Pour le voir de plus près de leurs grottes profondes
Tous surent élever leurs flots;
Tous surent applaudir par le bruit de leurs ondes
A qui les tiroit du chaos.

Les enflures des mers sont autant de miracles
Qu'enfante leur sein orgueilleux;
Et ce Maître de tout dans ses hauts tabernacles
Se montre encor plus merveilleux.

Tes paroles, Seigneur, n'en sont que trop croyables;
Et, tant que dureront les jours,

La sainteté doit luire en ces lieux vénérables
Où nous implorons ton secours.

Gloire, etc.

PSAUME XCIV.

Venite, exsultemus Domino.

Venez, peuple, venez; il est honteux de taire
Les merveilles du Roi des rois;
Élevons avec joie et nos cœurs et nos voix
Au vrai Dieu, notre salutaire;
Que la louange de son nom
Puisse en notre faveur préoccuper sa face,
Nos concerts mériter sa grace,
Nos larmes obtenir pardon!

Il est le Dieu des dieux, il en est le grand Maître,
Aussi fort, aussi bon que grand;
Il ne dédaigne point l'hommage qu'on lui rend;
Il conserve ce qu'il fait naître;
Il est de tout l'unique auteur;
Il enferme en sa main les deux bouts de la terre;
Des monts plus hauts que le tonnerre,
D'un coup d'œil, il voit la hauteur.

Du vaste sein des mers les eaux les plus profondes
Sont à lui, prennent loi de lui;
Il est seul de la terre et l'auteur et l'appui,
Il la soutient contre tant d'ondes.
Venez, pleurons à ses genoux;
Il nous a faits son peuple, il aime ses ouvrages,
Et dans ses heureux pâturages
Il n'admet de troupeaux que nous.

Oyez, oyez sa voix qui répond à vos larmes;
Mais n'endurcissez pas vos cœurs,
Comme alors qu'au désert contre vos conducteurs
Il s'élevoit tant de vacarmes:
Vos pères y voulurent voir
Jusques où s'étendoit le pouvoir d'un tel Maître;
Et l'épreuve leur fit connoître
Par leurs yeux mêmes ce pouvoir.

Quarante ans, vous dit-il, j'ai conduit cette race,
Quarante ans j'ai sondé leurs cœurs,
Sans y voir que murmure, et qu'orgueil, et qu'erreurs,
Sans y trouver pour moi que glace:
Ces vieux ingrats, à tous propos,
Ne vouloient plus savoir les chemins de me plaire;
Et je jurai, dans ma colère,
De leur refuser mon repos.

Gloire, etc.

PSAUME XCV.

Cantate Domino canticum novum.

Qu'on fasse résonner dans un nouveau cantique
Les éloges du Roi des rois;
Formez, terre, à sa gloire un concert magnifique,
Unissez-y toutes vos voix.

Exaltez son grand nom, vantez ce qu'il opère,
Faites-le bénir hautement;
Annoncez chaque jour son digne salutaire,
Annoncez-le chaque moment.

Que toutes nations apprennent de vos bouches
Ses merveilles et ses grandeurs;
Qu'il ne soit cœurs si durs, ni peuples si farouches
Qui n'en admirent les splendeurs.

A sa juste louange aucun ne peut atteindre,
Aucun la porter assez haut;
Par-dessus tous les dieux il est lui seul à craindre,
Seul tout puissant, seul sans défaut.

Ce ne sont que démons que les gentils adorent
Sous un titre usurpé de dieux;

Et c'est l'unique Dieu que nos besoins implorent
Qui d'un mot a fait tous les cieux.

La gloire et la beauté qui suivent sa présence
Couronnent ses perfections;
La sainteté suprême et la magnificence
Parent toutes ses actions.

Portez donc au Seigneur, gentils, portez vous-mêmes
De quoi lui rendre un plein honneur;
Exaltez son grand nom par des respects suprêmes,
Portez-y la bouche et le cœur.

Entrez dedans son temple, et prenez des victimes
Pour les immoler au vrai Dieu;
Adorez avec nous de ses grandeurs sublimes
Le saint éclat en ce saint lieu.

Que la terre s'émeuve à l'aspect de sa face
De l'un jusques à l'autre bout,
Et qu'elle fasse dire à toute votre race
Que le Seigneur règne par-tout.

Le monde qu'il corrige et remet dans la voie
N'aura plus d'instabilité;
Et, quelques jugements que sur tous il déploie,
Ils n'auront que de l'équité.

Qu'une alégresse entière en tous lieux épandue
Remplisse la terre et les mers;

Que tout le ciel l'étale en sa vaste étendue,
Que tous les champs en soient couverts!

Des bois mêmes, des bois l'écorce et les feuillages
Marqueront leurs ravissements,
Comme s'ils avoient part à ces hauts avantages
Qui naissent de ses jugements.

Aussi jugera-t-il les vertus et les vices
Selon la suprême équité;
Et pas un ne doit craindre aucunes injustices
Des régles de sa vérité.

Gloire, etc.

PSAUME XCVI.

Dominus regnavit, exsultet terra.

Enfin le Seigneur régne, enfin il a fait voir
Son absolu pouvoir:
Terre, fais voir ta joie en tes cantons fertiles;
Et toi, mer, en tes îles.

Quelque nuage épais qui de sa majesté
Couvre l'immensité,

L'heureux prix des vertus et la peine du vice
Font briller sa justice.

Le feu qui le précède et par-tout lui fait jour
Se répand tout autour;
Et de ses ennemis, qu'enveloppe sa flamme,
Il brûle jusqu'à l'ame.

Ses foudres éclatants ont semé l'univers
De prodiges divers;
On les vit sur la terre, on en vit ébranlées
Montagnes et vallées.

Les rochers les plus hauts fondirent devant Dieu
Comme la cire au feu,
Et virent sous le bras qui lançoit le tonnerre
Trembler toute la terre.

Le ciel annonça lors à tous les éléments
Ses justes jugements;
Et les peuples, voyant ce qu'ils n'auroient pu croire,
Reconnurent sa gloire.

Soient confus à jamais les vains adorateurs
Du travail des sculpteurs,
Et cet impie orgueil qui rend de vrais hommages
A de fausses images!

Anges, que dans le ciel vous vous faites d'honneur
D'adorer le Seigneur!

Sion, que de douceurs sitôt que ses merveilles
Frappèrent tes oreilles!

Les filles de Juda dans toutes leurs cités
Bénirent ses bontés,
Et tous ses jugements à leurs ames ravies
Semblèrent d'autres vies.

Aussi, Seigneur, aussi vous êtes le Très-Haut,
Et le seul sans défaut;
Tous les dieux près de vous sont dieux aussi frivoles
Que leurs froides idoles.

Vous qui de son amour portez un cœur touché,
Haïssez le péché;
Dieu, qui hait les pécheurs, garantit l'ame sainte
De leur plus rude atteinte.

Sa bonté pour le juste aime à se déclarer;
Elle aime à l'éclairer;
Et sur l'homme au cœur droit les graces qu'il déploie
Ne répandent que joie.

Justes, prenez en lui, prenez incessamment
Un plein ravissement;
Et de sa sainteté consacrez la mémoire
Par des chants à sa gloire.

Gloire, etc.

PSAUME XCVII.

Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit.

Sion, encore un coup, par un nouveau cantique
Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets;
Fais régner dans tes murs l'alégresse publique
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats;
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable
Qu'à la sainteté de son bras.

Son divin salutaire a paru dans le monde,
Et dégagé la foi des révélations;
Lui-même a dévoilé sa justice profonde
A la face des nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde
Aux enfants d'Israël promit sa vérité:
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde;
On voit ce qu'on a souhaité.

Oui, tout ce qu'a de bon l'un et l'autre hémisphère,
Ceux où règne le jour, ceux où règne la nuit,

Tout a vu du grand Dieu le sacré salutaire,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, peuples, chantez, et par toute la terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant;
Montrez par votre joie au Maître du tonnerre
L'effort d'un cœur reconnoissant.

N'épargnez point les luths à votre psalmodie,
De la plus douce harpe ajoutez-y les tons,
Joignez-y l'éclatante et forte mélodie
Des trompettes et des clairons.

A l'aspect du Seigneur, éclatez d'alégresse;
Que la mer en résonne en tout son vaste enclos!
Et que la terre entière avec chaleur s'empresse
A mieux retentir que ses flots!

Les fleuves suspendront leurs courses vagabondes
Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger;
Les montagnes suivront l'exemple de tant d'ondes,
Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t-il les vertus et le vice
Sur la justice même et la même équité,
Sans faire soupçonner de la moindre injustice
Sa plus haute sévérité.

Gloire, etc.

PSAUME XCIX.

Jubilate Deo, omnis terra.

Terre, que ton enclos tout entier retentisse
Des louanges de ton Seigneur!
Ne songe à lui rendre service
Que l'hymne dans la bouche, et l'alégresse au cœur.

Paroître, en le servant, chagrin devant sa face,
C'est ne le servir qu'à regret:
Entrons, et que la joie efface
Ce qu'attire d'ennuis le mal le plus secret!

Vous, son peuple, apprenez qu'il est roi, qu'il est maître,
Que tout empire est sous le sien,
Que sa parole a tout fait naître,
Et que sa main, sans nous, nous a formés de rien.

Nous sommes ses brebis, à qui ses pâturages
En tous lieux sont toujours ouverts·
Portons chez lui de saints hommages,
Et courons dans son temple entonner nos concerts.

Adorons tous son nom; sa douceur adorée
Fait revivre à l'éternité;

Et telle sera la durée
De sa miséricorde et de sa vérité.

Gloire, etc.

PSAUME CI.

Domine, exaudi orationem meam.

Seigneur, écoutez ma prière,
Laissez-lui désarmer votre juste courroux,
Et permettez aux cris que pousse ma misère
De pénétrer le ciel pour aller jusqu'à vous.

Ne détournez plus votre face
Des mortelles douleurs qui m'ont percé le sein;
Et dès le premier coup, dès leurs moindres menaces,
Penchez vers moi l'oreille, et retirez la main.

A quelque heure que ma souffrance
Implore votre appui, réclame votre nom,
Ne regardez mes fers que pour ma délivrance,
Ne regardez mes maux que pour leur guérison.

Mes jours ne sont que la fumée
D'un tronc que vos fureurs viennent de foudroyer;

Ils vont s'évanouir, et ma chair consumée
Couvre à peine des os aussi secs qu'un foyer.

Le foin sur qui le soleil frappe
A moins d'aridité que le fond de mon cœur;
Ma languissante vie à toute heure m'échappe,
Et faute de manger je nourris ma langueur.

En vain je pleure et me tourmente;
Ce n'est que me hâter de courir au tombeau:
A force de gémir mon supplice s'augmente,
Et mes os décharnés s'attachent à ma peau.

Le pélican est moins sauvage
Au fond de son désert que moi dedans ma cour;
Et, comme si le jour me faisoit un outrage,
Je fuis comme un hibou les hommes et le jour.

Tel qu'un passereau solitaire,
J'ai peine à supporter mon ombre qui me suit;
Et tout le long du jour si je ne puis me taire,
Je repose encor moins tout le long de la nuit.

Mais ce qui plus enfin me touche,
C'est que mes ennemis déclament contre moi,
Et que ceux qui n'avoient que ma gloire à la bouche
Conspirent avec eux pour me faire la loi.

Tandis qu'ils apprêtent leurs armes,
La cendre en mes repas se mêle avec mon pain;

Et, comme mon breuvage est trempé dans mes larmes,
L'amertume rebute et ma soif et ma faim.

Votre colère est légitime,
Vos bontés m'ont fait roi, j'en ai trop abusé :
Mais ne m'éleviez-vous qu'à dessein que mon crime
Me fît choir de si haut que j'en fusse écrasé?

L'ombre, plus elle devient grande,
Se perd d'autant plus tôt dans celle de la nuit :
C'est là de mes grandeurs ce qu'il faut que j'attende ;
Mon crime est leur ouvrage, et ma perte est leur fruit.

Vous êtes seul que rien n'efface,
Toute une éternité ne change rien en vous ;
Et vous vous souviendrez, Seigneur, de race en race,
Que vous nous devez grace après tant de courroux.

Votre serment nous l'a promise :
Hâtez-vous, par pitié, de secourir Sion ;
Seigneur, il en est temps, le mal est à sa crise ;
Il est temps d'exercer votre compassion.

De ses murailles fracassées
Le débris est si cher à vos vrais serviteurs,
Que sa poussière allume en leurs ames pressées
L'ardeur d'en voir les maux tourner sur leurs auteurs.

Par tous les climats de la terre
Les peuples aussitôt trembleroient sous vos lois ;

Et ce coup merveilleux serviroit de tonnerre
A jeter l'épouvante au cœur des plus grands rois.

Ce qu'ils ont refusé de croire,
Ils le verroient alors, et diroient hautement :
Le Seigneur dans Sion a rétabli sa gloire,
Et rebâti ses murs jusqu'à leur fondement.

Nous leur dirions pour repartie :
C'est ainsi que de l'humble il écoute les cris,
Et que, jetant les yeux sur l'ame convertie,
Il en reçoit l'hommage et les vœux sans mépris.

Qu'à toute la race future
On laisse par écrit qu'il est et juste et bon :
Les peuples qu'après nous produira la nature
Feront dès le berceau l'éloge de son nom.

Sur-tout que l'histoire leur marque
Comme assis dans son trône il voit de toutes parts,
Et que du haut du ciel ce tout-puissant Monarque
Daigne jusque sur terre abaisser ses regards.

C'est de là qu'il entend la plainte,
Que des tristes captifs il descend au secours
Pour retirer des fers la race heureuse et sainte
De ceux qui pour sa gloire ont prodigué leurs jours.

Il veut qu'après leur esclavage
Ils courent annoncer cette gloire en tous lieux,

Et qu'en Jérusalem un plus entier hommage
Le respecte, l'exalte, et le connoisse mieux.

Leurs ames, de ses biens comblées,
A de sacrés transports se laisseront ravir;
Les peuples en son nom feront des assemblées,
Et les rois s'uniront exprès pour le servir.

Mais, cependant que je m'emporte
A prévoir les chemins que tiendra sa vertu,
Dis-moi ce qui me reste à vivre de la sorte,
Et combien doit languir mon esprit abattu.

Ne borne point sitôt ma course,
Recule encore un peu le dernier de mes jours:
Les tiens ont de la vie une immortelle source;
Tu peux m'en faire part sans qu'ils en soient plus courts.

Au moment que tout prit naissance,
Tu préparas la terre en faveur des humains,
Et, ces vastes miroirs de ta toute-puissance,
Les cieux furent, Seigneur, l'ouvrage de tes mains.

Tandis que tu vivras sans cesse,
Ils céderont au feu qui les doit embraser;
Comme ce qui respire, ils auront leur vieillesse,
Et comme un vêtement on les verra s'user.

Cette brillante couverture
N'attend que ton vouloir à perdre son éclat:

Toi seul n'es point sujet à changer de nature,
Et tout le cours des ans te voit en même état.

Mais, dans notre peu de durée,
Du moins tes serviteurs revivent en leurs fils;
Ils habitent par eux la terre desirée,
Et passent dans leur race aux siécles infinis.

Gloire, etc.

PSAUME CIX.

Dixit Dominus Domino meo.

Le Seigneur vient de dire à son Verbe ineffable,
Qui n'est pas moins que lui mon souverain Seigneur :
Viens te seoir à ma dextre, et rends-toi redoutable
Par ce dernier comble d'honneur.

Cependant mon courroux aura soin de descendre
Sur ceux qui t'accabloient de leurs inimitiés;
J'en confondrai l'audace, et je saurai les rendre
Tels qu'un escabeau sous tes pieds.

Je ferai de Sion partir l'éclat suprême
Du sceptre universel qu'à tes mains j'ai promis :

Comme je régne au ciel, tu régneras de même
Au milieu de tes ennemis.

Au jour de ta vertu tu leur feras connoître,
Par les saintes splendeurs de tes droits éclatants,
Que mes regards féconds de mon sein t'ont fait naître
Avant la naissance des temps.

Je te l'ai trop juré pour m'en vouloir dédire,
Selon Melchisédech tu seras prêtre et roi;
Et je joindrai moi-même un éternel empire
Au sacrifice offert par toi.

Oui, Seigneur, oui, grand Dieu, ce divin salutaire
Qui se sied à ta dextre et nous donne tes lois,
Viendra briser lui-même, au jour de sa colère,
Les plus fermes trônes des rois.

Parmi les nations ses lois autorisées
Feront tant de ruine et de tels châtiments,
Qu'en mille et mille lieux les têtes écrasées
Publieront ses ressentiments.

L'eau trouble du torrent lui servit de breuvage
Tant qu'il lui plut traîner son exil ici-bas;
Et sa gloire en reçoit d'autant plus d'avantage
Que rudes furent ses combats.

Gloire, etc.

PSAUME CX.

Confitebor tibi, Domine.

J'aurai, Seigneur, toute ma vie
Votre éloge à la bouche, et votre amour au cœur;
Et les plus gens de bien auront l'ame ravie
D'unir à mes efforts leur plus sainte vigueur.

Dans la grandeur de vos ouvrages,
Je vois l'impression de toutes vos bontés;
Et dans ce qu'ont d'éclat leurs plus hauts avantages
Le prompt et plein effet qu'ont eu vos volontés.

La gloire et la magnificence
Sont des trésors brillants qu'un mot seul a produits;
Et de votre justice on verra l'abondance
Tant qu'on verra les jours fuir et suivre les nuits.

Le souvenir de vos merveilles
S'affermit à jamais par cet illustre don
Que fit votre pitié de viandes sans pareilles
A ce peuple choisi pour craindre votre nom.

Cette mémoire invariable
Du grand pacte qu'ont fait vos bontés avec nous

Vous fera déployer votre bras secourable,
Et pour un si cher peuple en montrer les grands coups.

Par eux vous le rendrez le maître
Des plus riches terroirs de tant de nations;
Et tous vos jugements lui feront reconnoître
Ce qu'ont de sainteté toutes vos actions.

Vous avez des ordres fidèles
De qui la fermeté jamais ne se dément;
Ils ont tous pour appui des règles éternelles,
Et la vérité même en est le fondement.

Peuple, adore son bras propice
Qui nous envoie à tous de quoi nous racheter;
Mais sache qu'en revanche il veut que sa justice
A toute éternité se fasse respecter.

Son nom est saint, il est terrible;
S'il le faut adorer, il le faut craindre aussi;
Et des routes du ciel la science infaillible
Ne sauroit commencer que par sa crainte ici.

Leur plus parfaite intelligence
N'est utile qu'autant qu'on observe ses lois;
Et la louange due à sa magnificence
Durant tout l'avenir doit occuper nos voix.

Gloire, etc.

PSAUME CXI.

Beatus vir qui timet Dominum.

Heureux qui dans son ame a fortement gravée
La crainte du Seigneur;
Sa loi sans chagrin observée
Tourne en plaisirs pour lui ce qu'elle a de rigueur.

De sa postérité, tant qu'elle suit ses traces,
Le nom devient puissant,
Et tout ce qu'il obtient de graces
Passe de père en fils en son sang innocent.

Il voit en sa maison la gloire et la richesse
Fondre de toutes parts;
Et sa justice fait sans cesse
Un amas de trésors au-dessus des hasards.

Il voit pour les cœurs droits une vive lumière
Naître en l'obscurité,
Et de Dieu la faveur entière
A sa miséricorde enchaîner l'équité.

Il prend à son exemple une ame pitoyable,
Prête au pauvre, et s'y plaît;

Se prépare au jour effroyable,
Et se juge trop bien pour craindre un dur arrêt.

La mémoire du juste, éclatante et bénie,
Percera l'avenir,
Sans que jamais la calomnie
Dans sa plus noire audace ait de quoi la ternir.

Son cœur est prêt à tout; en Dieu seul il espère
Dans ses calamités,
Et se tient ferme en sa misère
Jusqu'à ce qu'il ait vu ses ennemis domptés.

Aux pauvres cependant il départ, il prodigue
Son bien sans s'émouvoir;
Et le ciel, que par eux il brigue,
Le comble à tout jamais de gloire et de pouvoir.

Le pécheur le verra dans ce haut avantage,
Et séchera d'ennui;
Son cœur en frémira de rage,
Et ses desirs jaloux périront avec lui.

Gloire, etc.

PSAUME CXII.

Laudate, pueri, Dominum.

Enfants, de qui les voix, à peine encor formées,
Ne font que bégayer,
C'est à louer le nom du Seigneur des armées
Qu'il les faut essayer.

Que ce nom soit béni dans toute l'étendue
Que les siécles auront!
Que la gloire en soit même au-delà répandue
De ce qu'ils dureront!

De climat en climat, ainsi que d'âge en âge,
Il est à respecter,
Et du nord au midi, de l'Inde jusqu'au Tage,
Il le faut exalter.

Sa gloire, qui s'éléve au-dessus des monarques,
Est seule sans défaut:
Et, bien qu'on voie au ciel en briller mille marques,
Elle est encor plus haut.

Quel roi fait sa demeure au-dessus du tonnerre,
Comme ce Dieu des dieux,

Qui voit du haut en bas, et tout ce qu'a la terre,
Et tout ce qu'ont les cieux?

Il dégage le pauvre, et la pauvreté même,
Du plus épais bourbier,
Et tire le plus vil, par son pouvoir suprême,
Du plus sale fumier.

Il les place lui-même à côté de leurs princes,
Parmi les potentats;
Il leur donne lui-même à régir leurs provinces
Et régler leurs états.

Il fait plus, il répand sur la femme stérile
La joie et le bonheur;
Et, faisant de sa couche une terre fertile,
Il la met en honneur.

Gloire, etc.

PSAUME CXIII.

In exitu Israël de Ægypto.

Du fidéle Abraham race heureuse et chérie,
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garantit,

Que du fond de l'Égypte, et de sa barbarie,
La maison de Jacob sortit;

Il voulut en Judée étaler l'abondance
De sa miséricorde et de sa sainteté,
Et choisit Israël pour siége à sa puissance,
Et pour objet à sa bonté.

De ce peuple fuyant, loin d'arrêter sa course,
La mer fuit devant lui sitôt qu'elle le vit;
Et les eaux du Jourdain, rebroussant vers leur source,
Lui cédèrent leur propre lit.

Soudain les plus hauts monts de joie en tressaillirent,
Comme un troupeau sur l'herbe au son des chalumeaux;
Soudain tout à l'entour les collines bondirent,
Comme bondissent les agneaux.

O mer, qui t'obligeoit de prendre ainsi la fuite?
Indomptable élément, quel bras t'a déplacé?
Par quel ordre, Jourdain, et sous quelle conduite
Tes eaux ont-elles rebroussé?

Qui vous fait tressaillir, orgueilleuses montagnes,
Comme au son du pipeau tressaillent les troupeaux?
Collines, qui servez de ceinture aux campagnes,
Qui vous fit bondir comme agneaux?

Qui l'eût pu, que ce Dieu qui fait trembler la terre,
Qui n'a qu'à le vouloir, et tout change de lieu,

Qui nous gouverne en paix, qui nous couronne en guerre,
Qui de Jacob est le seul Dieu?

C'est lui qui convertit les rochers en fontaines,
Qui de leurs flancs pierreux tire des torrents d'eaux;
Qui des vastes déserts en arrose les plaines,
Qui les y sépare en ruisseaux.

Ce n'est point aux mortels à prendre aucune gloire,
Le cœur qu'elle surprend la doit désavouer;
C'est ton nom qui fait seul plus qu'on n'eût osé croire,
C'est lui, Seigneur, qu'il faut louer.

Fais de tes vérités briller si bien l'empire,
Et rends de ta pitié le pouvoir si connu,
Qu'entre les nations on ne puisse nous dire:
Votre Dieu, qu'est-il devenu?

Aveugles mal guidés qui courez vers la chute,
Sachez que pour séjour c'est le ciel qui lui plaît,
Que son moindre vouloir hautement s'exécute,
Que tout est par lui ce qu'il est.

Vos dieux n'ont point de bras à lancer le tonnerre,
Gentils, ils ne sont tous que simulacres vains;
C'est de l'or, de l'argent, du bois, et de la pierre,
Qui tient sa forme de vos mains.

Vous leur faites des yeux, vous leur faites des bouches,
Qui ne savent que c'est de voir et de parler;

Et leurs plus vifs regards sont bénins ou farouches,
Comme il vous plaît les ciseler.

Les oreilles chez eux sont de si peu d'usage,
Qu'autour d'elles le son frappe inutilement;
Et le nez que votre art plante sur leur visage
Ne leur y sert que d'ornement.

Enfin ils n'ont des mains que pour faire figure;
Leurs pieds, s'il faut marcher, n'y sauroient consentir;
Et s'ils ont un gosier, il n'a point d'ouverture
Par où leur voix daigne sortir.

Deviennent tous pareils à ces vaines idoles
Ceux qui leur donnent l'être et les font adorer!
Devienne tout semblable à tous ces dieux frivoles
Quiconque en eux veut espérer!

La maison d'Israël a mis son espérance
Aux suprêmes bontés du souverain Auteur;
Et son bras tout-puissant l'a mise en assurance:
Il s'en est fait le protecteur.

La famille d'Aaron y met son espérance,
Elle n'attend secours ni faveur que de lui;
Et son bras tout-puissant le met en assurance:
Il lui sert d'invincible appui.

Tous ceux qui craignent Dieu mettent leur espérance
Au suprême pouvoir de son bras souverain;

Et ce Dieu juste et bon les met en assurance,
Et pour appui leur tend la main.

Il nous tient à tel point gravés dans sa mémoire,
Qu'il ne peut oublier nos bonnes actions,
Et nous comble ici-bas, en attendant sa gloire,
De mille bénédictions.

Aux enfants d'Israël il prodigue ses graces,
Il entend leur prière, il bénit leurs ferveurs;
Et sur les fils d'Aaron, qui marchent sur ses traces,
Il verse les mêmes faveurs.

Il en est libéral par toutes nos provinces
A ceux dont l'ame sainte exalte et craint son nom;
Aux petits comme aux grands, aux bergers comme aux princes,
Il départ ce précieux don.

Puisse de jour en jour sa bonté souveraine,
Qui vous attache à lui par des liens si doux,
Et redoubler ce don, et l'épandre à main pleine
Sur vos fils ainsi que sur vous!

Entre les nations dont il peuple le monde
Il lui plut vous bénir comme ses bien-aimés;
Et quand il a formé le ciel, la terre, et l'onde,
C'est pour vous qu'il les a formés.

Ce Créateur de tout, ce Maître du tonnerre,
S'est réservé là-haut le ciel pour habiter;

Mais se le réservant, il vous donne la terre;
C'est de là qu'il y faut monter.

Cependant chez les morts il n'est aucune flamme
Qui ranime, Seigneur, ton sacré souvenir,
Et sous un froid tombeau qui couvre un corps sans ame
On n'apprend point à te bénir:

C'est à nous qui vivons à te rendre un hommage
De louange et de gloire aussi bien que d'encens;
C'est à ceux qui vivront à t'offrir d'âge en âge
Un tribut de vœux innocents.

Gloire, etc.

PSAUME CXVI.

Laudate Dominum, omnes gentes.

Nations qui peuplez le reste de la terre,
Bénissez toutes le Seigneur;
Peuples que la Judée en ses cantons resserre,
Louez comme elles sa grandeur.

Vous voyez, nations, sa grace descendue,
Et vous, peuples, sa vérité:

Toutes deux sont pour nous d'une égale étendue,
Et durent à l'éternité.

Gloire, etc.

PSAUME CXIX.

Ad Dominum, cùm tribularer, clamavi.

TAYLOR INST. OXFORD

Dans les ennuis qui m'ont pressé
J'ai toujours au Seigneur élevé ma prière,
Et n'ai point réclamé son aide en ma misère
Qu'il ne m'ait exaucé.

De lâches calomniateurs
Font que tout de nouveau, Seigneur, je la réclame :
Daigne m'en garantir, et délivre mon ame
Des perfides flatteurs.

Il n'est point de contre-poisons
Contre le noir venin des langues médisantes,
Et ce sont tout autant de blessures cuisantes
Que toutes leurs raisons.

Les traits que lance un bras puissant
Portent bien moins de morts que ceux de leur parole,

Et les pointes d'un feu qui ravage et désole
N'ont rien de si perçant.

Que mon exil me fait d'horreur!
J'y vis comme en Cédar je vivrois sous des tentes,
Et ne vois que brutaux, dont les mœurs insolentes
N'étalent que fureur.

Plus j'ose leur parler de paix,
Plus j'aigris contre moi leur haine et leur colère;
Et la vaine douceur de nuire et de malfaire
Forme tous leurs souhaits.

Gloire, etc.

PSAUME CXX.

Levavi oculos meos in montes.

Près d'être accablé de misère,
Jusqu'au plus haut des cieux j'ai levé mes regards,
Et recherché de toutes parts
D'où pourroit me venir le secours nécessaire.

Mais, dans une si rude guerre,
Je n'ai vu que mon Dieu qui pût me secourir;

C'est à lui qu'il faut recourir,
A ce Dieu qui de rien fit le ciel et la terre.

Ne craignons ni faux pas ni chute,
Puisque ce Dieu des dieux s'abaisse à nous garder :
C'est un crime d'appréhender
Qu'un œil si vigilant se ferme ou se rebute.

Il veille, Israël, il te veille ;
Il voit tous les périls qui s'ouvrent sous tes pas ;
Marche sans trouble, et ne crains pas
Que jamais il s'endorme, ou même qu'il sommeille.

Il est ta garde en tes alarmes,
Il te guide et protége en ta calamité ;
Et puisqu'il marche à ton côté,
Ta main pour te couvrir n'a point à chercher d'armes.

Le soleil qui commence à luire
Ne te brûlera point dans la chaleur du jour ;
Et quand la lune aura son tour,
Ses rais les plus malins ne pourront plus te nuire.

Contre le fer, contre la flamme,
Contre tous les assauts du malheur qui te suit,
Il te gardera jour et nuit ;
Il fera plus encore, il gardera ton ame.

Daigne en la mort comme en la vie
L'excès de sa bonté répondre à tes souhaits,

Et de tes desseins à jamais
Favoriser l'entrée et bénir la sortie !

Gloire, etc.

PSAUME CXXI.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.

Oh, l'heureuse nouvelle !
Le grand mot qu'on m'a dit ! nous irons, peuple aimé,
Nous entrerons, troupe fidèle,
Dans la maison du Dieu qui seul a tout formé.

Nous reverrons encore
Les murs, les murs sacrés de la sainte Sion,
Où le Dieu qu'Israël adore
Fait briller tant d'effets de sa protection.

Cette reine des villes,
Qu'il doit faire durer même au-delà des temps,
Ne craint point de guerres civiles,
Tant l'union est forte entre ses habitants.

Ces nombreuses lignées
Qui du sang d'Israël portent si haut l'honneur,

Des terres les plus éloignées
Y viennent rendre hommage au grand nom du Seigneur.

Dans ses tours les plus fortes
La pudeur, l'équité, le saint amour revit,
Et la justice entre ses portes
Tient le haut tribunal des enfants de David.

Montrez-lui votre zéle,
Peuple; à vœux redoublés souhaitez-lui la paix;
Ce que vous obtiendrez pour elle
Entretiendra chez vous l'abondance à jamais.

Qu'à jamais ta puissance,
Sion, à cette paix force tes ennemis,
Et qu'à jamais cette abondance
Du sommet de tes tours coule chez tes amis!

J'ai chez toi tant de frères,
Mes proches avec toi m'ont fait de si doux nœuds,
Que tant de liaisons si chères
Pour ce bienheureux calme unissent tous mes vœux.

Ce temple où Dieu lui-même
Fait éclater souvent toute sa majesté
Sur-tout oblige un cœur qui t'aime
A des vœux assidus pour ta prospérité.

Gloire, etc.

PSAUME CXXII.

Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis.

Auteur de l'univers, qui choisis pour demeure
Les immenses palais des cieux,
A toute rencontre, à toute heure,
Jusque-là, jusqu'à toi j'ose élever mes yeux.

Ainsi le serviteur sur la main de son maître
A tous moments porte les siens,
Lorsqu'il tremble, et veut reconnoître
Ce qu'il doit en attendre ou de maux ou de biens.

La servante inquiéte aux mains de sa maîtresse
N'attache pas mieux ses regards
Que ma douloureuse tendresse
Raméne à toi, Seigneur, les miens de toutes parts.

Jette un œil de pitié sur mon ame accablée
Et d'opprobres et de mépris;
La honte dont elle est comblée
De ses plus durs travaux chaque jour est le prix.

Le riche me dédaigne, et l'orgueilleux m'affronte.
Mais enfin jette ce coup d'œil;

Le riche recevra la honte,
Et tu renverseras l'opprobre sur l'orgueil.

Gloire, etc.

PSAUME CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis.

Si le Dieu d'Israël ne m'avoit garanti
De l'insolente audace et de la perfidie,
Qu'Israël lui-même le die,
Si le Seigneur n'eût pris notre parti,

Des ennemis couverts les piéges décevants,
Des ennemis connus les bras faits au carnage,
Auroient si bien uni leur rage,
Qu'elle nous eût engloutis tout vivants.

Le barbare complot de tant de conjurés
Qui s'enivrent de sang et se gorgent de crimes
Nous eût plongés en des abymes
Où leur fureur nous auroit dévorés.

De leurs plus fiers torrents les orgueilleux ruisseaux
N'ont fait en dépit d'eux que bondir sur nos têtes,

Où, sans lui, mille autres tempêtes
Auroient roulé d'insupportables eaux.

Béni soit le Seigneur, béni soit le secours
Que sa faveur départ, que sa bonté déploie!
Il leur vient d'arracher leur proie,
Et de leurs dents il a sauvé nos jours.

Ils nous avoient poussés sur les bords du tombeau,
Ils y tenoient déja notre ame enveloppée;
Mais elle s'en est échappée,
A l'oiseleur comme échappe un oiseau.

On a brisé les lacs qu'ils nous avoient tendus,
De notre liberté nous recouvrons l'usage;
Et nous triomphons de leur rage
Dans le moment qu'on nous croyoit perdus.

Peuple, n'en doute point, c'est le Seigneur, c'est lui
Dont le bras invincible a pris notre défense;
Et son adorable puissance
A qui le sert aime à servir d'appui.

Gloire, etc.

PSAUME CXXIV.

Qui confidunt in Domino.

Quiconque met en Dieu toute sa confiance
A même fermeté que le mont de Sion;
Rien ne peut l'ébranler; et, dans sa patience,
Il est assez armé contre l'oppression.

Si pour Jérusalem l'enceinte des montagnes
Forme des bastions qu'on a peine à forcer,
Ce Dieu, qui d'un coup d'œil les réduit en campagnes,
Sert aux siens d'un rempart qu'on ne peut renverser.

Non, il ne souffre point aux méchants un empire
Sous qui l'homme de bien soit long-temps abattu,
De peur qu'à cette amorce une ame qui soupire
Ne prenne goût au crime, et quitte la vertu.

Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de répandre
Sur qui s'attache à vous quelques prospérités;
Versez-y des faveurs qui nous fassent comprendre
Quels biens suivent un cœur qui suit vos vérités.

Quant à ceux qui ne sont que détours et que ruses,
Rangez-les avec ceux qui ne sont que forfaits;

Ne faites point de grace à leurs folles excuses;
Et par-là d'Israël établissez la paix.

Gloire, etc.

PSAUME CXXV.

In convertendo Dominus captivitatem Sion.

Dès qu'il plut au Seigneur mettre fin à nos peines,
Sitôt qu'il eut brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe et de chimères vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein ravissement de tout notre visage
Bannit les marques du passé,
Et, jusqu'au souvenir d'un si dur esclavage,
Tout cessa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyoient notre joie
Se disoient d'un air sourcilleux:
Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
Soit bien grand et bien merveilleux!

Oui, leur répondions-nous, c'est le Dieu des merveilles,
C'est lui qui nous tire d'ici;

Et, comme ses bontés sont pour nous sans pareilles,
Notre alégresse l'est aussi.

Favorisez, Seigneur, des mêmes priviléges
Ces restes pour qui nous tremblons;
Comme vent du midi faites fondre les neiges
Qui fertilisent leurs sablons.

Ils ont semé leurs blés, mais sous des lois sévères
Que leur imposoient leurs malheurs;
Leur douleur égaloit l'excès de leurs misères:
Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont semés avec pleine tristesse,
Accablés d'ennuis et de maux,
Ils reviendront, Seigneur, avec pleine alégresse,
Chargés du fruit de leurs travaux.

Gloire, etc.

PSAUME CXXVI.

Nisi Dominus ædificaverit domum.

Que sert tout le pouvoir humain?
A bâtir un palais qu'en sert tout l'artifice?

Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous ne bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour et nuit à garder une ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que, pour amasser,
Un avare inquiet se léve avant l'aurore;
Il ne fait que se harasser
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfants chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance;
Pour siens, il adopte leurs fils,
Et leurs moindres travaux portent leur récompense.

Tels que des guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,
Ces fils, qu'il donne aux moins heureux,
Soutiennent puissamment un père qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
Qui trouve en leur secours un assuré refuge!
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au tribunal d'un juge.

Gloire, etc.

PSAUME CXXVII.

Beati omnes qui timent Dominum.

Oh! que votre bonheur vous doit remplir de joie,
Vous tous qui craignez le Seigneur,
Qui ne marchez que dans sa voie,
Et lui donnez tout votre cœur!

Des travaux de vos mains il fait la nourriture
Nécessaire à votre soutien;
Point pour vous de bien qui ne dure,
Point de mal qui ne tourne en bien.

Vos femmes, tout ainsi que ces fécondes vignes
Qui des maisons parent le tour,
Vous rendront les fruits les plus dignes
Que promette un parfait amour.

Vos fils se rangeront autour de votre table
Comme des jeunes oliviers,
Et leur concorde inviolable
Suivra vos plus heureux sentiers.

Voilà comme ce Dieu bénira par avance
Un cœur pour lui vraiment atteint,

Et ce qu'aura pour récompense
Dès ici l'homme qui le craint.

Que du haut de Sion ses bontés vous bénissent,
Et n'étalent dans sa cité,
Jusqu'à ce que vos jours finissent,
A vos yeux que félicité!

Qu'elles vous fassent voir prospérer votre race
Dans les enfants de vos enfants,
Israël toujours sans disgrace,
Et tous ses peuples triomphants!

Gloire, etc.

PSAUME CXXVIII.

Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ.

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse:
Jacob, qu'ils ont poussé long-temps si vivement,
A droit de dire hautement:

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse;

Ils ont voulu me perdre et me faire la loi,
Mais ils n'ont pu rien contre moi.

Ces méchants ont forgé sur mon dos plus de crimes
Qu'au désert tous les ans n'en portent nos victimes;
Et n'ont fait, pour tout fruit de leur méchanceté,
Qu'augmenter leur iniquité.

Le Seigneur a sur eux renversé leurs tempêtes;
Son bras, juste vengeur, a foudroyé leurs têtes :
Ainsi soient terrassés à leur confusion
Tous les ennemis de Sion!

Qu'ils deviennent pareils à ce foin inutile
Qui sur le haut des toits pousse un tuyau débile,
Et ne se montre aux yeux que pour le voir sécher
Avant qu'on l'en puisse arracher!

Qu'ils deviennent pareils à ces méchantes herbes
Dont jamais moissonneur n'a ramassé de gerbes,
Que tient le glaneur même indignes de sa main,
Et n'en daigne remplir son sein!

Les passants qui sauront quelle est leur injustice
Ne leur diront jamais : Le Seigneur vous bénisse,
Le Seigneur vous appuie, ainsi que notre cœur
Vous bénit au nom du Seigneur!

Gloire, etc.

PSAUME CXXIX.

De profundis clamavi.

Des abymes profonds où mon péché me plonge,
Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris :
Tu vois mon repentir et l'ennui qui me ronge,
Seigneur ; ne reçois pas mes vœux avec mépris.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive
Qui n'entend point sans secourir ;
Jette sur les élans d'une douleur si vive
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens, je le dis à ma honte,
Seigneur, je les ai mérités ;
Mais qui subsistera, si tu demandes compte
De tout l'emportement de nos iniquités ?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi ;
Elle est inépuisable, et c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole,
Dans ce que je n'ai su parer :

Un Dieu n'afflige point qu'ensuite il ne console ;
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espère, ainsi que moi, peuple de la Judée ;
Fils de Jacob, espérez tous ;
Et du matin au soir gardez la sainte idée
D'espérer en sa grace en craignant son courroux.

A sa miséricorde il n'est point de limites,
Il en a des trésors cachés,
Et prépare lui-même un excès de mérites
A racheter bientôt l'excès de nos péchés.

Attends donc, Israël, attends avec courage
L'effet de ce qu'il a promis ;
Il paiera ta rançon, rompra ton esclavage,
Et brisera les fers où ton péché t'a mis.

Gloire, etc.

PSAUME CXXX.

Domine, non est exaltatum cor meum.

Je n'ai point soupiré pour cette indépendance
Où veut monter l'orgueil par des droits usurpés ;

Vers elle aucuns regards ne me sont échappés,
Non pas même par imprudence.

Vous le savez, Seigneur, ma plus vaste pensée
Ne m'a jamais enflé d'aucune ambition,
Ni recherché l'éclat d'une illustre action,
Pour voir ma fortune haussée.

Si j'ai manqué d'avoir ce mépris de moi-même,
Cet humble sentiment que vous m'avez prescrit;
Si j'ai jamais laissé surprendre mon esprit
A la splendeur du diadème,

Puisse votre rebut se rendre aussi sévère,
Aussi rude à mon cœur mortellement navré,
Qu'est sensible à l'enfant nouvellement sevré
Le refus du lait de sa mère!

Porte, porte au Seigneur ta pleine confiance,
Israël, peuple élu qu'il a daigné bénir,
Et depuis ce moment jusqu'à tout l'avenir
Dédaigne toute autre espérance.

Gloire, etc.

PSAUME CXXXIII.

Ecce nunc benedicite Dominum.

Ministres du Seigneur, bénissez à l'envi
Sa main toute-puissante,
Qu'aucun ne s'en exempte;
Montrez tous ce grand cœur dont vous l'avez servi.

C'est vous, qui demeurez dans sa sainte maison,
Que ce devoir regarde,
Vous qui l'avez en garde,
Et qui pour tout le peuple offrez votre oraison.

Quand ce peuple, accablé de travaux et d'ennui,
Paisiblement sommeille,
Qu'autre que vous ne veille,
Levant les mains au ciel, bénissez-le pour lui.

Dites sur Israël : Que le grand Dieu des dieux,
Par sa bonté propice,
A jamais vous bénisse,
Lui qui créa d'un mot et la terre et les cieux !

Gloire, etc.

PSAUME CXLII.

Domine, exaudi orationem meam.

Exauce-moi, Seigneur, suivant ta vérité :
Il est temps que ta fureur cesse;
Exerce ta justice à remplir ta promesse,
Ou ta justice aura trop de sévérité.

Ne demande point compte, ou souffre à ta pitié
Que ce soit elle qui l'entende :
S'il faut qu'à la rigueur chacun de nous le rende,
Qui pourra devant toi se voir justifié?

Ne te suffit-il point qu'un ennemi cruel
Persécute ma triste vie,
Que l'opprobre en tout lieu me suive et m'humilie,
Que je sois du mépris l'objet continuel?

Cette obscure demeure où je me tiens caché
Comme si j'étois mort au monde,
Ma noire inquiétude et ma douleur profonde,
Mes troubles, mes sanglots, ne t'ont-ils point touché?

Je rappelle en mon cœur le souvenir des jours
Où tu faisois tant de merveilles;

Je rappelle à mes yeux tant d'œuvres sans pareilles,
Tant de soins amoureux, et tant de prompts secours.

J'éléve à tous moments mes foibles mains vers toi,
Et jamais la campagne aride
Ne fut des eaux du ciel si justement avide
Que l'est tout mon esprit des bontés de mon Roi.

Hâtez-vous, ô mon Dieu ! hâtez-vous, Roi des rois :
Je suis sur le bord de la tombe;
Pour peu que vous tardiez, c'en est fait, je succombe,
Et l'haleine me manque aussi bien que la voix.

De mes jours presque éteints rallumez le flambeau,
Chassez la mort qui les menace;
En l'état où je suis détourner votre face,
C'est achever ma perte, et m'ouvrir le tombeau.

Montrez dès ce moment comme votre courroux
Céde à votre miséricorde;
Montrez comme au besoin votre bonté l'accorde
Aux ames dont l'espoir ne s'attache qu'à vous.

Daignez faire encor plus; montrez-moi le sentier
Qu'à me rétablir je dois suivre :
C'est de vous que j'attends la force de revivre,
Moi qui dans tout mon corps ne vois plus rien d'entier.

Arrachez-moi des mains qui m'ont persécuté;
J'ai mis en vous tout mon refuge :

Vous êtes mon Dieu seul, et serez mon seul juge;
Réglez mes actions sur votre volonté.

Vous porterez plus loin vos célestes faveurs,
Votre Esprit saint sera mon guide;
Et, me rendant ce trône où votre nom préside,
Vous y ranimerez mes premières ferveurs.

Vous passerez l'effet que je me suis promis;
Et, m'ayant tiré de misère,
Vous la renverserez sur le parti contraire;
Et vos bontés pour moi perdront mes ennemis.

Oui, vous disperserez tous mes persécuteurs,
Vous vous en montrerez le maître,
Et leur ferez à tous hautement reconnoître
A quel point votre bras soutient vos serviteurs.

Gloire, etc.

PSAUME CXLVII.

Lauda, Jerusalem, Dominum.

Louez, Jérusalem, louez votre Seigneur,
Montagne de Sion, exaltez votre maître;

Honorez-le de bouche, adorez-le de cœur :
C'est de lui que vous tenez l'être.

De vos portes c'est lui qui soutient les verrous,
C'est lui qui dans vos murs tient tout en assurance;
Il y bénit vos fils, il les y comble tous
De richesses et d'abondance.

Par lui de tant de vœux la paix est le doux fruit;
Par lui de vos confins elle s'est ressaisie;
Du blé le mieux nourri que la terre ait produit
C'est lui seul qui vous rassasie.

Pour se faire obéir dans les plus grands états,
Il n'a du haut des cieux qu'à dire une parole,
Ses ordres sont portés aux plus lointains climats
Plus vite qu'un oiseau ne vole.

C'est lui seul qui répand la neige à pleines mains;
Comme flocons de laine, il l'oblige à descendre;
La bruine à son choix s'épart sur les humains
Comme s'épartiroit la cendre.

En perles de cristal que lui-même endurcit,
Il sème la froidure et laisse choir la glace;
Et quand cette froidure une fois s'épaissit,
Qui peut tenir devant sa face?

D'un seul mot qu'il prononce il la résout en eaux;
A peine il a parlé, qu'elle devient liquide,

Et d'un souffle il la fait couler à gros ruisseaux
A travers la campagne humide.

Il choisit Israël pour lui donner sa loi,
Il lui daigne lui-même annoncer ses justices;
C'est de lui qu'il se plaît à se dire le roi,
Et recevoir les sacrifices.

Il n'en fait pas de même à toutes nations;
Non, ce n'est pas ainsi qu'avec tous il en use,
Et de ses jugements les saintes notions
Sont des graces qu'il leur refuse.

Gloire, etc.

PSAUME CXLVIII.

Laudate Dominum de cœlis.

Louez, pures intelligences,
Le Dieu qui vous commet à gouverner les cieux,
Et du plus haut séjour de ses magnificences,
Donnez l'exemple à ces bas lieux.

Louez-le tous, esprits célestes,
Ministres éternels de ses commandements :

Puissances qui rendez ses vertus manifestes,
N'y refusez aucuns moments.

Soleil, à toi seul comparable,
Lune, à qui chaque nuit fait changer de splendeur,
Astres étincelants, lumière inépuisable,
Louez à l'envi sa grandeur.

Vastes cieux, prisons éclatantes,
Qui renfermez les airs, et la terre, et les eaux;
Réservoirs suspendus, mers sur le ciel flottantes,
Imitez ces brillants flambeaux.

Quand il lui plut vous donner l'être,
Le rien fut sa matière, et l'ouvrier sa voix;
Il ne fit que parler, et ce grand tout, pour naître,
N'en attendit point d'autres lois.

Il égala votre durée
A celle que dès-lors il choisit pour le temps;
Il prescrivit à tous une borne assurée;
Il vous fit des ordres constants.

Louez-le du fond de la terre,
Abymes dans son centre à jamais enfoncés;
Exaltez ainsi qu'eux ce Maître du tonnerre,
Fiers dragons, et le bénissez.

Bénissez-le, foudres, orages,
Frimas, neiges, glaçons, grêles, vents indomptés,

Qui ne mutinez l'air et n'ouvrez les nuages
Que pour faire ses volontés.

Vous, montagnes inaccessibles,
Vous, gracieux coteaux qui parez les vallons;
Arbres qui portez fruit, cédres incorruptibles,
Qui bravez tous les aquilons;

Vous, monstres, vous, bêtes sauvages,
Serpents qui vous cachez aux lieux les plus couverts;
Animaux qui peuplez nos champs et nos bocages,
Volages habitants des airs;

Peuples et rois, soldats et princes,
Citadins, gouverneurs, souverains, et sujets;
Juges qui maintenez les lois dans vos provinces,
Louez Dieu dans tous ses projets.

Louez, tous sexes et tous âges,
Louez ce Dieu vivant, réclamez son appui;
Et sachez qu'aucun Dieu ne mérite d'hommages,
Ni de vœux, ni d'encens, que lui.

Suppléez aux bouches muettes;
L'air, la terre, les eaux, les cieux même en sont pleins;
Soyez, fils de Jacob, soyez les interprétes
De tant d'ouvrages de ses mains.

Il vous a donné la victoire,
Vos tyrans sont défaits et vos malheurs finis;

Il a pris soin de vous, prenez soin de sa gloire,
Vous qu'à sa gloire il tient unis.

Gloire, etc.

PSAUME CXLIX.

Cantate Domino canticum novum, laus ejus in ecclesiâ sanctorum.

Ames des dons du ciel comblées,
Par un nouveau cantique exaltez le Seigneur;
Que de son peuple aimé les saintes assemblées
Y portent la voix et le cœur.

Que tous les cœurs s'épanouissent,
Qu'au Dieu qui les a faits ils fassent d'humbles vœux;
Que les fils de Sion en lui se réjouissent
Du Roi qu'il a choisi pour eux.

Que le plein chœur de leur musique
Exalte son grand nom, adore son secours,
Et marie aux accords de ce nouveau cantique
Ceux des harpes et des tambours.

Sur le penchant de la ruine,
Il aime à relever son peuple favori;

Plus il le voit soumis, plus sa bonté divine
Protége ce qu'il a chéri.

Elle appuie, elle glorifie
Ceux qui font pour sa gloire un ferme et saint propos;
Quel qu'il soit, jour ou nuit, l'homme qui s'y confie
Veille en joie, ou dort en repos.

Ses saints n'ont que lui dans la bouche;
Sa louange est l'objet qui remplit tous leurs chants;
Et leurs mains, pour dompter l'orgueil le plus farouche,
Auront un glaive à deux tranchants.

C'est ainsi qu'ils prendront vengeance
De tant de nations qui les ont opprimés,
Et leur reprocheront la barbare insolence
Dont les peuples se sont armés.

Nous verrons leurs rois dans nos chaînes,
Ces rois dont la fureur étonnoit l'univers;
Et tout ce qui sous eux servit le mieux leurs haines
Tombera comme eux dans nos fers.

Telle est l'éclatante justice
Qu'a résolu ce Dieu d'en faire par nos mains,
Et le triomphe heureux que sa bonté propice
Dès ici prépare à ses saints.

Gloire, etc.

PSAUME CL.

Laudate Dominum in sanctis ejus.

Louez l'inconcevable essence,
La majesté d'un Maître admirable en ses saints,
Louez l'auguste éclat de sa magnificence,
Louez-le dans tous ses desseins.

Louez-le de tant de merveilles
Qu'en faveur des mortels prodigue sa bonté;
Louez incessamment ses grandeurs sans pareilles,
Louez leur vaste immensité.

N'épargnez hautbois ni trompettes
Pour lui faire à l'envi des concerts plus charmants;
Employez-y clairons, harpes, luths, épinettes,
N'oubliez aucuns instruments.

Unissez en votre musique
La flûte à la viole, et la lyre aux tambours;
Que l'orgue à tant de sons mêle un son magnifique,
Prête un harmonieux secours.

Joignez-y celui des cymbales;
Et de ces tons divers formez un tel accord,

Que, pour vanter son nom, leurs forces inégales
Ne semblent qu'un égal effort.

Gloire, etc.

CANTIQUE

DES TROIS ENFANTS.

Benedicite omnia opera Domini.

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur,
Et, jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entière,
Bénissez le Seigneur;
Cieux, qu'il a peints d'azur et revêt de lumière,
Exaltez sa grandeur.

Eaux, sur le firmament par sa main suspendues,
Bénissez le Seigneur;
Vertus, par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil, qui fais le jour; lune, qui perces l'ombre,
Bénissez le Seigneur;

Étoiles, dont mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchements de pluie et de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre et pare la terre,
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage et resserre,
Exaltez sa grandeur.

Incommodes brouillards, importunes bruines,
Bénissez le Seigneur;
Frimas, triste gelée, effroyables ravines,
Exaltez sa grandeur.

Admirables trésors de neiges et de glaces,
Bénissez le Seigneur;
Jour, qui fais la couleur, et toi, nuit, qui l'effaces,
Exaltez sa grandeur.

Ténèbres et clarté, leurs éternels partages,
Bénissez le Seigneur;
Armes de la colère, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre, que son vouloir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur;

Et, jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux et fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur;
Doux présents de la terre, herbes, fruits, et racines,
Exaltez sa grandeur.

Délicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur;
Fleuves, et vastes mers qui terminez leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons, qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur;
Hôtes vagues des airs, qui découpez leur vide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux, que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur;
Hommes, qu'il a faits rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël, qu'il choisit pour unique héritage,
Bénissez le Seigneur;
Et d'un climat à l'autre, ainsi que d'âge en âge,
Exaltez sa grandeur.

Prêtres, de ses secrets sacrés dépositaires,
Bénissez le Seigneur;

Du Monarque éternel serviteurs exemplaires,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes, esprits en qui la grace abonde,
Bénissez le Seigneur;
Humbles, qu'un saint orgueil fait dédaigner le monde,
Exaltez sa grandeur.

Mais sur tous, Misaël, Ananie, Azarie,
Bénissez le Seigneur;
Et, tant qu'il lui plaira vous conserver la vie,
Exaltez sa grandeur.

Bénissons tous le Père, et le Fils ineffable,
Avec l'Esprit divin;
Rendons honneur et gloire à leur être immuable,
Exaltons-le sans fin.

On te bénit au ciel, Dieu, qui nous fis l'image
De ton être divin;
On te doit en tous lieux louange, gloire, hommage;
On te les doit sans fin.

CANTIQUES.

CANTIQUE

DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat anima mea Dominum.

Après un si haut privilége
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois tout entière à le magnifier,
Et mon silence ingrat seroit un sacrilége.

Quand même je voudrois me taire,
Un doux emportement parleroit malgré moi;
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi
D'épanouir mon ame en Dieu mon salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des cieux daigné s'en souvenir;
Et, depuis ce moment, tout le siécle à venir
Publiera mon bonheur par des chants d'alégresse.

La merveille tant attendue
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité;

Et je dois de son nom bénir la sainteté
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous;
Il en fait part à ceux qui craignent son courroux,
Et je porte le prix d'une si digne crainte.

Son bras a montré sa puissance;
Les projets les plus vains, il les a dispersés;
Les desseins les plus fiers, il les a renversés,
Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles monarques
Se sont vus par sa main de leur trône arrachés;
Et ceux que la poussière avoit tenus cachés
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Par des faveurs vraiment solides
Il a rempli de biens ceux que pressoit la faim;
Et ceux qui puisoient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vides.

C'est ce qui nous donne assurance
Qu'il a pris Israël en sa protection,
Et n'a point oublié la grace dont Sion
Avoit droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham et ses fils en eurent son serment;

Tout ce qu'il leur jura paroît en ce moment,
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Père, cause des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Telle soit maintenant, et telle encor sans fin,
Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choses.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

Benedictus Dominus Deus Israel.

Qu'à jamais soit béni le Maître du tonnerre,
Le Souverain des rois, le grand Dieu de Sion,
Qui, pour nous visiter, descend du ciel en terre,
Et commence à nos yeux notre rédemption!

Pour relever nos cœurs d'une chute mortelle,
Avec notre bassesse il unit sa hauteur;
Et du sang de David, son serviteur fidèle,
Du salut tant promis il a formé l'auteur.

Ainsi l'avoient prédit les célestes oracles
Qu'on vit de siècle en siècle illuminer les temps;
Il en vient dégager la foi par ses miracles,
Et changer la promesse en effets éclatants.

Ils nous ont, de sa part, laissé pleine assurance
Que tous nos ennemis par lui seroient domptés,
Qu'il réduiroit pour nous leur haine à l'impuissance,
Et guériroit les coups qu'ils nous auroient portés.

Ils avoient répondu de sa grace à nos pères,
Qu'il en seroit prodigue et pour eux et pour nous,
Et qu'il se souviendroit, au fort de nos misères,
Du pacte qu'il posa pour borne à son courroux.

Tout ce qu'ils en ont dit, il l'a juré lui-même;
Abraham en reçut un solennel serment,
Que la haute faveur de sa bonté suprême,
Pour descendre sur nous, choisiroit son moment.

Il promit de nous mettre au-dessus de l'atteinte
De la fureur jalouse et des fers ennemis;
De nous mettre en état de le servir sans crainte,
Et vient de nous donner ce qu'il avoit promis.

Nous lui rendrons hommage avec cette justice,
Avec la sainteté qui le sait épurer,
Et nous ferons durer ce zèle à son service
Autant qu'auront nos jours ici-bas à durer.

Et toi qu'ont vu nos yeux en tressaillir de joie,
Enfant, qui l'as connu du ventre maternel;
Tu seras son prophéte à préparer sa voie,
Et l'annoncer à tous pour Monarque éternel.

Son peuple aura par toi l'heureuse connoissance
Qu'il lui vient aplanir les routes du salut,
Remettre ses péchés, et rendre l'espérance
A ceux qui choisiront sa gloire pour seul but.

C'est par cette pitié qui règne en ses entrailles
Que va le Saint des saints sanctifier ces lieux;
C'est avec ces bontés que le Dieu des batailles
Pour nous rendre visite est descendu des cieux.

Ceux qu'arrête la mort dans ses fatales ombres,
Se verront par lui-même éclairés à jamais;
Leurs pas démêleront les détours les plus sombres,
Et l'auront pour leur guide aux sentiers de la paix.

Gloire, etc.

CANTIQUE DE SIMÉON.

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

Enfin, suivant votre parole,
Vous me laissez aller en paix,
Seigneur; et mon ame s'envole
Au sein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné satisfaire
De mes yeux le plus doux souci;
Ils ont vu votre salutaire,
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'est le salutaire suprême
Que vos saintes prénotions
Vous ont fait préparer vous-même
Devant toutes les nations.

Par cette lumière adorable
Les gentils seront éclairés,
Et d'une gloire incomparable
Vos peuples seront honorés.

Gloire au Père, cause des causes;
Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
Et telle qu'avant toutes choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

HYMNES.

HYMNES DE SANTEUIL,

POUR LA FÊTE DE SAINT-VICTOR.

A MATINES.

Chantons, peuple, chantons ce guerrier dont Marseille
Vit le sang insulter au démon étonné;
Produire, en s'épanchant, merveille sur merveille,
Et teindre les lauriers dont il fut couronné.

Victor quitte les rangs, et dédaigne la paie,
Pour suivre, pauvre et nu, l'étendard de la Croix;
Et du camp des Césars, où sa valeur s'essaie,
Il passe, heureux transfuge, au camp du Roi des rois.

On le charge de fers, on lui choisit des peines,
Au fond d'un noir cachot on le tient garrotté;
Il est libre au milieu des prisons et des chaînes,
Et remplit le cachot de sa propre clarté.

Ses gardes, effrayés par ce double miracle,
Conçoivent des faux dieux une invincible horreur,

Prennent le saint pour guide, et sa voix pour oracle,
Et dans un bain sacré lavent leur vieille erreur.

Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin;
Gloire à leur unité dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, et régnera sans fin.

A LAUDES.

Entre, heureux champion, la carrière est ouverte;
Dieu te voit, et t'appelle au trône préparé;
Entre, et vois les tyrans animés à ta perte,
De l'œil dont tu verrois un trophée assuré.

Quand d'un cheval farouche à la queue on te lie,
S'il déchire ta chair, elle en éclate mieux;
Et s'il brise ton corps, ton ame recueillie,
Par un vol avancé va s'emparer des cieux.

Ton sang, en quelque lieu que sa fougue t'emporte,
Laisse empreinte à longs traits la gloire de ton nom,
Et c'est une semence illustre, vive et forte,
Qui, de nouveaux martyrs, germe une ample moisson.

Les verges sur la croix te font un long supplice;
Tu jouis en secret de toute sa lenteur;
Et ton zèle applaudit à la fureur propice
Qui fait l'image en toi de ton saint Rédempteur.

Tu braves Jupiter, tu ris de sa statue,
Tu la jettes par terre au lieu de l'encenser,
Et ne redoutes point ce foudre qui ne tue,
Qui n'agit qu'en peinture, et ne se peut lancer.

On venge sur ton pied ce noble sacrilége,
Tu n'en cours pas moins vite où t'appelle ton Dieu;
Ton Dieu, dont il reçoit ce digne privilége,
Qui, sans corruption, le garde en ce saint lieu.

Gloire, etc.

A VÊPRES.

Que d'un chant solennel tout le temple résonne:
Ce grand jour du martyr paie enfin les travaux,
Le ciel en est le prix, et Dieu qui le couronne
Change en biens éternels ce qu'il souffrit de maux.

Ses membres écrasés sous la meule palpitent,
Il offre à Dieu le sang qu'il en fait ruisseler;
Et, plein d'un feu nouveau que ces gênes excitent,
Sur cet autel sanglant il aime à s'immoler.

La machine brisée à grands coups de tonnerre
Sur le peuple tremblant roule, et brise à son tour;
Victor seul, intrépide, et las de vaincre en terre,
Tend le col aux bourreaux pour changer de séjour.

La tête cède au fer qui du corps la détache,
L'ame vole en triomphe au-dessus du soleil,

Et l'on voit chaînes, fouets, et meule, et croix, et hache,
En former à l'envi le pompeux appareil.

Rends-nous plus courageux, grand saint, par ton exemple
Obtiens-nous des lauriers qui s'unissent aux tiens,
Et fais de tous les vœux qu'on t'offre dans ce temple
Des armes pour dompter l'ennemi des chrétiens.

Gloire, etc.

FIN.

POÉSIES LATINES.

POÉSIES LATINES.

I.

PETRI CORNELII,

ROTHOMAGENSIS,

AD ILLUSTRISSIMI FRANCISCI HARLÆI, ARCHIEPISCOPI NORMANNIÆ, PRIMATIS INVITATIONEM;

QUA GLORIOSISSIMUM REGEM, EMINENTISSIMUMQUE CARDINALEM DUCEM VERSIBUS CELEBRARE JUSSUS EST [1],

EXCUSATIO.

Neustriacæ lux alma plagæ, quo nostra superbit
  Insula, et Aonii laurus opaca jugi,
Heroum ad laudes, dignosque Marone triumphos
  Parce, precor, tenuem sollicitare chelyn.
Non ingrata canit, sed et impar fortibus ausis;
  Quæ canat, exiguis viribus apta legit.
Ad scenam teneros deducere gaudet amores,
  Et vetus insuetis drama novare jocis.
Regnat in undanti non tristis musa theatro,
  Atque hilarem populum tædia nosse vetat;

[1] Ces vers sont imprimés page 248 et suiv. de l'ouvrage intitulé : *Epinicia Musarum Eminentissimo Cardinali Duci de Richelieu*; Paris, 1634, in-4°.

Hanc doctique, rudesque, hanc mollis et aulicus, et jam
  Exeso mitis Zoïlus ungue stupet.
Nil tamen hîc fortes opus altè intendere nervos,
  Nostraque nil duri scena laboris eget;
Vulgare eloquium; sed quo improvisus amator
  Occurrens dominæ fundere vota velit.
Obvius hoc blandum compellet amicus amicum;
  Hoc subitum excipiat læta puella procum.
Ars artem fugisse mihi est, et spontè fluentes
  Ad numeros facilis pleraque rhythmus obit.
Nec solis addicta jocis, risuque movendo,
  Semper in exiguo carmine vena jacet:
Sæpiùs et grandes soccis miscere cothurnos,
  Et simul oppositis docta placere modis.
In lacrymas natam pater, aut levis egit amator
  Sæpiùs, aut lusu sæviit ira proci.
Atque ubi penè latus venalis pergula rumpit,
  Hîc aliquid dignum laude, Lysandre, furis:
Nec minùs Angelicæ dolor et suspiria spretæ,
  Quàm placuêre tui, Phylli jocosa, sales;
Et quorum in patulos solvis lata ora cachinnos,
  Multa his Angelicâ lacryma flente cadit:
Sed tamen hîc scena est, et gestu et voce juvamur,
  Forsitan et mentem Roscius implet opus.
Tollit si qua jacent, et toto corpore prodest,
  Forsan et indè ignis versibus, indè lepos.
Vix sonat à magno divulsa camœna theatro,
  Blæsaque nil proprio sustinet ore loqui.
Hi mihi sunt fines, nec me quæsiveris extrà,
  Carminibus ponent clausa theatra modum:

Nec, LODOÏCE, tuos ausim temerare triumphos,
  RICHELIUMVE humili dedecorare lyrâ.
Regis ad adventum fusos Rhea protinùs Anglos
  Tundere spumantes libera vidit aquas:
Victa sibi nullo Rupella cruore madendum
  Mirata est, iram viceret ille priùs:
Victores dominum, victi sensêre parentem,
  Mœnibus admisit cùm benesuada fames.
Quem sprevit socium, dominum tulit indè Sabaudus,
  Quique fide potuit cedere, cessit agris:
Cessit et obsesso pugnax à Cazale Iberus,
  Jamque suo servit Mantua læta duci.
Arx quoque totius non impar viribus orbis
  Nanceium viso vix benè REGE patet.
RICHELIUS tanto ingentes sub principe curas
  Explicat, et tantis pars bona rebus adest;
Nec pretiosam animam LODOÏCI impendere palmis,
  Aut patriæ dubitet postposuisse bonis.
Tempora rimatur, pavidum ruiturus in hostem,
  Et ruit, et solo nomine sæpè domat.
Nestora RICHELIUS, REX vincere possit Achillem.
  Hæc levibus metris credere, quale nefas?
Tanta canant quorum præcordia Cynthius urget
  Plenior, et mentem grandior æstus agit:
Sit satis ad nostros plausisse utrumque lepores,
  Forsitan et nomen novit uterque meum.
Laudibus apta minùs, curis fuit apta levandis
  Melpomene, et longos sit, precor, apta dies.
Hos gestit versare modos, hîc nescia vinci
  Nostra coronato vertice laurus ovat:

Me pauci hîc fecêre parem, nullusque secundum,
  Nec spernenda fuit gloria ponè sequi.
Desipiat nota forsan qui primus in arte,
  Ultimus ignotis artibus esse velit.
Suspicio vates, et carmina pronus adoro,
  Materiam queis Rex, Richeliusve dedit;
Sed neque Godæis accedat musa tropæis,
  Nec capellanum fas mihi velle sequi;
Ut taceam reliquos, quorum sonat undiquè fama
  Non minor, et grandi pectore vena salit.
Hos ego sperârim nequicquam æquare canendo,
  Hos sua perpetuum, me mea palma juvet.
Tu modò, quem meritis dudùm minor infula cingit,
  Neustriacæ, præsul, gloria luxque plagæ,
Heroum ad laudes, dignosque Marone triumphos,
  Parce, precor, tenuem sollicitare chelyn.

II.

REGI,

PRO DOMITIS SEQUANIS.

Quis te per medias hiemes, Rex maxime, turbo,
  Quisve triumphandi præscius ardor agit?
Quis deus in sacra fulmen tibi fronte ministrum,
  Quis dedit ut nutu mœnia tacta ruant?

Venisti, et populos provincia territa subdit,

Qui tua suspiciant lilia, jura probent.
Quodque alio absolvant vix integra sæcula rege,
Hoc tibi ter terni dant potuisse dies.

Ecce avida famam properans dum devorat aure,
Et quærit reduci quæ tibi musa canat,
Præcipiti obruitur cursu victoris, et alta
Spe licet arripiat plurima, plura videt.

Impar tot rerum sub pondere deficit ipse
Spiritus, et vires mole premente cadunt;
Quique tibi reliquos vates devoverat annos
Hæret, et insueto cuncta pavore stupet.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui;
Carmina quippè moram poscunt: vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

III.

REGI,

PRO RESTITUTA APUD BATAVOS CATHOLICA FIDE.

Quid mirum rapido tibi si victoria cursu
Tot populos subdit facilis, tot mœnia pandit!
Vix sua cuique dies urbi, nec pluribus horis

Castra locas, quàm justa vides tibi crescere regna.
Nempè Deus, Deus ille, sui de culmine cœli
Quem trahis in partes, cui sub te militat omnis
In Batavos effusa phalanx, Deus ille tremendum
Ponere cui properas communi ex hoste trophæum,
Ipse tibi frangitque obices, arcetque pericla
Fidus, et æterna tecum mercede paciscens,
Prævia pro reduce appendit miracula cultu.
Jamque fidem excedunt, jam lassis viribus impar
Sub te fama gemit, rerumque interrita custos
Te pavet historia, it tantorum conscius ordo
Fatorum, ac merito eventu spem votaque vincit.
Perge modò, et pulsum victor redde omnibus aris,
Victis redde Deum, fac regnet et ipse, tibique
Quantùm exempla præire dedit, tantùm et sua cunctas
Et belli et pacis præeat tibi gloria curas.
Intereà totus dum te unum suspicit orbis,
Dum musæ fortemque animum, mentemque profundam,
Tot regnandi artes certatim ad sidera tollent,
Fas mihi sit tacuisse semel, Rex magne, Deique
Nil nisi in invicto mirari principe donum.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIÈME.

POÉSIES DIVERSES.

I. A Monsieur D. L. T. Page 3
II. Ode sur un prompt amour. 7
III. Sonnet à monseigneur le cardinal de Richelieu. 9
IV. Sonnet pour M. D. V., envoyant un galand à madame L. C. D. L. 10
V. Madrigal pour un masque donnant une boîte de cerises, etc. 11
VI. Épitaphe de Didon, traduite d'Ausone. 12
VII. Mascarade des Enfants gâtés. 13
VIII. Récit pour le ballet du Château de Bissêtre. 17
IX. Épigramme pour M. L. C. D. F. 19
X. Stances sur une absence en temps de pluie. *ibid.*
XI. Sonnet. 20
XII. Madrigal. 21
XIII. Épigrammes traduites d'Owen. 22
XIV. Dialogue. 25
XV. Chanson. 27
XVI. Chanson. 28
XVII. Excuse à Ariste. 30
XVIII. Rondeau. 36
XIX. Sonnet à monseigneur de Guise. 38
XX. Vers sur le cardinal de Richelieu. 39
XXI. Remerciement à M. le cardinal Mazarin. *ibid.*
XXII. Sonnet à maître Adam Billaut. 44

XXIII. Inscriptions. Page 45
XXIV. A M. de Boisrobert, sur ses Épîtres. 53
XXV. La Tulipe. 54
XXVI. La Fleur d'orange. 55
XXVII. L'Immortelle blanche. Madrigal. 56
XXVIII. Épitaphe d'Élisabeth Ranquet. 57
XXIX. La Poésie à la Peinture. 58
XXX. Sonnet. 63
XXXI. Sonnet. 64
XXXII. Épigramme. 65
XXXIII. Jalousie. *ibid.*
XXXIV. Bagatelle. 67
XXXV. Stances. 70
XXXVI. Sonnet. 71
XXXVII. Sur le Départ de madame la marquise de B. A. T. 72
XXXVIII. Madrigal pour une dame qui représentoit la Nuit, etc. 76
XXXIX. Élégie. *ibid.*
XL. Sonnet. 81
XLI. Sonnet. 82
XLII. Stances. 83
XLIII. Stance à la Reine. 85
XLIV. Sonnet. *ibid.*
XLV. Sonnet perdu au jeu. 86
XLVI. Chanson. 87
XLVII. Stances. 88
XLVIII. Madrigal à mademoiselle Serment. 90
XLIX. Madrigal. 91
L. Stances. 92
LI. Épigramme. 93
LII. Rondeau. 94
LIII. Remerciement au Roi. 95

LIV. Plainte de la France à Rome. Page 99
LV. Ode au R. P. Delidel. 105
LVI. Imitation d'une Ode latine adressée à M. Pélisson. 108
LVII. Défense des Fables dans la poésie. 111
LVIII. Billet à M. Pélisson. 117
LIX. Vers sur la pompe du pont Notre-Dame. 118
LX. Pour la Fontaine des Quatre-Nations. 119
LXII. Sur le Canal du Languedoc. 120
LXIII. Au Roi, sur sa libéralité envers les marchands de la ville de Paris. 122
LXIV. Au Roi, sur Cinna, Pompée, Horace, etc. 130
LXV. Au Roi. 132
LXVI. A Monseigneur, sur son mariage. 133

POËMES SUR LES VICTOIRES DU ROI.

I. Poëme traduit du latin. 141
II. Au Roi, sur son retour de Flandre. 162
III. Traduction et Imitations de l'Épigramme latine de M. de Montmor. 166
IV. Au Roi, sur sa conquête de la Franche-Comté. 167
V. Au Roi, sur le rétablissement de la foi catholique en Hollande. 169
VI. Traduction d'une Inscription latine pour l'arsenal de Brest. 170
VII. Les Victoires du Roi sur les États de Hollande. 171
VIII. Sonnet sur la prise de Mastricht. 196
IX. Au Roi, sur son départ pour l'armée en 1676. 197
X. Vers présentés au Roi, sur sa campagne de 1676. 201
XI. Sur les Victoires du Roi en l'année 1677. 204
XII. Au Roi, sur la paix de 1678. 207

LOUANGES DE LA SAINTE VIERGE.

Au Lecteur. Page 213
Louanges. 215

PSAUMES, CANTIQUES ET HYMNES TRADUITS.

Psaumes. 249
Cantiques. 356
Hymnes. 362

POÉSIES LATINES.

I. Petri Cornelii, Rothomagensis, Excusatio. 369
II. Regi, pro domitis Sequanis. 372
III. Regi, pro restitutâ apud Batavos catholicâ fide. 373

FIN DE LA TABLE.

71723381